

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

# L'ÉCHO

## DE LA FRANCE.

---

---

### L'AVEUGLE ET LE SOURD-MUET.

---

Quel enfant rose et frais ! C'est la pêche et la fleur !  
Mais son visage est morne ; il y manque une flamme...  
Quoi ! ses yeux sont éteints ! et la main du Seigneur  
Brisa, dans son berceau, ces deux miroirs de l'âme !

Cet autre a deux soleils qui brillent dans ses yeux,  
Sa figure est mobile et sa marche est alerte ;  
Mais sa bouche est muette, et sans babil joyeux,  
Nulle phrase ne sort par cette porte ouverte.

Et cet esprit actif, qui ne peut nous parler,  
Dans cette tête blonde, oisif et solitaire,  
Voudrait aller, venir, entendre, circuler,  
Et ne peut pas quitter sa prison cellulaire !

L'aveugle vit aussi comme un autre proscrit,  
Sans voir la plaine immense et la moisson vermeille,  
Les bois dans le lointain. Car Dieu met par merveille  
L'horizon le plus grand dans l'œil le plus petit.

Il n'a pas vu sa mère : il n'a que ses étreintes...  
Il n'a pas vu le ciel et ses rayons de feu :  
Car l'aveugle est privé de deux lumières saintes :  
Le regard d'une mère et le soleil de Dieu !

Hélas ! pour quelques-uns les destins sont sinistres !  
Dieu fit l'homme, pourtant, pour régner ici-bas :  
Il y vient comme un roi parcourant ses États,  
Escorté des cinq sens, comme de cinq ministres.

Si l'un manque à l'appel, l'homme est déshérité.  
 Alors Dieu fait surgir quelques esprits étranges,  
 De grands cœurs unissant génie et charité,  
 Et qui sont à la fois des aigles et des anges.

L'un d'eux dit au muet : " Sois fier et triomphant,  
 " La parole est à toi ! car dans mes nuits de fièvres  
 " Je la trouvai . . . Prends-la . . . Regarde bien, enfant,  
 " Et cueille, comme un fruit, la phrase sur mes lèvres.

" Pose la sur ta bouche, elle y va rencontrer  
 " Ton sourire charmant. Allons, essaye, approche :  
 " Puisque Dieu te laissa le battant dans la cloche,  
 " Pourquoi ne pas apprendre à le faire vibrer ?

" De ta jeune pensée on connaîtra la flamme ;  
 " C'est l'œuvre du Seigneur qui sans cesse grandit.  
 " Éditeur du bon Dieu, je publierai ton âme,  
 " Qui resterait sans moi comme un livre inédit.

" Puis ta mère en jouant, et sans étude amère,  
 " Le soir, au coin du feu, va t'instruire et causer ;  
 " Et, dans ces mouvements des lèvres d'une mère,  
 " Tu pourras recueillir le mot et le baiser. "

L'autre dit à l'aveugle : " En vain l'ombre est profonde.

" Ouvre ce livre et lis, car je le veux ainsi ;  
 " Lis Bossuet, Homère, un autre aveugle aussi :  
 " Sans avoir la lumière, il la donnait au monde.

" Dans ton obscur cerveau, que la nuit envahit,  
 " Je ferai resplendir les sciences, l'histoire :  
 " Pour y donner la vie et l'éclat, il suffit  
 " D'allumer des flambeaux dans cette chambre noire.

" Rien ne distrait l'aveugle ; il s'absorbe et s'instruit ;  
 " En lui tout est brillant, devant lui tout est sombre ;  
 " Et chez ce grand rêveur, qui s'inspire dans l'ombre,  
 " L'âme est un rossignol qui chante dans la nuit.

" Or, le toucher va donc remplacer tes prunelles,  
 " Ta main savante, active, aura tous les emplois ;  
 " Et pour lire en relief des pages immortelles,  
 " Je te ferai venir des yeux au bout des doigts.

“ Si l'on te dit : “ Comment sais-tu fable, élégie,  
 “ Les livres des savants, le nom de chaque roi ? ”  
 “ Tu répondras : “ Je sais tout cela par magie,  
 “ Car c'est mon petit doigt qui me l'a dit, à moi. ”

A ces deux bienfaiteurs, qu'on aime et qu'on renomme,  
 Enfants, donnez vos cœurs, ce sont leurs vrais lauriers.  
 Dieu, l'artiste divin, le sculpteur qui fait l'homme,  
 Pour finir votre ébauche, a pris ces ouvriers.

ME. ANAÏS SÉGALAS.

## JEANNE D'ARC À SON CALVAIRE.\*

Voyons-la maintenant, messieurs, sortant du prétoire et marchant à son calvaire. C'est là surtout que son âme éclate en des accents incomparables : ce n'est plus seulement une héroïne, c'est une sainte. Recueillons, messieurs, avec respect ces cris suprêmes.

Huit cents hommes d'armes l'entourent et l'entraînent, “ portant glaives et bâtons ; ” un peuple immense était là, comme toujours, demandant son spectacle ! *Populus spectans*, et on voyait les scribes et les pharisiens branler la tête, comme naguère au pied de la croix : Elle qui a délivré les autres, qu'elle se sauve donc elle-même !

Pour Jeanne, en apercevant le bûcher, elle fait entendre le cri de compassion du Sauveur sur Jérusalem : “ Rouen ! Rouen ! seras-tu donc ma dernière heure ? J'ai grand'peur que tu n'aies à souffrir de ma mort, et qu'il ne t'en arrive malheur ! ” Le peuple, entendant ces paroles, pleura.

Puis, attachée au bûcher, elle pousse le cri du pardon, qui fut le premier cri de la croix, “ elle leur pardonne tout le mal qu'ils lui ont fait, et leur demande à tous de prier pour elle, ” puis elle proclame avec une nouvelle énergie sa mission divine, et que tout ce qu'elle avait fait elle l'avait fait par la volonté de Dieu. Et voyant la flamme monter, elle demande une croix. Un pauvre soldat anglais en fait une avec deux morceaux de bois ; elle la pose sous ses vêtements, sur son cœur.

Pendant ce temps, son confesseur court à l'église voisine chercher

\* Fragment du *panégyrique* prononcé par Mgr. Dupanloup, dans la cathédrale d'Orléans, le 8 mai, jour anniversaire de l'entrée triomphale en cette ville de l'héroïne de Vaucouleurs

un crucifix, et le lui présente. Elle l'embrasse avec ardeur. Ses regards, ses lèvres et son cœur ne s'en détachaient pas. A ce moment, ses flammes s'approchant : "Retirez-vous, dit-elle au bon prêtre qui était sur le bûcher près d'elle, et tenez le crucifix bien haut pour que je le vois toujours."

Puis elle conjura à haute voix tous les prêtres présents de lui donner une messe après sa mort.

Et enfin elle pousse un dernier cri, celui de la filiale confiance au Calvaire : "Mon Père, je remets mon âme entre vos mains. Jésus, Jésus, Jésus !" rendant ainsi son âme à celui à qui elle l'avait vouée dans son virginal amour..... Puis on la vit pencher sa tête expirante. Tout était consommé.

Mais voilà qu'aussitôt après, au pied de son bûcher, des cris inattendus retentissent ; c'est le cri de la conscience populaire qui éclate comme au pied de la croix. Les juges et les bourreaux se dispersent, et le peuple les poursuivait de ses clameurs vengeresses, comme autrefois ceux qui descendaient du Calvaire. Un officier du roi d'Angleterre, s'en retournant, s'écrie : "Nous sommes tous perdus ! nous avons brûlé une sainte !" Celui qui avait allumé la flamme du bûcher, consterné, court se confesser au confesseur même de Jeanne, s'écriant : "Je suis damné ! j'ai brûlé une sainte !" L'un des juges s'écrie en gémissant : "Plût à Dieu que mon âme fût où je crois qu'est l'âme de cette femme !" Un Anglais, qui avait apporté une facine au bûcher pour en attiser la flamme, l'entendant crier : Jésus !..... recula d'épouvante et attesta avoir vu s'envoler du bûcher une colombe.

Et, en effet, la pure et fière colombe, un moment captive, mais libre enfin et ses liens brisés par la flamme sans qu'on ait pu la blesser au cœur, s'envolait dans les joies éternelles, et, dès ce jour, son image devait planer pour jamais, comme l'image même de la vertu et de l'honneur, sur la France sauvée.

Elle meurt, mais elle triomphe ; son dernier regard avait vu pleurer les Anglais et ses juges, et son dernier cri : Jésus ! Jésus ! Jésus ! cet appel au nom de l'éternelle justice, à l'éternel amour, les avait tous fait se disperser glacés d'effroi, et sa parole prophétique s'élevant au-dessus des flammes les poursuivait de ville en ville, d'année en année, jusqu'à ce que tout fût accompli, qu'il ne restât plus sur le sol de la France un Anglais, ni un seul des grands coupables que leur crime vouait aux coups de la Providence.

Elle avait dit à ses juges : "Prenez garde de mal juger et de vous mettre en grand péril. Je vous donne cet avis afin que, si vous êtes punis de Dieu, on s'en souvienne." Chargés toute leur vie de la haine des peuples, ils moururent misérablement. Son Judas, celui qu'elle

avait fait l'homme de sa confiance et qui la trahit, se repent comme Judas ; mais il est bafoué par les grands seigneurs anglais comme Judas par les princes des prêtres, et il meurt à Bâle misérablement, comme Judas. L'évêque mourut frappé d'une subite apopleixe. Le dur promoteur dans ce procès infâme fut trouvé mort aux portes de Rouen, dans un égout, et le lâche prédicateur fut frappé de la lèpre quelque jours après.

Elle avait dit aux Anglais : " Avant sept ans, vous perdrez un plus grand gage qu'Orléans." Et six ans après, en 1436, Paris tombait aux mains de Charles VII.

Elle leur avait dit encore : " Le roi entrera à Paris en bonne compagnie." Et en 1437, le roi y faisait une entrée triomphale au son des trompettes et à la tête de ses chevaliers.

Enfin, elle leur avait dit qu'ils seraient tous boutés hors de France et que, fussent-ils cent mille, il n'en resterait pas un. Et, en 1558, la bannière de France flottait sur les murs de Calais, et les Anglais ne devaient plus jamais posséder un pouce de la terre française !

## LA COURSE.

C'est un fort beau cheval ; une large poitrine,  
Des jambes de gazelle, et dans chaque narine  
Une fauve lueur ;

La queue échevelée, une crinière folle  
Qui se déroule au vent comme une banderolle  
Sur le col en sueur ;

Des yeux fiers, pleins de vie, ardents comme la braise,  
Qu'on prendrait pour deux trous au mur d'une fournaise  
Ou pour deux diamants ;

Des yeux illuminés d'une lumière rouge  
Comme un soleil dans l'eau, qui frissonne et qui bouge  
A tous les mouvements ;

Une croupe arrondie où des glands dorés pendent,  
Et de souples jarrets dont les muscles se tendent  
Comme des arcs d'acier ;

Un ongle plus poli que le jaspé ou l'écaillé ;  
Quel roi dans son haras eut jamais qui te vaille,  
O mon noble coursier !

Tu danses sur les blés comme une sauterelle,  
 A chacun de tes pieds est attachée une aile,  
     Ton galop, c'est un vol ;  
 Et, quand à bonds pressés tu dévores la plaine,  
 L'oiseau reste en arrière, et l'ombre peut à peine  
     Te suivre sur le sol.

La bride sur le col, va, marche, à toi l'espace !  
 Va, lutte de vitesse avec le vent qui passe  
     Comme avec un rival ;  
 Va sans crainte ; — le monde est grand, la terre est large,  
 Le vent est déjà loin, trop de vapeur le charge ;  
     Hurrah ! mon bon cheval !

Hurrah ! des rocs aigus aux tranchantes arêtes,  
 Fais jaillir en sautant des gerbes de paillettes  
     Avec ton dur sabot ;  
 Brise cet horizon qui n'a pas une lieue  
 Et voudrait t'enfermer dans sa muraille bleue  
     Comme on fait un pied-bot.

Chemins rompus, halliers, buissons, ronces, broussailles,  
 Hérissant leurs stylets, entortillant leurs mailles,  
     Grands fossés à franchir,  
 Ravins marécageux, où le feu follet flambe,  
 Fondrières, rochers, rien n'entrave ta jambe  
     Qui ne sait pas fléchir.

Oh ! comme les maisons, comme les arbres filent !  
 Oh ! comme étrangement sur le ciel ils profilent  
     Leur contour incertain !  
 Essor prodigieux, le sol que ton pied foule  
 Se retire sur toi comme un ruban qu'on roule  
     Et tout se fait lointain.

—Vois, là-bas, tout là-bas, cette flèche d'église,  
 Qui, pour te regarder, lève sa tête grise  
     Par dessus l'horizon,  
 Te montre au doigt, te nargue, et comme des reproches  
 A ton oreille fait tinter ses quatre cloches  
     Et galoper le son.

Hop ! hop ! mon andalous, mon noir,—plus vite encore !  
Une course pareille à celle de Lenore !

Je suis content, c'est bien.

Le clocher tout confus derrière un mont se cache,  
L'oiseau qui te suivait à peine au ciel fait tache,

Et je n'entends plus rien.

Mais, quoi donc ! tu faiblis.—Çà, veux-tu que je teigne  
Mes éperons en poupre à ton flanc brun qui saigne ?

Allons, courage, allons !

Car nous sommes suivis, mon brave, d'un vampire ;  
Je sens tiède à mon dos le souffle qu'il aspire ;

Il est sur nos talons.

Que derrière tes pas cette porte se ferme,  
Et nous sommes sauvés.—Nous touchons presque au terme ;

Saute, vole, bondis !

Le monstre ne peut rien sur moi dans cette chambre  
Dont émane un parfum de fleurs, de femme et d'ambre,

Comme d'un paradis !

N'as-tu pas vu son œil luire à la jalousie ?

Tout mon bonheur est là, toute ma poésie,

Mes souvenirs, ma foi,

Tout, avec mon amour ; c'est ma pâle créole,

Le soleil de mon cœur, mon âme, mon idole,

Ma Béatrix, à moi.

C'en est fait,—le voilà, mes prières sont vaines ;—

Il m'éteint les regards et m'entr'ouvre les veines

De ses ongles de fer,

Courbe mon dos et met sur ma tête pendante

Une chape de plomb comme aux damnés du Dante

Dans le neuvième enfer.

Tu cours bien, mon cheval, et ta croupe est fidèle,

Tu dépasses le vent, le son et l'hirondelle ;

Mais il court mieux, lui,

Et pourtant le coureur, ce n'est pas un arabe,

Un agla's de pur sang,—ce n'est qu'un vilain crabe

Aux pieds boiteux,—l'ennui.



---

## LE NATURALISTE AUDUBON À PARIS.

---

### I

C'est un curieux commentaire à la question des préjugés nationaux qu'un anglophobe de naissance et d'éducation ait été l'obligé de l'Angleterre dans les deux entreprises qui ont le plus occupé sa vie. Tel a été le cas d'Audubon cependant.

Fils d'un Français d'abord attaché à l'armée de La Fayette en Amérique, plus tard capitaine de vaisseau dans la marine française et l'un des plus ardents admirateurs de Napoléon, il n'est pas surprenant de voir le jeune Audubon imbu d'une profonde aversion pour les Anglais. Il était né à la Louisiane; mais encore enfant il avait été amené en France, où il reçut sa première éducation et suivit l'atelier de David. Il semble toutefois avoir consacré beaucoup moins de temps à la partie sérieuse de ses études qu'à ses recherches ornithologiques, car jamais il ne perdait une occasion d'aller s'enfoncer dans les bois, et de bonne heure il se mit à dessiner les oiseaux de France, dont il ne fit pas moins de deux cents esquisses. Jeune homme, on voulut le faire entrer dans l'armée; mais comme il n'avait aucun goût pour l'état militaire, il fut envoyé en Amérique pour surveiller les biens de son père.

En arrivant en Pensylvanie, il vit, à son grand déplaisir, que le possesseur du domaine qui lui confinait était un Anglais. Comme il abhorrait jusqu'au nom de cette nation, il repoussa pendant quelque temps toutes les avances de ce voisin; mais un jour qu'il suivait un coq de bruyère, il se rencontra à l'improviste avec le gentleman en question. L'Anglais était aussi affable dans ses manières qu'habile à manier le fusil; ses chiens, parfaitement dressés, excitèrent l'admiration du jeune homme, et la communauté de goûts triomphant des préjugés nationaux, Audubon accepta l'invitation du gentleman à le venir voir. Des relations agréables s'en suivirent, et miss Lucy Bakewell, la fille de celui-ci, devint le professeur d'anglais d'Audubon, son élève de dessin et finalement sa femme.

M. William Bakewell, frère de Lucy, après une visite chez Audubon, fait de la personne de son beau-frère et de son logis la description suivante :

“ En entrant dans sa chambre, dit-il, je fus étonné en même temps que ravi de voir qu'elle était transformée en musée. Les murs étaient

enguirlandés d'œufs d'oiseaux de toute espèce, soigneusement vidés et suspendu à un fil passé au travers. La cheminée était couverte d'écureuils, de chats sauvages, de sarigues empaillés, et les rayons alentour étaient également chargés de spécimens montés : poissons, grenouilles, serpents, lézards et autres reptiles. Outre ces animaux empaillés, plusieurs dessins, représentant principalement des oiseaux, étaient suspendus aux murs. Audubon était habile dans l'art de conserver toute espèce d'animaux. Il avait aussi le talent de dresser les chiens dans la perfection, et son fameux chien Zéphyr en offrait un merveilleux exemple. C'était un tireur admirable, un nageur expert, un habile cavalier ; il possédait une grande activité, une force prodigieuse. Remarquable par l'élégance de sa personne et la beauté de ses traits, il ajoutait à la nature par le soin qu'il apportait à sa toilette. En autres talents d'agrément, il était musicien, possédait une certaine force à l'escrime, dansait avec grâce, faisait avec adresse des tours de prestidigitation, exécutait des ouvrages en crin et en osier, etc., etc."

Heureux dans le choix qu'il fit en prenant une compagne, Audubon le fut moins dans ses associations industrielles. Son beau-père ayant jugé à propos qu'il s'initiât au commerce, il se rendit à New York, mais ce genre d'occupation ne convenait pas à ses aptitudes, et il en résulta que pendant plusieurs années il fit de mauvaises spéculations, ou se laissa tromper. Son amour de la nature surpassait de beaucoup son amour des richesses, et tandis que ses dessins et sa connaissance des oiseaux augmentaient, ses ressources diminuaient rapidement.

A la fin une crise arriva. Une usine, dans laquelle Audubon avait des intérêts comme associé, ayant fait faillite, il abandonna tout ce qu'il possédait et quitta Hendersonville avec sa femme malade, son fusil, son chien et ses dessins. Peu de temps auparavant, son père étant mort, 17,000 dollars avaient été consignés à un négociant pour lui être remis ; mais le négociant refusa de lui livrer l'argent sans de plus amples preuves de son identité, et avant qu'il eût pu se procurer cette preuve, le négociant mourut insolvable et Audubon ne reçut jamais un sou.

Pendant quelques années Audubon erra un peu à l'aventure, se créant de précaires ressources en peignant des portraits, en donnant des leçons de dessin et de danse, en faisant, en un mot, plus d'un métier. Chaque fois qu'il réussissait un peu, il faisait venir sa famille auprès de lui ; puis, au retour de l'adversité, il repartait tout seul, tandis que sa femme, utilisant ses propres talents, s'entretenait elle et ses enfants, en donnant des leçons. A Cincinnati, Audubon obtint la direction du musée et ouvrit une école de dessin ; grâce à ces deux

sources de revenus, il réussit pendant quelque temps. Mais quand il eut achevé d'empailler la collection zoologique de la ville, on se priva de ses services; en même temps ses élèves de dessin devinrent ses concurrents pour donner des leçons, de sorte qu'en définitive, il lui fallut se remettre en route comme auparavant. Pendant une couple de mois, il discontinua d'écrire son journal par la raison péremptoire qu'il n'avait pas d'argent pour acheter du papier; et à différentes occasions il fut obligé d'avoir recours au troc pour pourvoir à ses besoins de chaque jour, ici peignant le portrait d'un cordonnier en échange de chaussures, là payant son passage à bord d'un bateau à vapeur en dessinant le capitaine et sa femme. Audubon rend ici sommairement compte de ses travaux, de ses pérégrinations d'une année:

“ Depuis que j'ai quitté Cincinnati, le 12 octobre 1820, j'ai terminé soixante-deux dessins d'oiseaux et de plantes, trois quadrupèdes, deux serpents, cinquante portraits divers, et j'ai subsisté de mes humbles talents, car je n'avais pas un dollar à mon départ. J'ai envoyé une traite à ma femme, et j'ai commencé à vivre à la Nouvelle-Orléans avec 42 dollars et mon plan de faire une collection de tous les oiseaux de l'Amérique.”

En 1810, pendant qu'Audubon habitait à Louisville, avec une certaine aisance, il reçut la visite de Wilson, l'auteur de l'*Ornithologie américaine*, et ci-devant tisserand. Il est fâcheux que l'entrevue de ces deux naturalistes célèbres n'ait pas eu pour résultat une amitié durable; tout au contraire, un des deux pour le moins montra une petitesse d'esprit regrettable. En allant à Louisville Wilson avait principalement en vue d'obtenir des souscripteurs à son ouvrage, alors en cours de publication. Audubon était sur le point d'inscrire son nom sur la liste, mais son associé intervint, lui disant que ses dessins étaient bien supérieurs à ceux que contenait la livraison spécimen de Wilson, et que la connaissance qu'il avait des oiseaux et de leurs habitudes était au moins égale à celle que s'attribuait son concurrent. Audubon, laissant flatter sa vanité, retira sa souscription. Wilson ne pardonna pas ce manque d'égards; son ressentiment le porta non-seulement à oublier les politesses qu'il avait reçues d'Audubon, mais même à les nier tout à fait; car, quoique Audubon eût présenté Wilson à ses amis, lui eût montré ses portefeuilles, lui eût procuré des spécimens d'oiseaux qu'il n'avait jamais vus auparavant, et lui eût offert de le laisser copier ses dessins et de publier le résultat de ses recherches, Wilson, dans un volume de son ouvrage qui parut postérieurement, dit de cette même visite à Louisville: “ Je n'ai jamais reçu ni un acte de politesse de ceux à qui j'étais recommandé, ni un abonnement ni un oiseau nouveau... La science ou la littérature ne

compte pas un ami en cet endroit." Cependant Audubon, en diverses occasions, parle en termes très-bienveillants du pauvre Wilson, et il attachait un grand prix à un manuscrit que celui-ci lui avait donné, mais auquel il n'est point fait allusion dans sa biographie.

Pendant son séjour au Kentucky, Audubon fit la connaissance d'un autre naturaliste, homme très-excentrique aussi, nommé Rafinesque, qu'il rencontra portant sur le dos un paquet qui paraissait être du trèfle desséché, mais qui, en réalité, se composait de spécimens de plantes qu'il avait recueillis. L'aspect et le genre d'accoutrement de cet enthousiasme étaient des plus extraordinaires, et ses manières l'étaient tout autant, témoin les anecdotes suivantes :

" Il me pria de lui montrer mes cartons, impatient qu'il était de voir les plantes que j'avais introduits à côté des oiseaux que j'avais dessinés. Ayant trouvé parmi mes dessins une plante qui lui était étrangère, il en nia l'authenticité ; mais quand je lui eus assuré qu'elle poussait dans le voisinage, il insista pour aller la voir sur-le-champ. Lorsque je la lui eus indiquée, le botaniste ne put se contenir et manifesta son ravissement en gesticulant comme un fou. Il recueillit les tiges les unes après les autres, se mit à danser, me serra dans ses bras et me dit, dans son allégresse, qu'il possédait non pas simplement une espèce nouvelle, mais un genre nouveau !... Après toute une journée de recherches et d'études d'histoire naturelle, l'étranger s'accommoda d'un lit dans une mansarde. Nous étions tous allés nous coucher ; je m'imaginais que tout le monde dormait d'un profond sommeil, excepté moi, quand tout à coup j'entendis un grand vacarme dans la chambre de Rafinesque. Je me levai, j'atteignis sa retraite en un instant et j'ouvris la porte ; à mon grand étonnement, je vis mon hôte courant tout nu, tenant le manche de mon violon favori dont il avait brisé le corps en morceaux en le frappant contre les murs pour essayer de tuer les chauves-souris qui étaient entrées par la fenêtre restée ouverte, attirées probablement par les insectes qui volaient autour de sa chandelle. Je demeurai ébahi ; mais lui continua de sauter, de courir de tous côtés, jusqu'à ce qu'il fût complètement épuisé ; alors n'en pouvant plus, il me supplia de lui procurer une des chauves-souris, objets de sa convoitise, convaincu qu'il était qu'elles appartenaient à une espèce nouvelle."

On regardera sans doute comme un acte surprenant de témérité de la part d'Audubon que, ayant amassé une petite somme d'argent à la suite d'une heureuse campagne comme maître d'armes et de danse, plus ce qu'avait gagné sa femme en donnant des leçons, il soit parti pour l'Angleterre dans le but de publier là un ouvrage d'un genre tellement dispendieux, que chaque livraison devait coûter deux guinées et l'exemplaire

complet 180 guinées ou 4500 francs. Ce prix paraîtra étourdissant à ceux qui ne connaissent pas la nature de l'œuvre ; mais chaque livraison, outre une notice descriptive, contenait cinq gravures représentant chaque oiseau dans ses dimensions naturelles, voire même l'aigle et le dindon. Quand les oiseaux étaient petits, la planche en donnait quatre ou cinq, montrant l'oiseau dans des positions différentes, avec la différence de plumage du mâle et de la femelle, et les petits à divers âges ; de plus, les plantes, les fruits et les fleurs au milieu desquels les oiseaux se trouvaient, et les insectes dont ils se nourrissaient étaient de grandeur naturelle, et d'une exactitude parfaite de formes et de couleurs ; en un mot, c'était la représentation des oiseaux surpris vivants dans les bois et les plaines, et non d'oiseaux perchés sur un bâton dans la boutique d'un empailleur. Chacune de ces planches mesurait 3 pieds 2 pouces anglais sur 2 pieds 2 pouces, et comme il y en avait en tout plus de quatre cents, les figures approchaient du nombre de deux mille. La publication de l'ouvrage prit plus de douze ans.

Arrivé en Angleterre en 1826, Audubon exposa ses dessins à Liverpool et à Manchester, et ensuite les emporta à Edimbourg, où il obtint un grand succès. Son journal nous fournit de curieux détails sur ce qu'il fit dans cette ville, sur ces relations avec Walter Scott, le professeur Wilson, le docteur Brewster, le professeur Jameson, Sir William Jardine et plusieurs autres notabilités de l'Athènes écossaise, sur sa réception dans diverses réunions scientifiques et son élection comme membre de la Société Royale ; sur ses arrangements pour la publication de son ouvrage, et enfin sur le lancement de son prospectus.

D'Edimbourg il se rendit à Londres, où il présenta une lettre de recommandation à sir Thomas Lawrence. Le grand portraitiste se montra tout d'abord un ami précieux. En effet, un matin il se rendit chez Audubon, examina ses dessins, s'informa du prix de quelques-uns, et au bout de quelques heures, il revint avec des acheteurs au grand étonnement de l'artiste son confrère, qui termine le récit de cette entrevue par les réflexions suivantes :

“ Sans la vente de ces dessins je faisais banqueroute avant d'avoir à peine commencé mon ouvrage, et, deux jours de plus, j'aurais vu s'évanouir toutes mes espérances de publication ; car M. Haville (le graveur) était déjà venu me dire que j'avais à lui payer 60 livres samedi. Non-seulement je n'avais pas alors un sou vaillant, mais encore j'avais quelques jours auparavant emprunté 5 livres pour acheter de quoi travailler à mes peintures. Les tableaux que sir Thomas me fit vendre me mirent à même de rembourser l'argent que j'avais emprunté et de me présenter les mains pleines quand M. Haville revint. J'avais franchi le Rubicon !

“ A cette époque, je peignais toute la journée, et j'utilisais les heures sombres de la soirée à aller vendre mon travail dans le Strand et les autres rues où régnaient les juifs, passant promptement d'une boutique dans l'autre et ne refusant jamais les offres qui m'étaient faites pour les tableaux que j'apportais tout frais descendus du chevalet. Tout surprenant, tout effrayant que cela peut paraître, ce n'en est pas moins la vérité et un des curieux épisodes de ma vie si extraordinaire. J'ajouterai ici que je vendis sept exemplaires de *la Loutre prise au piège* à Londres, à Manchester et à Liverpool, sans compter une huitième copie dont je fis présent à mon ami M. Richard Rathbone. Je vendis aussi de sept à dix copies d'autres tableaux, simplement en changeant l'itinéraire de mes promenades, et, chose étrange à dire, c'est que quand, plusieurs années après et dans des temps meilleurs, j'allai voir les différentes personnes auxquelles j'avais vendu ces tableaux, je n'en trouvai jamais un seul en leur possession. Je me rappelle qu'une fois par inadvertance, m'étant rendu dans une boutique où j'avais vendu une de mes œuvres, le marchand m'acheta la copie au même prix qu'il m'avait payé l'original ! Que sont devenues toutes ces peintures ? ”

De Londres Audubon alla à Paris, où il fut reçu avec la plus grande affabilité par le baron Cuvier et d'autres hommes célèbres ; mais il y réussit peu à augmenter le nombre de ses souscripteurs, et si le gouvernement et les membres de la famille royale ne lui avaient pas pris neuf exemplaires, son voyage eût été tout à fait sans utilité. Ce voyage à Paris étant la partie de la biographie d'Audubon qui doit surtout intéresser des lecteurs français, nous allons reproduire ici dans leur entier les deux chapitres qui en sont la relation.

C'est le 1<sup>er</sup> septembre 1828, qu'Audubon quitta Londres pour se rendre à Paris, et son journal devient un peu moins monotone après qu'il a respiré la brise salée de la Manche. Toutefois beaucoup de place y est donné, comme à l'ordinaire, à des sujets tout à fait insignifiants en eux-mêmes, et de nature à n'intéresser que le petit cercle de famille auquel ces pages étaient destinées. Le voyageur jouit de ses impressions nouvelles ; on voit en lui un plaisir tout différent de celui qu'éprouvent en pareils cas des personnes moins naïves. A vrai dire on trouve dans Audubon de la coquetterie, une grande dose de force physique, de l'intelligence, un grand amour du changement. Nomade comme un Arabe, il babille comme un enfant ; agile comme un cerf en liberté, il s'alourdit comme un ruminant de l'espèce bovine \* quand il veut faire l'homme sérieux dans les villes.

A son arrivée à Paris, sa première visite fut pour le Jardin des

\* L'expression appartient à son éditeur, M. Buchanan.

Plantes et pour le célèbre Cuvier. Nous allons citer les principaux détails de cette visite.

## II

“ 2 septembre 1828. Nous frappâmes à la porte et demandâmes le baron Cuvier ; il était chez lui, mais on nous dit qu'il était trop occupé pour recevoir. Cependant, résolu que nous étions de voir le grand homme, nous attendîmes, puis nous frappâmes de nouveau et envoyâmes nos noms avec une certaine insistance. Le messenger revint, nous salua et nous fit monter au premier étage où, à l'instant même, M. le baron, comme un excellent homme qu'il est, vint à notre rencontre. Il avait beaucoup entendu parler de mon ami Swainson, et il l'accueillit comme il le méritait ; il fut poli et affable à mon égard, quoiqu'il n'eût jamais entendu parler de moi auparavant. Je le contemplai attentivement, et voici le résultat de mon impression :—Age, environ soixante-cinq ans ; corpulent ; taille 5 pieds 5 pouces, mesure anglaise ; tête grosse, visage ridé et assez brun ; yeux très-brillants, étincelants même ; nez aquilin, gros et rouge ; bouche grande, avec de bonnes lèvres ; dents peu nombreuses et usées par l'âge, excepté une dent à la mâchoire inférieure, mesurant près de trois quarts de pouce carré. Tel était le baron Cuvier ; je l'ai décrit presque comme s'il appartenait à une *nouvelle espèce d'homme*, simplement d'après la peau. Mais comme il nous a invités à dîner avec lui samedi prochain à six heures, et que j'espère avoir l'occasion de le voir mieux, j'en profiterai pour décrire ses habitudes morales autant que je le pourrai faire.

“ 5 septembre. Après avoir déjeuné de raisins, de figues, de sardines et de café à la française, mon ami Swainson et moi nous nous rendîmes au Jardin des Plantes en longeant la Seine, qui, en cet endroit, Lucy, n'est pas si large que le Bayou Sara, où j'ai si souvent observé les alligators en me baignant. Marcher dans Paris est très désagréable. Les rues sont pavées, il est vrai, mais elles ont à peine un trottoir, et un large ruisseau rempli d'eau noir et sale passe au milieu de chacune. Les gens vont et viennent sans aucune espèce d'ordre, soit au milieu de la rue, soit près des maisons ; les voitures, les attelages de toute sorte, etc., en font autant, et je suis étonné qu'il arrive si peu d'accidents. Nous avons vu, à l'entrée, un très-vilain pont appelé le *Pont-Neuf*, où s'élève la magnifique statue de Henri IV. Toutefois, ce qui a eu le plus d'attraits pour nous, ça été la vue du nombre considérable d'oiseaux mis en vente le long des quais ; il se trouvait là quelques spécimens rares. Une marchande nous a fait entrer chez elle et nous a montré plusieurs centaines d'oiseaux du Bengale et du Sénégal qui nous ont tout à fait surpris.

“ Fatigués de marcher, nous avons pris un cabriolet qui, pour vingt-cinq sous, nous a conduits au Jardin, et nous sommes allés à notre rendez-vous avec le baron Cuvier. Nous l'avons vu ; il nous a donné un billet pour que nous pussions entrer au Musée, et il s'est mis à notre disposition pour tout ce que nous voudrions. Au Musée, M. Valenciennais a été également très-affable. Comme j'avais dans ma poche une lettre de recommandation pour Geoffroy Saint-Hilaire, nous nous sommes présentés à sa maison, qui est située dans les jardins, et nous avons été enchantés de son accueil. Il nous a fait ses offres de services fort gracieusement, beaucoup comme l'eût fait un gentleman anglais. M. Geoffroy nous a prouvé qu'il comprenait parfaitement la différence d'idées existant entre les Anglais et les Français. Il nous répéta les paroles de Cuvier, et nous assura que nulle part en France on n'avait entendu parler de mon ouvrage. Il nous promit de nous mener à l'Académie des Sciences le lundi suivant.

“ Enfin nous sommes retournés à notre logis ; nous nous sommes habillés et sommes sortis pour aller dîner chez le baron Cuvier. Arrivés à l'heure ponctuellement, nous avons été annoncés par un domestique en livrée, comme en Angleterre. Le baron nous a reçus avec bienveillance et nous a présentés à sa fille unique, personne de petite taille, bien faite, de bonne mine, ayant des yeux noirs très-vifs, et, avec tout cela, extrêmement aimable. Comme je vais rarement quelque part sans rencontrer quelqu'un que j'aie connu ailleurs, cela est encore arrivé ici. J'ai trouvé parmi les invités arrivés avant moi un membre de la Société linnéenne qui me connaissait et qui, paraît-il, avait parlé de mon ouvrage au baron et à sa fille ; et dès lors je me suis aperçu que j'étais de leur part l'objet d'attentions que je n'avais pas remarquées à ma première entrevue. A ce moment est entrée la baronne, dame âgée ayant l'air d'une bonne grand'mère ; puis, comme tous les convives, au nombre de seize, étaient présents, on est passé à table. Madame la baronne, au bras d'un monsieur, nous montra le chemin ; le baron offrit le sien à sa fille, mais il fit entrer M. Swainson et moi avant lui ; tout le reste de la société a suivi. M. Swainson était assis à côté de Mlle Cuvier, qui, heureusement pour lui, parle parfaitement l'anglais. J'étais en face d'elle, à côté du baron, et j'avais le membre de la Société linnéenne à ma droite. La table n'avait pas le même déploiement de luxe que j'avais vu chez des personnes du même rang en Angleterre, non certes ; mais nous avons eu un bon dîner, servi à la française ; tout le monde semblait heureux, et tout s'est passé avec plus de simplicité qu'à Londres. Le domestique qui servait le vin a mentionné tout haut les noms de trois ou quatre crus différents, et chaque convive a fait son choix.



“ Le dîner fini, j’entends l’expédition des mets, la baronne s’est levée, et tout le monde l’a suivie au salon, qui est la bibliothèque du baron. Cela m’a plu beaucoup, car je ne puis supporter les provocations à boire qui ont lieu aux tables anglaises. On a servi le café, et la société s’est accrue rapidement. Au nombre des nouveaux venus se trouvaient le capitaine Parry, M. Condillot et M. Lesson, qui venait d’arriver d’un voyage autour du monde. Cuvier est resté auprès de M. Swainson et de moi et nous avons parlé ornithologie. Il a demandé le prix de mon ouvrage et je lui ai donné un prospectus. A ce moment le salon était plein, et, comme il se faisait tard et que nous avions près de cinq milles à faire pour retourner à notre demeure, nous avons fait nos adieux à la française, très-satisfaits de ce premier pas chez les savants français.

“ 8 septembre. Je suis allé présenter mes respects au baron Cuvier et à Geoffroy Saint-Hilaire ; je n’ai trouvé que le premier. Il m’a invité à aller à l’Institut royal ; j’ai eu tout juste le temps de retourner chez moi et d’arriver à l’Institut avant la séance de l’Académie royale des sciences. J’ai pris mon portefeuille et, en entrant, j’ai demandé M. Cuvier. L’illustre savant est venu à moi d’une façon très-courtoise, a fait porter mon livre sur le bureau par le garçon de salle et m’a assigné un siège d’honneur. La séance s’est ouverte, et l’on a procédé à une lecture ennuyeuse sur la vision de la taupe. M. Swainson m’accompagnait. Ensuite le baron Cuvier s’est levé, nous a présentés à ses collègues et a parlé de mon ouvrage, qui a été passé de main en main, et admiré comme d’ordinaire ; après quoi Cuvier a été chargé d’en faire l’objet d’un rapport destiné aux mémoires de l’Académie. M. Cuvier m’a prié de laisser mon portefeuille, ce que j’ai fait, en le recommandant aux soins particuliers des bibliothécaires, qui doivent le montrer à tous ceux qui désireront le voir. Il m’a dit aussi qu’il proposerait à l’Académie de souscrire ; s’il y réussit, je n’aurai pas perdu ma journée.

“ 9 septembre. Je suis allé au Jardin du Roi, où j’ai rencontré le jeune Geoffroy, qui m’a conduit auprès d’un homme qui empaille des oiseaux pour le prince d’Essling. Le prince, me dit-il, avait un exemplaire de mon ouvrage (ne serait-ce pas plutôt l’ouvrage de Wilson ou de Selby ?), et il y souscrirait si je voulais bien l’aller voir demain avec lui.

“ Après cela je me suis promené sur les boulevards, regardant les choses étranges que j’y voyais, pensant à ma vie étrange, elle aussi, et songeant combien était singulière ma situation actuelle dans le pays de mon père et de mes ancêtres.

“ De là je suis allé au Louvre, et, comme j’allais franchir la porte

des Tuileries, une sentinelle m'a arrêté en me disant qu'on ne pouvait entrer avec une casquette de fourrure. Je me suis présenté à une autre porte, que j'ai franchie sans qu'on m'ait rien dit, et je me suis rendu dans la grande galerie. Au milieu des Raphaël, des Corrège, des Titien, des Véronèse et de mille autres, j'ai récréé mes sens et accru mes connaissances. Au sortir du Louvre j'ai pris le chemin de l'Institut et, comme on me l'avait recommandé, j'ai remis mon prospectus au secrétaire de la bibliothèque. Là j'ai rencontré le fils Geoffroy, jeune homme aimable et instruit, qui a examiné mon ouvrage, s'est montré pour moi plein d'attentions, et m'a fait donner un cabinet à moi seul pour examiner des spécimens et écrire. Comme cela est bien différent des établissements publics d'Angleterre, où, au lieu qu'on vous salue, vous avez à saluer tout le monde ! Les garçons de salle, les employés et les secrétaires avaient tous reçu l'ordre de faire tout ce que je désirerais, et j'étais traité avec les plus grands égards. Maintenant j'ai jeté le gant à l'Europe, Lucy, et je puis être fier de deux choses ; c'est que je suis considéré comme le premier peintre d'ornithologie et le premier naturaliste pratique d'Amérique !

“ 10 septembre. J'ai été voir l'empaillleur d'oiseaux du prince d'Essling, lequel empaillleur m'a proposé de me conduire à l'hotel du prince. Nous avons été introduits dans le muséum de ce personnage. Cette collection, par la magnificence et le grand nombre des spécimens rares d'oiseaux, de coquillages et de livres qu'elle renferme, surpasse tout ce que j'ai encore vu. Nous y flâmons depuis quelques instants, lorsqu'on nous a fait dire que le prince, étant indisposé, nous priait d'aller auprès de lui. J'ai pris ma livraison à la main et je suis entré dans une belle salle, où le prince était couché sur un canapé. En me voyant, il s'est levé, m'a salué et m'a présenté à sa jeune et charmante femme. Pendant que je déliais mon carton, l'un et l'autre m'ont adressé quelques questions et m'ont regardé avec une manifeste curiosité ; mais aussitôt qu'ils eurent vu une de mes planches, ils se sont écriés tous deux : “ Ah ! c'est bien beau ! ” Puis ils m'ont demandé si je ne connaissais pas Charles Bonaparte ; et quand j'eus répondu oui, ils ont tous deux ajouté : “ Oh ! c'est monsieur dont nous avons tant entendu parler, l'homme des bois ; les dessins sont tous faits par vous ! etc. ” Le prince dit qu'il regrettait beaucoup que si peu de personnes en France fussent en position de souscrire à un ouvrage pareil, mais que je ne devais pas compter sur plus de six ou huit souscripteurs à Paris. Il a nommé tous ceux que lui ou sa femme connaissait, et il m'a dit qu'il aurait du plaisir à ajouter son nom à ma liste. Je la lui présentai ouverte, en le priant de s'inscrire lui-même ; ce qu'il a fait de la meilleure grâce du monde, précisément au-dessous du nom du duc de Rutland.

“ Ce prince, fils du célèbre maréchal Masséna, est âgé de trente ans, d'une apparence délicate, pâle, maigre, et cependant bien portant, entièrement dévoué à l'histoire naturelle. La princesse est une belle jeune femme d'environ vingt ans, extrêmement gracieuse et polie. L'un et l'autre m'ont complimenté sur la pureté de mon français et m'ont souhaité tout le succès que je méritais. Je suis allé, bien content, retrouver mon ami dans le cabinet, et nous sommes retournés à notre demeure. Ne trouvant pas de notre goût l'appartement de notre hôtel, je retournerai aujourd'hui à l'*Hôtel de France*, où, pour vingt sous par jour, j'ai une chambre grande, propre et commode. Je dois te dire, qu'en France, qu'un homme soit prince ou duc, on l'appelle simplement *monsieur*, et sa femme *madame*, et tous sont d'un accès aussi facile que les hommes qui n'ont pas un grand nom. Cela m'a mis tout à fait à l'aise avec le prince d'Essling.

“ 11 septembre. J'ai couru tout Paris aujourd'hui, et je n'ai abouti à aucun résultat. Je suis allé chez M. Geoffroy Saint-Hilaire ; il m'a donné de bons avis afin d'obtenir la souscription du roi et d'autres.

“ 12 septembre. J'ai vu à la Bibliothèque le bibliothécaire du roi, M. van Praet, un petit homme à cheveux blancs, qui m'assura, de la façon la plus courtoise qu'on puisse imaginer, qu'il était impossible de souscrire à un ouvrage si coûteux. Cependant il me donna une carte pour me présenter à M. Barbier, bibliothécaire attaché à la bibliothèque particulière du roi au Louvre. Là, j'ai appris que le port en France d'une lettre de Paris à Londres est de vingt-cinq sous. Il y a une malle pour Londres quatre fois par semaine.

“ Ce n'est pas sans peine que je trouvai la bibliothèque du roi. A force de suivre la direction *toujours tout droit*, j'avais perdu toute notion de latitude et de longitude. Ayant enfin atteint l'endroit cherché, j'entrai par une porte faisant face au fleuve et trouvai M. Barbier absent. Mais je le rencontrai plus tard dans la journée. M. Barbier, ne pouvant pas lui-même rien me dire de définitif, me renvoya au baron de la Bouillerie, intendant de la maison du roi. Je lui écrivis en français la première lettre que j'ai écrite dans cette langue depuis vingt-cinq ans, et j'ose dire que c'était une lettre curieuse pour un personnage comme lui.

“ 13 septembre. J'ai porté mon portefeuille à Geoffroy Saint-Hilaire et ensuite au baron Cuvier. M. G. Saint-Hilaire, après l'avoir examiné, est revenu sur son impression première relativement à ses dimensions, et a déclaré qu'il en était satisfait. Un M. Duménil, graveur français, m'a été envoyé par le prince d'Essling, et j'ai appris de lui que mon ouvrage pouvait être fait mieux et à moins de frais en Angleterre qu'en France. Le cuivre est plus cher ici qu'en Angleterre, et les bons coloristes beaucoup plus rares.

“ Je reviens, avec mon ami Swainson, de chez le baron Cuvier, qui reçoit des savants tous les samedis. Mon livre était sur sa table, et Cuvier m'a accueilli avec une affabilité particulière qui m'a mis à mon aise. En M. de Condillot, j'ai trouvé un homme d'une amabilité remarquable. La société a été, à peu de chose près, la même que samedi dernier. J'ai éprouvé un grand plaisir à converser avec Cuvier et M. de Condillot. Le premier a consenti volontiers à poser pour que M. Parker fit son portrait; l'autre m'a dit que si j'allais en Italie, il me faudrait descendre chez lui et m'y considérer comme chez moi. Mon ouvrage a été examiné, et Cuvier a émis l'opinion que c'était le plus beau qui existât de ce genre. Comme nous essayions de nous esquiver, Cuvier s'en est aperçu, a couru après nous et nous a pris par la main pour nous faire revenir; mais nous avions devant nous une longue route à faire par l'obscurité, cette raison nous a servi d'excuse.

(A continuer.)

Revue Britannique.

## M<sup>LLE</sup> FRÉDÉRIKA BREMER.

SES ROMANS DE LA VIE INTIME EN SUÈDE ET SES VOYAGES  
DANS L'ANCIEN ET LE NOUVEAU MONDE.

(Voir pages 429 et 558.)

### IV

Il me reste à montrer Mlle Bremer sous un aspect nouveau.

La relation du voyage le plus important de Mlle Bremer a pour titre : *la Vie de famille dans le nouveau monde* (3 vol. in-18). Ce sont de nombreuses lettres adressées d'Amérique à sa sœur. En les publiant, Mlle Bremer a déclaré que, lorsqu'elle les a écrites, elle ne songeait pas à les faire imprimer, ni à écrire un livre sur ce pays : “ Elles le prouvent suffisamment, dit-elle : car sans cela elles auraient été moins immédiates, plus châtiées, plus parées, plus en toilette ; j'ignore, ajoute-t-elle, si cela eût mieux valu. En Amérique, je pensais trop à vivre pour songer à écrire sur la vie. L'idée d'écrire un livre sur l'Amérique m'est venue trop tard, c'est-à-dire au moment où j'allais quitter le grand continent de l'Occident.”

Ces lettres sont pour la plupart, Mlle Bremer le déclare encore, “ les impressions d'un cœur qui se répand dans un autre.” La voyageuse

prie ses lecteurs de ne pas oublier que ces impressions du moment ont souvent été mûries ou changées par des impressions ultérieures, et qu'il faut enfin considérer cette correspondance "comme des chiffons de papier que l'on est obligé de parcourir pour en tirer un nombre total." Quatre de ces lettres plus longues, plus réfléchies, sont comme des points de repos sur la route, "d'où l'œil embrasse les étapes déjà parcourues, d'où l'on réfléchit à la route et à son but." Elles sont adressées à S. M. la reine douairière de Danemark, à J. P. Boeklin, à MM. C. Uersled et Martensen.—Nous savons que les lettres composant *la Vie en Amérique* ont beaucoup gagné à la traduction, grâce au tact avec lequel tous les détails insignifiants ou par trop personnels ont été élagués. Remercions une fois encore Mlle du Puget, et jetons un regard sur l'ouvrage le plus développé de l'écrivain suédois.

Mlle Bremer avait visité les pays voisins de la Suède, lorsqu'elle songea sérieusement à réaliser son projet de voir le nouveau monde. Elle se rendit d'abord en Angleterre. Elle voulait "connaître un peu ce pays, et surtout Londres, pour mieux juger de l'Amérique et de New-York, et ne pas être trop abasourdie par cette dernière ville." Elle voulait "connaître la mère avant de faire connaissance avec la fille," afin d'avoir des points de comparaison qui puissent l'aider à distinguer les types originaux. Mlle Bremer n'ignorait pas que "la Suède et Stockholm sont d'une autre famille que les villes et les provinces anglaises, sous le rapport du peuple, des mœurs, des constructions, etc.;" mais que le caractère, les lois, certaines institutions des premiers habitants de l'Amérique leur venant de l'Angleterre, il fallait d'abord jeter sur ce pays un coup d'œil rapide. Elle applique son esprit tout entier à cet examen.

Le 23 septembre 1849, Mlle Bremer quitta l'Angleterre. La traversée fut rapide et bonne. Voici une de ses premières lettres à sa sœur; elle est écrite en pleine mer. Mlle Bremer n'y trahit aucune émotion féminine :

"Cinquième jour de mer, et nous sommes déjà à mi-chemin de New-York. Le vent est favorable; si nous continuons ainsi, notre traversée sera l'une des plus promptes et des plus heureuses qui aient été faites entre l'Europe et l'Amérique. Mais "il ne faut pas crier *He!* avant d'avoir franchi la colline." Comme le vent est vif et que la vague bat plus fort aujourd'hui, mon écriture ressemble un peu, je le crains, à celle de Charles XII, quand il écrivait à "Mon cœur." Je me porte à ravir et n'ai aucune envie d'arriver, tant je me trouve confortablement ici, et puis l'aspect du ciel et de la mer est si propre à élever et à ranimer l'âme! Elle prend des ailes et s'élance bien au-dessus de l'Océan mugissant. Depuis plusieurs jours nous ne voyons que le ciel, l'eau et

des oiseaux qui tournoient autour de nous : pas une voile, pas une fumée s'élançant d'une cheminée à vapeur : ce vaste espace est désert. Mais les vagues, les rayons du soleil et les nuages errants sont une compagnie suffisante ; on peut y ajouter ses propres pensées. Je me tiens et me promène des heures entières seule sur le pont ; je hume l'air frais et moelleux de la mer ; je vois notre *Léviathan* plonger et remonter avec les flots mugissants, tandis que mes pensées plongent et tournoient comme les oiseaux de mer dans le lointain inconnu. Il y a toujours eu en moi un peu de l'animation de nos pirates et de leur amour pour les flots ; il en est encore de même à présent. La journée d'hier a été magnifique du commencement à la fin, et j'en ai joui d'une manière inexprimable."

Quelques jours après, elle note ce qui suit :

" Le soir et la nuit, quand les vagues font tant de bruit, quand elles passent par-dessus nos têtes et que le navire craque et crie, j'éprouve un peu de malaise, un léger mal de mer seulement."

Enfin Mlle Bremer touche à Halifax le nouveau continent, et peu après arrive à New-York. Tout autour d'elle avait un air de fête, " grâce au soleil et à la douceur du vent." La réputation littéraire de Mlle Bremer l'avait précédée. Il lui fut fait une réception pleine de chaleur. Les Américains s'empressèrent auprès d'elle, avec cette ardeur qu'ils mettent à tout. Leurs vifs témoignages de sympathie touchaient vivement l'illustre voyageuse, mais il n'en résultait pas moins pour elle une fatigue véritable.

" Une journée de lionne, écrit Mlle Bremer, m'a complètement épuisée. Dès le matin, et tout le jour, j'ai été obligée de recevoir des visites, de me tenir assise ou debout dans un élégant petit salon, de me tourner de l'un vers l'autre, de saluer, de donner des poignées de main, souvent à une demi-douzaine de nouvelles connaissances à la fois, hommes de différentes professions et nations, femmes qui m'offrent leur maison et m'invitent à y venir " sur-le-champ !" Ensuite arrivent une foule de lettres, que je n'ai pas même le temps de décacheter, pour me demander des autographes, etc. J'ai donné aujourd'hui des poignées de main à soixante-dix ou quatre-vingts personnes, et il m'a été impossible de recevoir un grand nombre d'autres visites. Pas un nom, pour ainsi dire, ne m'est resté dans la mémoire ; mais la plupart des personnes que j'ai vues m'ont plu par leurs manières franches et cordiales ; je suis reconnaissante de leur grande bienveillance à mon égard. Cet accueil est si chaud, si hospitalier !"

Elle s'aperçoit bien vite de la situation imprévue qui lui est faite. Elle se trouve assez embarrassée : " Je voudrais seulement, écrit-elle, avoir un peu de temps à ma disposition. La difficulté pour moi sera

de pouvoir répondre à la bienveillance qui vient à ma rencontre de divers lieux lointains et proches, de différents États, de diverses villes.' Pour se dérober à l'ovation dont elle est l'objet, elle quitte New-York, se retire dans une charmante résidence près de Newburgh, sur l'Hudson. Elle pensait que là, dans le commencement du moins, les visiteurs lui laisseraient quelque répit. Il n'en est rien. " Hier au soir, écrit Mlle Bremer à sa sœur, au milieu des ténèbres, de lat empête et de la pluie, tandis que j'étais paisiblement assise avec mes hôtes dans leur paisible salon, arriva l'éditeur de *l'Union Magazine de Sartaine*, à Philadelphie. Le professeur Hart, sitôt que l'annonce de mon arrivée en Amérique était parvenue à Philadelphie par les journaux de New-York, s'était rendu dans cette dernière ville, et m'avait suivie jusqu'ici, uniquement, comme il le disait, pour me " monopoliser " dans l'intérêt de son *Magazine*, me demander d'écrire pour ce journal et nul autre durant mon séjour en Amérique. C'est un échantillon de l'esprit d'entreprise américain, sous le rapport des affaires..."

Quand Mlle Bremer peut s'arracher à ses nouveaux amis, elle se rend à Boston. Les événements politiques survenus en Amérique pendant ces dernières années, ont un peu vieilli le livre que Mlle Bremer a écrit sur ce pays. Je ne m'occuperai donc que de la voyageuse elle-même, limitant à un petit nombre les extraits de son livre. Mais traçons d'abord rapidement l'itinéraire suivi par Mlle Bremer. Quand elle quitte Boston, c'est pour se rendre par mer dans la Caroline du Sud. C'est à Charleston qu'elle débarque. Elle fait une pointe dans la Géorgie et revient à Charleston par Columbia. Ici se place une nouvelle traversée sur mer, cette fois du midi au nord. Mlle Bremer aborde à Philadelphie. Elle visite Washington, fait une excursion au cap May, et se prépare à entreprendre sa grande tournée dans l'Ouest. Elle remonte encore au nord jusqu'à Albany et part de là. C'est d'abord Rochester qui se présente sur son chemin. Après une courte station, elle se rend à Niagara, en passant par le lac Ontario. Elle visite Buffalo, continue son trajet par le lac Erié, traverse la presqu'île de Michigan, et arrive enfin à Chicago. De Chicago à Milwaukee, trajet par le lac Michigan. Il faut indiquer ici le voyage en diligence à Watertown dans le Wisconsin, dont Mlle Bremer visite aussi Madison, capitale de cet État. Elle se rend à la colonie norvégienne de Koskonong, où elle est reçue comme une compatriote. Elle veut voir de près les Indiens du Minnesota, et séjourne au milieu d'eux. Après les lacs, les grands fleuves. Le Mississippi conduit Mlle Bremer à Saint-Louis; de là elle remonte par l'Ohio à Cincinnati. Elle redescend de nouveau vers le Sud, visite Wicksburg, parcourt la région du sucre, s'arrête un instant à la Nouvelle-Orléans, d'où elle quitte les

États-Unis pour la Havane. Elle fait un long séjour à Cuba, revient à Charleston, se rend à Richmond, dans la Virginie, et de là à Philadelphie. Mlle Bremer était liée par ses promesses à ses amis, et ne pouvait se dispenser de quitter l'Amérique sans retourner à Boston et à New-York. C'est de cette dernière ville qu'elle reprit le chemin de l'Europe, le 12 septembre 1851, ayant ainsi passé deux années à parcourir le nouveau monde dans les directions les plus diverses, avec assez peu de méthode, comme on vient de le voir, et, pour ainsi dire, au gré de sa fantaisie.

La vie de famille dans le nouveau monde,—toujours la famille, les affections intimes, le foyer,—voilà ce que Mlle Bremer a tenté de peindre après avoir parcouru l'Amérique. Elle avait eu d'abord la pensée de métamorphoser le nouveau monde tout entier en un roman, dont ses amis auraient été les héros et les héroïnes,—en s'y prenant avec tant d'adresse, dit-elle ironiquement, “que pas un de ceux-ci ne s'y serait reconnu et n'eût reconnu l'Amérique. Mais poursuit-elle en s'adressant à ces amis d'au-delà de l'Atlantique, les scènes de la réalité dans votre vaste pays ne voulaient pas se laisser classer dans un roman. Cette idée se dissipa comme l'arc-en-ciel dans le nuage; cependant la réalité était toujours là, avec sa grandeur, sa petitesse, sa douceur, son amertume, sa beauté, sa laideur; en un mot, dans sa vérité. J'ai compris qu'une peinture fidèle était ce que j'avais de mieux à faire.”

Peu de temps après son arrivée, Mlle Bremer note ainsi ses impressions :

“L'effet produit sur moi par mon voyage en Amérique a déjà pris le tour le plus décidé, sa nature est tout autre que je ne m'y attendais. Je suis venue ici pour respirer un air vital plus frais, pour étudier la vie de ce peuple, les institutions d'un État nouveau, pour avoir des idées plus nettes sur certaines questions relatives au développement de l'État et de la nation, surtout pour étudier les femmes, la vie de famille dans le nouveau monde, et connaître l'avenir de l'humanité en prenant mon point de vue au seuil du foyer. Les sources du ciel forment les fleuves; de même la vie des peuples et leurs destinées dépendent de la vie cachée du foyer domestique. Je suis venue, en un mot, pour m'occuper d'affaires générales, et c'est la vie *privée*, ce sont les individus qui captivent surtout mon intérêt, mes sentiments, mes pensées. Je suis venue avec le dessein secret de me détacher du roman et de ce qui le constitue, de songer uniquement à un autre but: et me voilà forcée de m'en tenir au premier plus fortement que jamais, forcée sans rémission, par mes pensées et mes sentiments, à donner la vie à des formes, des tableaux, des rapports qui se sont agités dans l'ombre et l'arrière-plan de mon âme depuis une période de vingt ans. Dans ce



pays soi-disant de la réalité (qui a cependant plus de vie poétique qu'on ne le pressent en Europe), j'ai déjà "*in petto*" vécu et écrit d'une manière plus romantique que je ne l'ai fait depuis bien des années, et il est probable que je continuerai de même pendant mon séjour ici.

"Quand je me suis aperçue qu'à partir de mon réveil, le matin, je m'occupais dans mon atelier le plus intérieur, non pas d'affaires et de questions américaines, mais de mes propres créations d'idées, sous l'influence des impressions que me donnaient mon nouvel entourage, mes nouveaux rapports, alors j'ai renoncé à la pensée d'essayer un autre travail, et m'en tiens à celui que Dieu m'a imposé. Je dois chercher également ici à faire fructifier mon talent, à suivre ma vocation, en laissant les événements et les choses agir sur moi comme bon leur semble. Je cultiverai donc, comme par le passé, le monde de la vie privée, en y faisant pénétrer le grand air du nouveau monde, de la vie universelle, et en lui donnant plus de substance. Je voudrais que ce fût toujours ainsi; j'y parviendrai mieux à l'avenir. Je pressens depuis longtemps le roman de la vie dans sa grandeur, son intimité infinie, et n'oublierai jamais le moment où commença à poindre devant moi la première vision d'un monde glorifié. Aurore céleste, elle a été, elle est et restera éternellement le point lumineux de ma vie. J'en ai l'obligation à la Suède. Mais des nuages l'obscurcirent pendant un moment; je ne la voyais pas avec netteté, ou plutôt son impression ne se présentait plus à moi avec sa première beauté. Maintenant je la vois de nouveau, et, j'en ai le pressentiment, je serai redevable de son complet développement à l'Amérique."

Mlle Bremer est surtout impressionnée par les belles scènes de la nature qui s'harmonisent avec la vie privée telle qu'elle la devine, forte et poétique. Lisez ce qu'elle écrit des rivages pittoresques de l'Hudson, des collines de Newburgh, au début d'une claire journée d'octobre.

"Encore un beau matin. La rivière est unie comme un miroir; des centaines de petites voiles glissent doucement sur l'eau et ressemblent à des mouettes qui nagent entre les hautes montagnes. Comment font-elles pour se mouvoir? car le vent paraît dormir. Sur la rivière et les montagnes, sur les forêts qui prennent de plus en plus la couleur de l'or, sur les villages blancs scintillants avec leurs clochers dans les bras des montagnes boisées, repose le voile vaporeux de l'été indien. C'est une scène grande et paisiblement romantique: je le vois et je le sens,—non pas seulement en dehors de moi. L'été indien, avec sa vie mystique, son voile étendu sur les forêts et les montagnes dorées, vit dans mon âme. En regardant la nature, je lui demande: "Est-ce moi qui vis en toi, ou toi qui réveilles cette vie en moi?" Ces jolies petites maisons bien bâties, avec leurs vergers et leurs parcs enchâssés

comme des perles dans les cadres vert émeraude du rivage, contiennent abondamment, sans doute, ce qu'il y a de meilleur dans la vie du nouveau monde ! Qu'elle semble belle et parfaite ici, la vie privée incrustée dans la vie publique, et combien je me félicite de connaître quelques-uns des petits foyers des bords de la grande rivière."

Et plus loin :

"La rosée du matin couvre le moelleux gazon sous ma fenêtre et les jolis groupes d'arbres et de fleurs qu'on y voit ; un petit mangolier, avec ses jolies coques rouge-clair est parmi eux ; tout est joli, paisible, et cette grande, cette riche perspective, la vie sur la rivière, est en bas ! J'aimerais habiter près d'un grand cours d'eau comme celui-ci. Quelles hautes pensées, quelle vie il apporte depuis son origine dans les nuages, son berceau dans la montagne, et pendant sa course à travers les vallées et les champs de terre, en se développant et en acquérant une puissante croissance."

Avec les dispositions et le caractère que nous connaissons à la voyageuse, on peut penser que les tentatives faites pour remplacer la vie domestique par la vie en commun devaient la choquer. Parmi les invitations qui lui avaient été faites dès son arrivée à New-York, en était une pour visiter le phalanstère qui se trouvait aux environs de cette ville. Mlle Bremer était curieuse de voir de près "ce monstre." La famille qui lui avait fait cette proposition en lui offrant sa maison, "n'avait rien d'effrayant ; au contraire, elle était attrayante, simple, amicale et sérieuse." Mlle Bremer alla donc visiter le phalanstère. La première impression produite par la petite société communiste ne fut pas trop défavorable. Mlle Bremer se rend compte de l'idée de l'association phalanstérienne. Elle trouve les femmes aimables, les jeunes filles jolies, les hommes doux et bons. Elle veut prendre part aux travaux du grand ménage, et fait pour le déjeuner une quantité de crêpes de sarrasin. Le soir, elle coud des petits sacs dans lesquels le phalanstère expédie à New-York le *homony* qu'il confectionne :—c'est une sorte de gruau de maïs dont l'usage est extrêmement répandu, surtout pour les déjeuners. Le philosophe W. Channing, qui l'avait accompagnée dans cette excursion, voulut aussi coudre sa part de petits sacs, prétendant même coudre plus vite que l'aimable Suédoise. Dans la salle de compagnie, Mlle Bremer, pour amuser les jeunes gens, joua des danses et des chansons de son pays qui firent un grand plaisir. Mais malgré toutes les prévenances dont elle fut l'objet, elle fut vite fatiguée de son "rôle de citoyenne," et elle rendit "grâces au ciel" quand il lui fut permis de reprendre par le bateau à vapeur le chemin de New-York. Elle n'était nullement convertie. Ses instincts avaient subi un véritable froissement. Comment aurait-elle pu,—elle, le poète

du foyer domestique,—adopter et approuver cette vie en commun dans laquelle la famille disparaît au profit du groupe? “Je renoncerais à m'intéresser à ma propre personne, dit Mlle Bremer, si je ne me croyais pas intimement associée aux intérêts de l'humanité, dans les grandes comme dans les petites choses, et si je ne sentais pas que je fais partie des travailleurs du grand phalanstère de l'espèce humaine ; mais l'association, de près ou dans la vie extérieure, est complètement opposée à ma nature.”

Mlle Bremer devait être bien autrement froissée de la violence faite à la famille par l'esclavage. Est-il nécessaire de dire que cette institution, qui, depuis le séjour aux États-Unis de Mlle Bremer, est devenue la principale cause du conflit qui a ensanglanté ce pays, ne trouve pas grâce à ses yeux, bien qu'elle ait eu de nombreux exemples de la servitude la plus adoucie par les bons traitements et même l'affection.

Le résumé des réflexions qu'inspire à la voyageuse l'état si complexe de la société américaine, se trouve assez nettement exprimé dans sa lettre à la reine douairière de Danemark.

“Si loin que soient les États-Unis de réaliser l'idéal d'une société dont tous les membres seraient à même d'acquérir la vertu, l'instruction, le bien-être, par leur activité ; une société chez laquelle la bonté et la capacité formeraient l'aristocratie la plus haute, où le rang le plus élevé serait occupé par la plus haute individualité humaine ; on ne peut nier cependant que leur désir ne soit de s'en rapprocher tous les jours, et plus peut-être que les autres États de la terre. On peut dire ceci en particulier des États septentrionaux et libres de l'Union, peuplés surtout par les descendants des anciens pèlerins, où l'État quaker envoie ses messagers porter la doctrine de la “lumière intérieure,” de la liberté, de la fraternité universelle. L'enthousiasme religieux et la pensée du bien-être de l'homme ont fondé les États septentrionaux. Leur force, leur grandeur, se sont développées sur cette base, et se développent encore aujourd'hui, en augmentant de plus en plus leur puissance.

“Les États du Sud reconnaissent le même but, les mêmes principes de liberté, du droit de l'homme au bien-être ; mais ils portent une chaîne qui arrête leurs progrès dans la voie du développement humain et social ; une chaîne qu'ils ne veulent ou ne peuvent pas rompre, c'est-à-dire l'institution de l'esclavage. Ils ont fait un esclave du nègre, et celui-ci les enchaîne à son tour, les empêche de donner de l'extension aux écoles, à l'industrie, à toutes les bonnes institutions sociales qui rendent un État fort et puissant, comme nous le voyons par les États septentrionaux de l'Union.”

Ces divergences de principes du Nord et du Sud des États-Unis

s'effacent, quand on compare l'esprit de cette partie du continent américain à l'esprit des populations de race latine qui ont colonisé l'Amérique centrale. La nouvelle opposition qui se produit alors, n'échappe pas plus à la voyageuse philosophe que ne lui avaient échappé les tendances diverses des États de la Confédération. Elle remarque que Cuba est le point de contact des deux races américaines. "Cuba, écrit-elle dans cette même lettre à la reine douairière de Danemark, se trouve placée entre les deux Amériques; les races espagnole et anglo-normande s'y rencontrent,—avec bienveillance ou inimitié, luttant en secret et ouvertement pour la souveraineté. On voit déjà dans cette nature tropicale, merveilleuse et belle, dans les plantations de café et de palmiers, des foyers, des chemins de fer, des magasins semblables à ceux de l'Amérique du Nord; mais le "en avant" de cette dernière se heurte ici contre la devise des créoles espagnols "poco a poco" il est cependant facile de prévoir que, tôt ou tard, il sautera par-dessus."

Dans les deux années passées en Amérique au milieu de gens distingués, Mlle Bremer a connu et fréquenté quelques-uns de ces hommes dont la réputation a traversé l'Atlantique; W. Channing, "noble, enthousiaste, nature aussi brûlante que pure, yeux rayonnants, visage régulier;"—Waldo Emerson, "figure calme, sérieuse, teint pâle, traits et lignes fortement marqués, cheveux foncés;"—Washington Irving, "homme de soixante ans, jolis yeux, grand nez bien fait, figure encore agréable, sur laquelle des fossettes et des sourires jeunes rendent témoignage de la jeunesse de l'âme et de l'esprit;"—bien d'autres encore. Cette femme du Nord se prit d'affection pour ces hommes ardents et sympathiques. Et quand elle quitte à regret et pour toujours cette terre nouvelle, et qu'elle cherche à résumer ses impressions, voici ce qu'elle note: "Si l'on me demande ce que le peuple du nouveau monde a de plus que celui de l'ancien, je répondrai avec l'impression encore fraîche de ce que j'ai vu et éprouvé en Amérique: un battement de cœur plus chaud, une vie plus énergique, plus juvénile."

A la fin du mois de mai 1856, Mlle Bremer entreprit une nouvelle série de voyages qui devaient durer plusieurs années. Elle se rendit d'abord en Suisse, où elle séjourna près d'un an. De là, elle alla visiter l'Italie, Turin, Rome, Naples, la Sicile. Puis elle se rendit à Alexandrie et partit pour Jérusalem. Après son excursion en Palestine et en Judée, elle prit le chemin de Constantinople, et voulut voir ensuite la Grèce et ses îles. Des relations de ces voyages, une seule partie a été traduite en français (par Mlle du Puget), *la Palestine et la Turquie*. C'est un abrégé de l'ouvrage original. On y a fait disparaître des considérations politiques et religieuses s'adressant trop spécialement aux Suédois. On nous promet les voyages en Grèce, en Italie et en Suisse.

Mlle Bremer, toujours désireuse de voir de près les hommes et les choses pour lesquels elle a quitté le coin de son feu, ne manque pas de se faire présenter aux plus grands personnages de ce temps, aux souverains, aux diplomates, aux artistes... Mais elle a quelquefois, je le crois, rapporté des idées fausses de ces entretiens vagues et polis qui forment le fond d'une réception officielle. A l'en croire, Pie IX, après une assez longue discussion avec elle, lui fit des concessions importantes sur la liberté des opinions religieuses. M. de Cavour lui expliqua ses projets et les moyens qu'il comptait employer pour leur réussite (on était à la veille de 1859). Le roi des Belges lui fit une sorte d'exposition du mécanisme du gouvernement parlementaire et des avantages qui y sont attachés. Mais ici je pense que Mlle Bremer a mal compris le Pape, plus deviné M. de Cavour qu'il ne s'est dévoilé lui-même, et quant à Léopold, je ne saurais me former au juste une opinion sur les loisirs qui sont laissés à un roi constitutionnel. Il se peut encore, après tout, que tout cela ait été fait et dit comme le rapporte Mlle Bremer : les femmes ont des privilèges particuliers.

Je me suis demandé plusieurs fois, en esquisant la physionomie littéraire de Mlle Frédérique Bremer, comment il se faisait que son talent et son caractère n'eussent pas jusqu'ici provoqué l'attention d'un critique autorisé. Je crois que cela tient à ce que Mlle Bremer est restée, malgré tout, à nos yeux, une étrangère dans le sens le plus étendu du mot. Elle ne s'est en effet nullement préoccupée de peindre pour nous les mœurs de son pays, comme l'ont fait tant de romanciers, Walter Scott en tête, dont nous avons accepté les récits avec reconnaissance. Les romans de Mlle Bremer ont été écrits pour ses compatriotes. C'est parce qu'ils ont pleinement réussi dans leur objet, que leur réputation a franchi la distance. Mais malgré les éclaircissements donnés par les traducteurs, ils renferment en eux quelque chose de froid, assez difficile à définir. Le lecteur croit assister à une conversation, ayant lieu devant lui, dans une langue dont il possède mal les éléments ; le fil du dialogue lui échappe parfois. Il se sent un peu exclu d'un ordre de faits et d'idées qui se produisent en dehors de son milieu. Il ne faut pas oublier qu'en adressant sur ce point un reproche à Mlle Bremer, on rend du même coup hommage à sa modestie et à ses bonnes intentions ; elle ne s'attendait pas à être écoutée de si loin ; sans cela elle eût certainement pris ses précautions pour être toujours goûtée ; en outre, elle voulait avant tout être utile. Au surplus, ce défaut de l'aimable écrivain, défaut par rapport à nous, s'atténue sensiblement à la lecture complète de ses œuvres. Peu à peu on apprend à connaître à fond la Suède, son esprit, ses mœurs, ses lois ; un détail achève un autre détail, et il n'est pas sans agrément de faire ainsi

soi-même maintes découvertes qui ajoutent du relief à l'ensemble des compositions.

J'ai dit que Mlle Bremer a écrit pour ses compatriotes. La Suède se présentait il y a peu d'années encore aux intelligences d'élite de ce pays, comme réclamant impérieusement de profondes réformes religieuses et sociales. Les efforts personnels du roi Oscar ont beaucoup fait pour opérer ces réformes. Les écrivains suédois ont de leur côté provoqué l'examen des questions à résoudre et vulgarisé les solutions possibles. Mlle Bremer n'a point failli à sa tâche. Grâce à elle surtout, l'esprit public a relevé la femme de l'infériorité légale où elle se trouvait. "La femme, a répété Mlle Bremer avec insistance et sur tous les tons, n'est pas encore pour la société tout ce qu'elle pourrait être, elle n'a pas toute la somme de liberté et de bonheur dont elle pourrait jouir." On se souvient des efforts de Hertha pour l'amélioration du sort de la femme : l'appel adressé au roi a été entendu. Les femmes, en Suède, n'étaient jamais majeures. Il n'en était autrement que par une exception fort rare ; il fallait pour cela une autorisation royale. Mais à la fin du règne d'Oscar une loi concéda aux femmes non mariées ayant atteint l'âge de vingt cinq ans, et ayant adressé au magistrat une demande en vue de faire constater leur majorité, le droit d'administrer leurs biens. Cette loi a rendu plus précieuse la loi de 1845, qui accorde aux femmes une part égale dans l'héritage paternel à celle des fils, part qui depuis le XIII<sup>e</sup> siècle n'avait été que la moitié de celle reconnue à chacun de ceux-ci. Il reste en Suède d'autres prétentions des plus légitimes à satisfaire, si l'on songe que la femme reste par le mariage dans une minorité perpétuelle, et que le divorce la laisse sans protection. Mais les écrits de Mlle Bremer lui survivent et aideront à achever les réformes commencées sous leur influence.

J'ai essayé de combler une lacune dans l'histoire littéraire et la critique contemporaine, et en même temps de réparer l'injustice que l'on a commise en négligeant un peu trop Mlle Bremer. J'ai puisé dans l'étude plus suivie de ses œuvres le désir de les connaître mieux encore. Je souhaite que l'exposition que j'en ai faite ait inspiré le même désir à quelques-uns. Après avoir vaincu dans son pays la "mauvaise littérature," Mlle Bremer peut nous venir en aide, pour combattre dans le nôtre la littérature triviale et insignifiante, le roman cauchemar et le roman mystificateur.

*Le Contemporain.*

## CHIC, CHICMENT.

Je connais un vieux professeur en retraite qui est aussi intraitable sur les questions de grammaire que peut l'être, sur les prescriptions de l'étiquette, le plus entêté maître de cérémonies dans une petite cour allemande. Il ne connaît d'autre malheur au monde que de manquer à la langue, et la moindre faute en ce genre lui est plus sensible qu'un gros péché à une dévote. Il suffit d'un tour un peu douteux pour le mettre mal à son aise ; une locution vicieuse, un terme impropre, un mot barbare lui donnent sur les nerfs et le jettent hors de lui ; un solécisme d'un fort calibre et tiré à bout portant serait fait pour le tuer raide.

Il y a quelques jours l'excellent homme allait rendre visite à l'un de ses anciens élèves qui s'est donné à la peinture, et qui n'est pas plus mauvais peintre, pour avoir appris, dans son temps, au collège, Homère, Virgile et Corneille. Il se promenait par l'atelier, regardant au hasard les meubles, les costumes, les armes, et ce pêle-mêle d'œuvres terminées ou en train, qui traînent de toutes parts dans une chambre d'artiste. Il s'arrêta devant une ébauche et parut la considérer de très près.

— Oh ! lui dit le peintre, ne faites pas attention à cela, *c'est fait de chic !*

Le grammairien releva la tête comme un bon cheval de bataille au premier coup de trompette.

— *Fait de chic !* répéta-t-il ; qu'est-ce que ce mot veut dire ?

L'artiste se gratta le front en homme qui s'est mis dans une mauvaise passe et ne sait par où en sortir.

— Tenez ! dit-il en faisant reculer son homme de deux pas, regardez-moi ce tableau, prenez-le d'ensemble, et sans vous en arrêter au détail. N'est-il pas vrai qu'il y a un je ne sais quoi qui saisit les yeux tout d'abord ? Cette femme est là très coquettement posée dans son fauteuil : les plis de sa robe sont froissés avec beaucoup d'élégance et font illusion ; ces grosses pivoinies rouges, qui s'étalent dans un vase à côté, ont un grand air de pivoinies, et l'on a plaisir à les voir si fraîches épanouies, si éclatantes de couleur. Cette guirlande d'or, qui circule autour du vase, en relève la beauté ; elle occupe le regard et l'amuse. Il y a dans tout cela une certaine grâce qui surnage et qui prévient : on s'y laisse prendre au premier moment que l'on tressaille. Approchez, maintenant, plus près encore ; entrez dans le détail. La pose de cette femme n'est point naturelle, ou du moins le mouvement des diverses parties du corps n'est

pas commandé par l'allure générale de la personne. Ces plis ne sont pas vrais ; ils ont été arrangés par caprice et pour l'effet. Examinez avec soin ces fleurs qui vous ont séduit ; ce ne sont que des plaques de couleur habilement jetées sur la toile. Reconnaissez-vous là des feuilles de rose, de dahlia ou de pivoine ? sont-ce même des feuilles ? On sent trop que tout cela a été fait loin du modèle ; rien n'y est pris sur nature ni fortement étudié. Eh bien, ces sortes de peintures qui sont faites, comme les horizons de Fénélon, à souhait pour le plaisir des yeux, mais où l'esprit ni l'art sérieux n'ont point leur compte, nous les appelons, en style d'atelier, des *peintures de chic*.

—Fort bien ! reprit le professeur ; de façon que ce mot est une critique et non un éloge.

—Pardonnez-moi ! il est l'un et l'autre, c'est selon où on le place et comme on veut l'entendre. Si vous disiez à un peintre qui a des prétentions au grand art et qui vient d'exposer au Salon une toile importante sur laquelle il fonde sa réputation : " Monsieur, voilà qui est peint *de chic* !" soyez sûr qu'il vous saurait un gré médiocre de votre admiration, et que la critique la mieux cinglée ne lui serait pas plus douloureuse ; mais si vous rencontrez dans l'album d'une femme du monde un croquis lestement enlevé, et que vous veniez à dire : " Cela ne manque pas *de chic*," vous ferez là un compliment qui sera bienvenu de l'artiste, car ce sera lui reconnaître une grande habileté de main, une exécution vive, sûre et pleine d'agrément. Ces qualités, pour être secondaires, n'en ont pas moins leur prix, et des esquisses d'album n'en exigent pas d'autres.

—Je commence à me rendre compte de l'expression ; mais tirons-là, s'il vous plaît, de la peinture où je n'entends goutte, pour la transporter dans un ordre de faits qui me soient plus familiers. Un écrivain chiffonne assez galamment un semblant d'idée, et il a une certaine adresse à faire chatoyer sur le satin de sa phrase ou d'étincelantes paillettes, ou des reflets gorge de pigeon dont le papillonnage n'est pas toujours désagréable : peut-on dire qu'il écrit *de chic* ?

—Mon Dieu, oui ; je vous avertis seulement que, par ce mot, vous ne contenterez ni lui ni les hommes de goût qui l'ont lu ; il se plaindra de la critique, ils se plaindront de l'éloge.

—Ne dira-t-on pas de même d'une pièce de théâtre qu'elle a *du chic* si l'on n'y trouve point une forte étude de passions, de caractères ou de style, mais qu'elle plaise par le mouvement de la mise en scène, par un certain art de fouetter le dialogue et de le mener grand train, par un habile et heureux emploi des procédés dramatiques les plus à la mode ? Ne faudra-t-il pas convenir qu'une femme a *du chic* dans sa toilette si avec rien, un bout de ruban, un nœud, une gaze, elle sait tout de suite se donner une apparence, attirer l'œil et le charmer.



—Parfaitement ; mais, dans ce dernier cas, le mot de *chic* sera toujours un éloge ; le grand art n'a rien à voir avec la toilette de ces dames.

—Et *chic* n'a pas d'autre sens ?

—Pardon ! Si vous montrez un tableau à quelque amateur en lui disant qu'il est d'un tel, il vous répondra : "Ce n'est pourtant pas son *chic*." Nous entendons par là cet ensemble de qualités ou de défauts propres à un artiste, et où on le reconnaît. Nous avons adopté ce mot-là faute d'autre.

—Comment ! faute d'autre ! s'écria le professeur ; mais on dit : la *manière*, le *faire*, la *touche* d'un écrivain ; tous ces termes sont excellents. Le *faire*, surtout est une de ces expressions comme nous en avons trop peu dans notre langue. J'aime ces infinitifs, ils ont un sens très précis, et en même temps la grâce un peu flottante des neutres antiques. Mais tant de mots, déjà faits et bien faits pour exprimer la même idée, rendent au moins inutile ce nouveau venu, qui ne sonne point agréablement à l'oreille, et dont l'homonyme a un sens fâcheux et qui répugne. Je m'en tiens au premier sens que vous m'avez expliqué. Vous voyez que je ne suis point exclusif : en ce sens, j'accepte le mot ; je suis fâché qu'il paie si mal de mine ; mais je n'en connais pas d'autre qui puisse rendre d'une façon aussi brève et aussi nette une idée que la manière dont nous entendons l'art aujourd'hui ramène sans cesse dans nos conversations et dans nos livres. J'attendrai, pour m'en servir, que l'usage des honnêtes gens l'ait mieux établi et qu'il ait pris pied dans le monde ; mais je souhaite qu'il réussisse comme il le mérite.

Là-dessus, le bonhomme prit son chapeau et sortit. Il n'avait pas fait dix pas sur le boulevard, qu'il fût arrêté par le dialogue suivant :

—Ton appartement est-il *chic* ? disait un jeune homme.

—Tout ce qu'il y a de plus *chic*, répondit l'autre, et un peu *chicment* meublé, je t'en réponds.

—Et ils se comprennent ! pensa douloureusement le vieux professeur, sont-ils heureux !

Je le rencontrai à quelques minutes de là, et lui demandai d'où lui venait cet air rêveur : il me mit au fait.

—Cela n'est-il pas triste ? ajouta-t-il ; on vient, il n'y a qu'un instant, de définir ce mot, et voilà déjà que je ne puis l'entendre. Qu'est-ce que peut bien être un appartement *chic* ? et pourquoi cet air de vive satisfaction en disant qu'il est *chicment* meublé.

—Rassurez-vous, lui répondis-je. *Chic* est tout simplement, pour la plupart de ceux qu'il l'emploient, le superlatif de l'éloge. Nous aimons en France le superlatif, cela date de loin. La Bruyère écrivait déjà de son temps : "Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du

bons sens et de l'expression ; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on dit ou qu'elle est exécrationnelle ou qu'elle est miraculeuse." Nous disons aujourd'hui qu'elle est *chic* ou qu'elle est *infecte*. Vous voyez que nous sommes toujours les mêmes ; la langue seule a changé.

*Revue pour Tous.*

## LES ÉLECTIONS EN FRANCE.

### L'HOMME QUI RIT.

La fièvre qui fait battre la campagne, d'habitude aussi pique la verve. L'imagination, dans l'accès fébrile, sort de l'ornière et trouve impromptu des vocables inusités, d'imprévues conjonctions d'idées, de flamboyantes images. La fièvre électorale qui sévit et qui agite la presse, n'a pas offert ce symptôme. Les professions de foi libérales, démocratiques et ultra-démocratiques, se sont évertuées à se donner des couleurs distinctes, à être tranchées, à paraître neuves. Elles ne sont pas sorties, hélas ! d'une consternante uniformité. Examinons-les avec une impartialité d'autant plus assurée, que le débat est clos.

C'est un immense ébranlement de lieux communs. En dépit de certaines agitations de surfaces, nous inclinons à croire que les immortels principes sont désormais quelque chose d'épuisé et d'inerte. Ce n'est plus le silex recélant du feu dans sa veine, c'est du plâtre ; on a beau battre dessus le briquet, on n'en fait plus sortir d'étincelles.

Toute excentricité est la bienvenue, qui rompt la monotonie de cette littérature électorale. Sous ce rapport, la circulaire de M. Henri Rochefort a eu au moins le mérite d'être égayante. Le lanternier s'est posé en futur député de l'action, non de l'idée. Voilà qui est parler clair. M. Rochefort demande une lettre de marque plutôt qu'un mandat législatif aux électeurs de la 7<sup>e</sup> circonscription. Il arme en course ; si la liberté est refusée... *il la prendra.*

Dans le *Rappel*, M. Paul Meurice commente et prône cette profession de foi. Le commentaire est laconique, mais significatif. "L'action et la politique sont deux, dit M. Meurice. Rochefort n'est peut-être pas un politique. Il néglige les moyens, il ne voit que le but. Je ne sais s'il pourrait faire un discours, mais je réponds qu'à un moment donné, *il dira le mot.*" Voilà au moins une candidature

qui s'originalise en ne patageant pas dans les aphorismes. Cet aspirant législateur signe sa circulaire : *Henri Rochefort, candidat radical*. Candidat bouledogue irait mieux au ton de son petit manifeste.

Encore une rareté dans cette saison d'éloquence uniforme : M. Jules Vallès, qui se présente dans la 8e circonscription, en concurrence avec le solennel Jules Simon, le grand Lama de la démocratie, comme l'appelle *Figaro*. M. Jules Vallès a fait un mot. Il veut être le *député de la misère*. Les trois milliers d'individus devant lesquels discourait M. Vallès étaient, à son estime, *trois mille misérables*. Le candidat a dit cela à leur barbe. Si l'épithète doit s'entendre dans le sens qu'y a attaché le roman de Victor Hugo, et suppose quelque ressemblance avec la famille Thénardier, le mot était peu flatteur pour l'assistance.

Cette agitation dans le vide, ces multitudes de postulants qui s'offrent et font eux-mêmes des réclames à leurs mérites, tout cela donne un spectacle triste. Les hommes de vraie valeur sont plus sauvages que cela, et ont horreur de s'afficher. Si le suffrage populaire pouvait être intelligent quoique universel, il irait aux fiers, aux forts, aux indignés qui se tiennent à l'écart ; il forcerait les retraites des hommes de courage ou de génie, toujours quelque peu ours par nature, et les élèverait d'autorité sur le pavois. Par malheur la loi électorale est faite d'autre sorte ; elle commande la présentation et l'exhibition détaillée du candidat par lui-même. La loi est à la hauteur des mœurs politiques. Elle ne s'est pas arrêtée à supposer qu'il reste de la fierté dans les caractères.

*Figaro* pâlit, il rit toujours : le rire est sa marchandise, mais il rit mélancoliquement. Le tonitruant succès du *Rappel* lui donne pire que des insomnies et des préoccupations de rivalités littéraires ; il lui donne des soucis de boutique. On sent cela à travers les gaietés et gaudrioles du désolé barbier. Le *Rappel* n'est pourtant pas un volcan d'esprit, MM. Vacquerie, Albert Baume, Robert Hyenne, voire les deux fils, les deux diminutifs de Victor Hugo, forment une pléiade d'écrivains très décidés à être excessifs, mais d'une incontestable modération..... de talent. La vogue du *Rappel* tient à une question de vocabulaire. Ces messieurs nomment les choses par leurs noms désagréables, et choisissent en toute rencontre le mot violent. Ils cassent tous les jours tous les carreaux de vitres de la convenance et de l'usage, sinon de la légalité, et se tiennent sur cette ligne extrême de l'aggression, qui n'est séparée du délit que de l'épaisseur d'un cheveu. C'est hasardeux, voilà le charme.

Ce journal, au reste, avant tout, est porté par son feuilleton : la

fragile construction en voliges des étages d'en haut est peu de chose. Ce qui attire la foule, c'est le bas-relief bizarre du soubassement, c'est l'*Homme qui rit*, le roman tout neuf de Victor Hugo, ce grand sculpteur de chimères, ce Michel-Ange du fantasque, de l'énorme, de l'impossible. Une plume compétente formulera en temps et lieu, dans l'*Univers*, un jugement sur l'*Homme qui rit*; nous ne voulons qu'exprimer en courant l'impression que nous a laissée ce que nous en avons lu.

Franchement, nous avons cru d'abord à un ramollissement sénile du poète. Les données sont hors nature, hors de la vérité de l'histoire et de la vérité humaine; ceci n'est point nouveau, M. Hugo ne quitte pas ce milieu de l'impossible, qui semble être son milieu naturel. Mais l'inusité, la surprise, est qu'on ne retrouve pas, dans les premiers chapitres au moins de l'*Homme qui rit*, ce vaste souffle, cette délirante puissance d'imagination qui fait mouvoir ailleurs et fait vivre d'une apparence de vie les délirantes figures créées par M. Victor Hugo. Le style est rassis, taillé à froid, l'absurde reste nettement visible, sans les éclairs et les éblouissements qui le dérobent en maint autre ouvrage du maître. Il s'agit des *Comprachicos*. Comprachicos veut dire : *Achète petit*. Les comprachicos fleurissaient en Angleterre, sous le règne de Jacques II. Leur industrie était de fabriquer de petits êtres difformes, des nains pour servir de hochets aux grands seigneurs et aux rois, et des phénomènes humains pour égayer le populaire, les jours de foire. Les comprachicos pratiquaient une orthopédie à rebours; ils faisaient à volonté un bossu ou un clown sans apparence de charpente osseuse, d'un enfant qu'ils avaient acheté correctement conformé. D'autres fois, ils ne travaillaient que le visage, le sculptaient grotesquement, désarticulaient la mâchoire et stéréotypaient sur la face du petit patient un rire idiot et éternel.

M. Hugo déclare que l'affiliation des comprachicos, prohibée pour la forme, était en sous-main très tolérée et très encouragée sous les derniers Stuarts. Ces bandits étaient Espagnols et catholiques. Leur art était utile, dit-il, à la politique de Jacques II. Il ne se pouvait rien imaginer de plus ingénieux pour faire disparaître un héritier et, par là, faciliter la confiscation d'un fief substitué. Les comprachicos démarquaient un enfant comme on démarque un mouchoir. Le petit être, au sortir de leurs mains, ne reconnaissait plus lui-même son propre visage. D'ailleurs, avant de subir ces abominables manipulations, l'enfant buvait un breuvage qui le frappait de torpeur et abolissait en lui toute mémoire de sa famille et de sa vie antérieure; c'était la mort sans le meurtre.—D'accord; voilà une combinaison savante, un moyen perfectionné d'escamoter les héritiers, qui auraient pu, en effet, rendre

plus aisée la confiscation des domaines, des lairds presbytériens de l'Ecosse ou des complices de la révolte de Monmouth. Mais en fait a-t-il jamais été fait usage de ces infernales machinations? Nous avons attentivement lu Macaulay, très hostile, comme on sait, aux Stuarts, et particulièrement à Jacques II; nous n'avons pas aperçu dans l'historien anglais trace de l'industrie des comprachicos et de la tolérance occulte dont ils auraient joui jusqu'à l'avènement de Guillaume d'Orange. L'histoire, comme l'arrange M. Victor Hugo, ressemble à un rêve d'un buveur d'opium. C'est atroce et c'est puéril. Aux premières pages, nous avons réellement cru que cette grande puissance d'imagination était finie et que le Titan tombait en enfance.

Mais avec les poètes on n'a jamais fini-d'asseoir un jugement, une condamnation définitive surtout. Ils flottent, ils se dérobent; si l'on a fait son siège, tant pis! L'heure d'après, c'est à recommencer; le poète blasphème, déraisonne outrageusement, et, quelques pages plus loin, ouvre les ailes, prend son grand vol et nage dans l'infini. Tel est toujours Victor Hugo. Il vient de mettre en scène des contrebandiers basques s'échappant à la nuit de la baie de Portland. Ces contrebandiers, ou plutôt ces comprachicos, montent une ourque de Biscaye. L'ourque est bizarrement peinte et ornée, et le poète d'en prendre prétexte pour s'envoler à tire-d'ailes parmi les mœurs pittoresques et les grands sites du pays basque. "Ce tatouage est dans le génie de "ces peuples charmants, un peu sauvages. Le sublime bariolage de "leurs montagnes, quadrillées de neiges et de prairies, leur révèle le "prestige âpre de l'ornement quand même. Ils sont indigents et "magnifiques; ils mettent des armoiries à leurs chaumières; ils ont "de grands ânes qu'ils chamarront de grelots, et de grands bœufs "qu'ils coiffent de plumes; leurs charriots, dont on entend à deux "lieues grincer les roues, sont enluminés, ciselés et enrubannés. . .

"..... Ils galonnent leurs vestes de cuir; ils ne recousent pas le "haillon, mais ils le brodent. Gaité profonde et superbe.....

"La montagne, cette mesure colossale, est, en Biscaye, toute lumineuse; les rayons entrent et sortent par toutes ses brèches. Le "farouche Jaisquivel est plein d'idylles. La Biscaye est la grâce "pyréenne, comme la Savoie est la grâce alpestre.....

"..... Qui a vu le pays basque veut le revoir. C'est la terre bénie. "Deux récoltes par an, des villages gais et sonores, une pauvreté "altière; tout le dimanche, un bruit de guitares, danses, castagnettes; "amour des maisons propres et claires; les cigognes dans les clochers."

Le faux badigeon voltairien de Victor Hugo est une bravade, un mensonge, qui ne peut le tromper lui-même. Il procède de Dante, non

de Voltaire. Il a tous les épouvantements catholiques devant la mort et l'éternité, et il parle, quand ces terreurs de l'infini l'envahissent, une langue formidable.

Un enfant abandonné par les comprachicos basques sur les rochers de Portland, voit se dresser devant lui, sur le plateau de la falaise, un gibet où est attaché le corps de quelque contrebandier. Sur ce gibet et ce cadavre inconnu, Victor Hugo a écrit des pages d'une poésie de terreur inégalée de Dante et Shakespeare. " Cette masse passive  
 " obéissait aux mouvements diffus des étendues ; elle avait on ne sait  
 " quoi de panique ; l'horreur, qui disproportionne les objets, lui ôtait  
 " presque la dimension en lui laissant le contour ; c'était une conden-  
 " sation de noirceur ayant un aspect ; il y avait de la nuit dessus et de  
 " la nuit dedans ; cela était en proie au grandissement sépulcral ; les  
 " crépuscules, les levers de lune, les descentes de constellations derrière  
 " les falaises, les flottaisons de l'espace, les nuages, toute la rose des  
 " vents, avaient fini par entrer dans la composition de ce néant visible ;  
 " cette espèce de bloc quelconque suspendu dans le vent, participait  
 " de l'impersonnalité éparsée au loin sur la mer et dans le ciel, et les  
 " ténèbres achevaient cette chose qui avait été un homme."

" C'était ce qui n'est plus."

.....  
 " Il existe des réalités ici-bas qui sont comme des issues sur l'inconnu,  
 " par où la sortie de la pensée semble possible, et où l'hypothèse se  
 " précipite..... Il y a dans l'invisible d'obscurcs portes entrebaillées ;  
 " nul n'eût pu rencontrer ce trépassé sans méditer..... La présence  
 " d'un spectre dans un horizon est une aggravation à la solitude.....  
 " Il était la preuve de la matière inquiétante, parce que la matière  
 " devant laquelle on tremble est de la ruine d'âme. Pour que la  
 " matière morte nous trouble, il faut que l'esprit y ait vécu.....  
 " Derrière cette vision, il y avait on ne sait quelle occlusion sinistre.  
 " L'illimité, borné par rien, ni par un arbre, ni par un toit, ni par un  
 " passant, était autour de ce mort.

" Quand l'immanence surplombant sur nous, ciel, gouffre, vie, tom-  
 " beau, éternité, apparaît patente, c'est alors que nous sentons tout  
 " inaccessible, tout défendu, tout muré. Quand l'infini s'ouvre, pas  
 " de fermeture plus formidable."

Manifestement la conversion voltairienne de M. Victor Hugo est une fiction, une comédie comme son faux exil : l'homme qui a écrit ces terribles pages est un croyant. Rien n'est caduc dans Victor Hugo, pas plus sa primitive foi que ses immenses facultés. Il a tout gardé des dons qui lui ont été prodigués, et il porte entière la responsabilité

de ses grandes déviations. L'avouerons-nous? Malgré la tristesse que font éprouver les sombres écarts du poète, il ne nous déplaît pas que cette voix éclate par intervalles. Les autres, les lilliputiens de la littérature libre penseuse, nous ont si absolument déshabitués de toute grandeur, même funeste! Quand cette rafale souffle du rocher de Guernesey et court dans l'air, elle éteint les petits fredons subalternes des galoubets et des guitares. C'est une trêve; on oublie quelques jours de se pâmer d'aise aux drôleries des singes de lettres. On perd de vue que M. Villemot ou M. Edmond About existent.

*L'Univers.*

## LES PARTIS LIBÉRAUX.

Ce que nous avons le plus à craindre aujourd'hui, ce n'est ni le protestantisme, qui est décrépît et stérile, ni le gallicanisme, qui est mort et que le Concile va enterrer, ni la Révolution, qui gronde et guette l'Europe comme sa proie, mais qui pour le moment lui fait horreur: le grand péril, la grande hérésie de l'époque actuelle, c'est le libéralisme, héritier du gallicanisme et du protestantisme, et précurseur de la Révolution, qu'il amène après lui.

Sans le libéralisme des classes éclairées, la démocratie solidaire et socialiste serait enchaînée facilement; mais en écartant de tout l'ordre social l'autorité spirituelle de l'Eglise, il enlève à la société la seule force capable de museler la Révolution, qui devient alors inévitabile.

En temps de calme, il est bien peu de révolutionnaires qui aillent jusqu'au bout de leur principe. Les disciples de Proudhon et de Mazzini, de Robespierre et de Danton, les admirateurs de la guillotine et de la lanterne, les dévots de la déesse Raison et du saint devoir de l'insurrection, sont rares encore. Mais aujourd'hui, dans tous les pays catholiques, excepté Rome, les princes, les gouvernements, les ministres, les Chambres, toutes les classes lettrées, toute la presse, sauf de rares exceptions, en un mot, tout ce qui a pouvoir, influence, fortune, est dupe, esclave ou complice du libéralisme. De là l'insignifiance des dernières interpellations, malgré les périls révélés du Pré-aux-Clercs, à Belleville, au Vieux-Chêne, etc., etc.

Le libéralisme contemporain est la plus grande force qu'ait jamais eue la Révolution; c'est la grande hérésie des temps nouveaux.

L'hérésie, comme l'indiquent la définition et l'étymologie du mot, est

en effet la substitution d'une opinion humaine à la vérité divine enseignée par l'Eglise. La doctrine qui substitue explicitement et partout la discussion à l'autorité, et le règne mobile de l'opinion des hommes au règne éternel et immuable de la vérité chrétienne, est, dès lors, l'hérésie universelle. Les vrais libéraux nient en effet le Catholicisme tout entier en proclamant la libre-pensée. Les demi-libéraux croient encore à la Révélation, mais ils nient son action en séparant l'ordre naturel de l'ordre surnaturel, la raison de la foi, l'Etat de l'Eglise, le Prince du Pasteur.

## II.

Sans doute, il y a des libéraux de bien des espèces : autre est le libéralisme de *l'Opinion nationale*, autre celui du *Siècle*, autre celui du *Journal des Débats*, autre celui de la *Gazette de France*, autre celui du *Français*, du *Correspondant* et de la *Revista* de Gênes. M. Havin, qui était libéral dans son journal et chrétien dans son village, ne l'est pas comme M. Guérout, l'adversaire franc et constant du christianisme. M. Guizot, qui admet la Révélation, défend le Pape, proclame le Catholicisme "une grande école de respect," ne l'est pas comme l'était le philosophe Cousin ; et M. de Montalembert, l'intrépide défenseur de la liberté de l'Eglise, ne l'est pas à la façon de M. de Cavour, qui, lui, a pris la célèbre maxime : *L'Eglise libre dans l'Etat libre*.—Mais, pourtant, il faut bien qu'il y ait un certain principe commun à tous les partis libéraux, puisque *l'Union libérale* a pu naguère se former et fonctionner, et que le Saint-Siège condamne le libéralisme de toute couleur, aussi bien le libéralisme catholique que le libéralisme anti-chrétien.

Ce principe commun, c'est la *séparation de l'ordre temporel et de l'ordre spirituel*.

De là les libertés modernes ; puis l'égalité devant la loi civile de tous les cultes et de toutes les opinions ; l'égalité de l'erreur et de la vérité, et l'égale admission de *tous* les citoyens à *toutes* les fonctions publiques ; enfin, l'union fraternelle, dont *l'Union libérale* est l'essai, de tous les partis libéraux sur le terrain de la liberté et du droit commun.

L'Etat n'étant pas juge de la vérité, les catholiques en concluent qu'il doit la recevoir de l'Eglise ; mais les libéraux soutiennent qu'il doit laisser tout dire et tout écrire, pourvu que l'ordre matériel ne soit pas troublé.

En vertu des principes de l'égalité combinée avec l'abolition de toute religion d'Etat, un Juif, un Arabe, un saint-simonien pourraient être, en France, ministres de l'instruction publique et des cultes ; et Sa Ma-



jesté Apostolique a pris le comte de Beust pour ministre dirigeant, et l'a chargé de discuter le Concordat. En vertu de ce principe, la catholique et libérale Belgique acclama, en 1830, un roi protestant et franc-maçon et le duc d'Aumale, gouverneur de l'Algérie, posait la première pierre d'une mosquée.

Tout cela est la conséquence logique de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et de l'égalité de droits de l'erreur et de la vérité du christianisme et du naturalisme devant la loi civile.

Sans doute, les catholiques libéraux ne sont pas des libres-penseurs, quoique la libre-pensée et la conséquence du libéralisme soient le droit à l'apostasie et à la séparation des deux ordres. Puisque les hommes ne s'unissent au Christ que par l'Eglise, et à Dieu que par le Christ, seul "médiateur de Dieu et des hommes," le libéralisme conduit logiquement au naturalisme, et le naturalisme à l'athéisme et à l'idolâtrie. "Qui vous méprise me méprise ; qui me méprise, méprise Celui qui m'a envoyé," a dit le Christ à ses Apôtres ; et, de fait, 1789 a suivi 1682, et 93 a suivi de près 89.

Sans doute, la raison répugne aux excès de 93 ; mais l'homme déchu n'écoute pas plus la raison qu'il n'écoute la foi ; il préfère les ténèbres à la lumière, parce qu'il est enclin au mal dès sa naissance.

### III.

Le libéralisme, aujourd'hui, se partage en deux écoles opposées : l'école anti-chrétienne et l'école chrétienne.

L'école anti-chrétienne, à son tour, se subdivise en deux partis hostiles, mais qui toujours se coalisent contre l'Eglise : d'un côté, les libéraux révolutionnaires ; de l'autre, les conservateurs libéraux ; d'un côté, le panthéisme et l'humanitarisme ; de l'autre, le déisme et le rationalisme.

L'école chrétienne, elle aussi, se subdivise : d'un côté, les libéraux politiques ; de l'autre, les catholiques libéraux ; d'un côté, les indifférents ; de l'autre, les *cléricaux*.

Les objectifs de ces diverses écoles sont très différents.

Pour le révolutionnaire, le libéralisme est une simple étape qu'il faut franchir avant d'arriver à la pure Révolution ; une machine de guerre qui sape le trône et l'autel, la famille et la propriété, en attendant que la Révolution achève la besogne. C'est un masque transparent que l'on prend dans les Etats constitutionnels pour éviter l'amende et la prison. Au fond de l'âme, le révolutionnaire méprise souverainement le libéralisme. Brutus ou César, voilà l'idéal des révolutionnaires libéraux de l'Italie. La liberté exclusive de l'erreur et l'oppression de

Eglise est l'idée qu'ils poursuivent sous le masque moral. Garibaldi et Mazzini sont plus francs sans être plus hostiles.

Les libéraux rationalistes ne vont pas aussi loin. Ils veulent la Révolution, mais une Révolution conservatrice et modérée, pure des excès de 93. Il leur faut des annexions sans garibaldiens, et des révolutions par les seuls *moyens moraux*. Ils repoussent la foi, mais ils voudraient conserver la raison, pourvu toutefois qu'elle ne soit pas intolérante et sache s'incliner devant l'opinion, reine du monde moderne, et devant le fait accompli qui leur profite.

Les deux écoles libérales anti-chrétiennes ont la même haine du Catholicisme ; mais les uns veulent "l'étouffer dans la boue, écraser l'infâme et la vermine sacerdotale ;" les autres attendent patiemment sa mort. Ils se bornent à enfermer le prêtre dans la sacristie, et à lui enlever toute action sociale, toute indépendance, tout moyen d'existence.

L'école libérale anti-chrétienne, tant révolutionnaire que conservatrice, est fort peu nombreuse ; car elle implique une apostasie formelle qui fait horreur aux moins dévots ; mais elle dispose de l'enseignement supérieur et de la presse, et par le moyen des Loges pénètre dans tous les gouvernements.

Grâce à ces puissants moyens d'action, grâce à leur activité, à leur persévérance satanique, une poignée de sectaires tient sous le joug les nations catholiques. Mais sans l'aveugle concours des chrétiens, et surtout des catholiques libéraux, il nous serait facile de retrouver l'ordre et la paix, et d'échapper à la Révolution qui nous menace. Le salut est dans nos mains, et quand les gouvernements feront remorquer le fragile vaisseau de l'Etat par la barque insubmersible de Pierre, la Révolution sera réduite à l'impuissance.

#### IV.

Mais les classes libérales et éclairées, bien que la très grande majorité soit chrétienne, s'obstinent à repousser l'aide du Christ. "Son royaume, disent-elles, n'est pas de ce monde," et son Eglise n'a rien à voir dans la politique.

Cet aveuglement des libéraux chrétiens fait la force de la Révolution.

Sans doute, en théorie, les libéraux chrétiens diffèrent grandement des libéraux rationalistes ; les uns admettent la Révélation, les autres la nient. Les uns sont indifférents sur la question religieuse et ne s'occupent que de la question politique, tandis que pour les rationalistes la question politique est l'accessoire. Ils veulent, avant tout, détruire

l'Eglise et les nombreux chrétiens se contentent de l'annuler et ne demanderaient pas mieux que de réconcilier la civilisation moderne avec l'Eglise si elle voulait s'y prêter et adopter le droit nouveau dans ses Etats.

(A continuer.)

## MGR. L'ÉVÊQUE DE TULLE CHEZ LES FRÈRES D'ARGENTAT.

Mgr. l'Evêque de Tulle vient de donner un nouveau témoignage de bienveillant intérêt à sa bonne ville d'Argentat. Il a daigné honorer de sa visite une école récemment fondée, confiée aux clercs de Saint-Viateur. C'était le jour fixé pour la distribution des prix. A l'ombre d'un antique manoir qui touche à la ville et reçoit l'air pur de la vaste plaine, lieu de solitude et de silence, singulièrement propre à l'étude, — les religieux ont toujours bon goût, — dans une cour spacieuse ingénieusement protégée contre le soleil de la saison, se pressait une nombreuse jeunesse, sémillante des grâces du premier âge et des grâces incomparables d'une éducation toute chrétienne. Nombreuse et vraiment choisie était l'assistance ; outre le concours obligé des parents d'élèves, vous eussiez vu là les notables de la ville et des paroisses voisines ; tous semblaient heureux et même fiers de cette école longtemps désirée et si vite remplie.

Il suffit, dit-on, qu'une illustre parole éclate quelque part pour attirer de ce côté l'attention des foules intelligentes. Et si cette parole est la parole d'un Evêque, de l'Evêque de Tulle, qu'on prête l'oreille, car il ne viendra pas de là des sons vulgaires, tristes véhicules d'idées médiocres. Ne s'agirait-il que de ces scènes si souvent reproduites, qu'on intitule *distribution des prix*, si l'Evêque de Tulle préside vous êtes assurés d'un intérêt puissant ; de larges horizons seront ouverts, de sublimes principes seront posés, vous aurez des programmes, et de justes applications seront faites, et des conséquences inattendues seront déduites. Métaphysique, poésie, grace, naïve, cri du cœur ému, douce effusion, rire fin, ironie mordante à l'erreur, toutes ces richesses de l'âme éclateront sous vos regards. Et partout l'à-propos, ce sens exquis des convenances qui proportionne le langage aux personnes et aux lieux. Un petit groupe d'enfants réunis pour recevoir des couronnes, c'en est assez pour tirer de son noble cœur quelques-uns de ces accents, dont Rome même garde le souvenir.

C'est que, pour l'Evêque de Tulle, l'humanité, même en son premier rudiment, l'enfance, tient si large place dans les plans divins, l'Incarnation l'élève si haut, qu'il semble n'en parler jamais que le front perdu dans les cieux et la main appuyée sur la croix.

Entendez plutôt : "Le petit enfant, c'est le rudiment de l'avenir, le germe de l'Eglise, de la patrie et du Ciel. Dieu, infini en son être, engendre un fils éternel comme lui. . . . quand il a créé le monde, il a voulu avoir un second fils ; c'est l'homme qu'il a pris pour redire au dehors les profondeurs, les magnificences de son être infini : mais il semble s'être mépris : cet homme, il le fait naître, il le fait d'abord petit enfant ; comment s'adresser à si peu pour être traduit et chanté ?

Qu'y a-t-il à espérer d'une lèvres à peine dépliée, plus semblable à une rose qu'à une lyre ? L'Eglise fait ce miracle, elle prend cet enfant, elle met sur cette lèvres encore baignée du lait maternel de fières et délicates infirmations, de grandes syllabes, de beaux discours. Mon Dieu, c'est par ces dires d'enfants que vous entendez détruire l'ennemi de votre nom ! *Ex ore infantium et lactentium perfecisti laudem, propter inimicos tuos.* Et s'il y avait un peuple prédestiné à le mieux servir dans l'exécution de son plan, là surtout la bouche des enfants devrait s'ouvrir pour jeter son cri à Dieu et à son Christ. C'est une des joies de l'Evêque de rencontrer dans son bien aimé diocèse, émaillé de tant de fleurs des enfants par milliers ayant la bouche pleine de Dieu, promettant de combattre l'ennemi du Christ, de le bannir de cette noble terre de France, ainsi que le faisait Clovis le lendemain de son baptême."

Ici le prélat, avec le charme de sa limpide narration, raconte la légende populaire du *milan*, vrai fléau pour la plaine d'Argentat, écarté à jamais par l'anathème de saint Sacerdos. "Sans m'insérer, dit-il, contre une légende si gracieuse, voici ce que j'aime mieux croire : c'est que le saint a intimé son ordre au démon, le milan invisible qui voudrait ravager ce champ de l'Eglise, et lui a donné congé définitif... Si Argentat est si religieux, si ses foyers sont pleins de mélodies sacrées, si ses enfants sont si pieux, s'il y a là pour Dieu un amour si universel, oh ! sans doute, Dieu a voulu que cette belle terre fût préservée : son sol lui-même est vaillant, il ne se lasse pas de produire, une moisson y succède à une autre moisson ; j'aime à voir là un bénéfice de la Providence et un effet de la bénédiction du saint Evêque.

"Sur cette terre aimée du Ciel, il fallait une école comme celle que nous trouvons ici. Dans cette ville il y avait une école où l'on apprenait le nom du Christ en de beaux termes ; les maîtres qui la dirigeaient ont droit à la reconnaissance, ils se retirent pour goûter un repos dignement conquis. C'est bien.

"Mais, continue le Prélat, il fallait ici une école chrétienne dans toute la splendeur du mot, et pour la conduire des fils de cette *Sophie éternelle*

qui juggle ses enfants, *Sophia jugulat filios suos*, qui leur ôte le droit de courir après la richesse, d'aller ici et là sans soumission, qui leur interdit la vie vulgaire, qui, les prenant sous sa dépendance spéciale, les fait pauvres, obéissants et purs ; les voilà jugulés, mais qu'ils sont forts au dedans, tandis que le manteau de la philosophie tressaille sur leurs épaules.

“ Des maîtres comme cela, le bon curé de la ville les a cherchés et trouvés, cette école est sa joie et sa gloire, son dévouement a suscité des assistances généreuses. Que Dieu bénisse l'œuvre entreprise ! que les maîtres, libres d'autres préoccupations, n'aient qu'à cultiver ces sillons d'un champ vivant, ces âmes des petits chanteurs du Christ qui leur sont confiés !

“ Le prêtre n'est pas seul à poursuivre le bien dans la ville d'Argentat, le *magistrat* de la cité lui prête un loyal concours. Personne n'est ignorant de tout ce qu'il y a d'harmonieux, de fort et de suave derrière le front serein et dans le noble cœur de ce magistrat. En ce moment, il exécute un projet destiné à faire revivre un grand souvenir. Sur les rives de la Dordogne, à l'endroit même où mourut saint Sacerdos, il élève à ses frais un sanctuaire. Le Ciel y versera ses grâces pour la cité et ceux qui la représentent si bien.”

Ces justes félicitations délicatement réparties, le Prélat revient à ses chers petits qui vont prendre leurs vacances. “ Ces vacances, ils les ont bien chantées, elles leur sont dues après leurs travaux. Enfants, vous nous avez montré ce que vous êtes devenus sous les leçons de vos maîtres, de vos frères, vous avez pu dire à vos parents, à vos amis, à cette nombreuse assistance. Venez, et écoutez, vous qui craignez le Seigneur, ce que le bon Dieu a fait en nous. Oui, Dieu a béni notre entrée, il a dirigé vos progrès, qu'il sanctifie votre sortie, *sanctifica egressum*. Il ne faut pas sortir d'une manière vulgaire, mais d'une façon très noble, comme de petits enfants envoyés du ciel, *tanquam pue los ve celo dimissos*. Que vos vacances soient chastes et vertueuses.

“ Saint Colombin, enfant comme vous, courait au milieu des herbes fleuries, il tomba en extase. Ses petits camarades le couvrirent de marguetites, de violettes et de lys, il s'éveilla sous ce brillant manteau. Nobles jeux, hommage délicat à la vertu ! Faites de ces jeux. Bernardin de Sienna rougissait quand jaillissait d'une lèvre impure un mot malséant, son cœur pleurait ; voilà Bernardin qui vient ! disaient ses amis, ne le faisons pas rougir... Gardez-vous de toute parole capable de faire monter la rougeur aux fronts pudiques de vos jeunes frères... Une sainte recluse, ouvrant sa fenêtre, aperçut une forme lumineuse échappée d'un tombeau : c'était une colombe qui se jeta dans les bras d'une grande dame. La recluse demanda ce que c'était, il lui fut répondu : Je suis venu chercher l'âme de cet écolier, *animam scholaris istius*, qui est l'âme d'un petit martyr...”

“ Tout écolier chrétien doit être un petit martyr, c'est-à-dire, un témoin ;

soyez aussi des témoins par le monde, vous avez subi votre martyre dans cette maison .... Comme les branches de vigne que j'aperçois sur ces coteaux, vous avez embrassé de vos bras débiles des ormeaux robuste qui sont vos dignes maîtres ; mais il vous a fallu endurer le tranchant de l'acier, vous avez été taillés, vous avez pleuré avant de porter vos beaux fruits ; ainsi la vigne, *postquam genuit rutilat*, elle n'a ses perles et ses joyaux succulents qu'après avoir pleuré ; j'aime bien ces larmes qui précèdent les fruits. Et maintenant allez attester Jésus-Christ notre Seigneur, et plus tard, quoi que vous deveniez, magistrats, guerriers, orateurs, vous vous prosternerez sans embarras et sans gêne au pied des autels ; tout en montrant que dans l'école chrétienne, on ne vous a rien désappris de ce que vous deviez savoir et qu'on n'a pas négligé de jeter autour de vous les décorations de la science, vous traduirez la foi avec des accents plus aimés et plus purs. Je me félicite d'être venu au milieu de vous, dans cette école que je vois environnée d'une atmosphère de bienveillance. ”

Et voilà une journée que cette grande parole d'Evêque a faite bonne pour la ville d'Argentat, douce pour son digne curé, bonne et douce surtout pour vous, humbles religieux, cher Frères. Cette parole est pour votre maison comme un saint baptême. Courage, vous êtes solidement établis désormais.

## CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.—14 mars 1869.

### DE LA CATHOLICITÉ DE L'ÉGLISE.

Messieurs,

La religion directrice du monde doit être vivante, parce qu'elle doit donner la vie à l'humanité. Nous avons ajouté : Cette religion doit être sainte, parce qu'elle doit sanctifier l'humanité, et, en créant une élite de saints, élever le niveau général de la moralité et de la pureté humaine.

Or il est une religion qui réalise cet idéal ; sainte en elle-même, elle ouvre à l'humanité, dans son propre sein, les vraies sources de la sainteté. En même temps qu'elle rayonne la sainteté par sa nature même, comme le soleil la chaleur, l'Église a, pour produire la sainteté dans les âmes, et la

pureté de sa doctrine morale toujours inviolable, et l'efficacité de ses sacrements, qui accroissent ou restaurent la sainteté dans les âmes, et son action hiérarchique, qui n'est autre que le ministère même de la sanctification, et l'adoration du sacrifice, source profonde des grandes saintetés, et enfin l'amour de Jésus-Christ, qui produit les saints comme les arbres leurs fruits, tandis qu'il est lui-même produit dans les âmes par la sainte Eglise catholique.

Ainsi, comme il a paru des religions qui portaient dans leurs entrailles les germes de la corruption et de la décadence morale, par exemple le polythéisme et le mahométisme, l'Eglise porte dans son sein les sources vives de la sainteté ; si bien qu'elle produit et multiplie les saints dans la mesure même où les âmes consentent à se tremper dans ses sources fécondes.

L'Eglise apparaît tellement sainte en elle-même, malgré les prévarications qui déshonorent un certain nombre de ses membres, et ces deux choses, l'Eglise et la sainteté, sont tellement unies dans la pensée de tous, même dans la pensée des ennemis, que tout ce qui en elle n'est pas saint fait scandale dans l'humanité, et que toute injure faite à la pureté des mœurs, par ses organes officiels, apparaît aux regards de tous non-seulement comme une contradiction et une inconséquence qui révolte, mais quelque chose comme une monstruosité qui étonne. O sainte Eglise, ô maternité virginale, ô beauté vraiment immaculée, il en est ainsi ; quand nous cessons d'être saints, nous vos enfants, nous surtout vos prêtres, organes constitués de la sanctification, nous devenons non-seulement des êtres méconnaissables à vos yeux, indignes de vous regarder et surtout de vous servir ; nous devenons devant le monde lui-même un je ne sais quoi qu'on ne sait comment nommer et qui pareil au cadavre dont parle Bossuet, " n'a plus de nom dans les langues humaines."

Mais, messieurs, avec la sainteté il faut à la religion, pour remplir sa fonction dans l'humanité, un autre attribut dont nous allons parler. Comme la religion doit être assez sainte par sa nature et par son action pour sanctifier tout ce qui subit son influence, il faut qu'elle soit assez vaste par sa sphère et assez ambitieuse par ses aspirations pour tendre à tout embrasser par sa puissance sanctificatrice. Faite non pour une fraction humaine, mais pour l'humanité, il faut qu'elle soit universelle et qu'elle joigne à l'honneur de la sainteté et de la vitalité la gloire à elle seule réservée de la *catholicité*. Il faut qu'elle légitime et justifie le nom prodigieux que lui ont donné les apôtres et que tous les siècles ont ratifié en la nommant, après eux et avec eux, l'Eglise *catholique*.

Mais pour comprendre comment l'Eglise porte dignement et divinement cet incomparable nom, il faut se faire de cette catholicité une idée exacte ; il faut renverser les barrières étroites où l'ignorance et le préjugé se plai-

sent, trop souvent à l'enfermer; il faut la regarder dans toutes les sphères où elle se déploie, à partir de la sphère mystérieuse de sa vie intime jusqu'à la sphère supérieure de la vérité, par laquelle elle s'étend jusqu'à Dieu, en passant par les sphères plus visibles de l'espace, du temps et de l'humanité. La catholicité se déployant dans ces cinq sphères dont l'ensemble peut seul donner sa mesure et faire comprendre sa grandeur, va vous apparaître sous un aspect peut-être nouveau pour plusieurs d'entre vous. Puisse-t-elle être pour tous une de ces apparitions qui transportent l'âme en illuminant la pensée, et puissiez-vous tous vous écrier, dans une lumière victorieuse de toute ombre : C'est la vérité, l'Eglise seule réalisée sur la terre le miracle de la catholicité !

## I

La première sphère où la catholicité d'une religion doit se révéler à l'observateur, c'est sa sphère intérieure, c'est sa vie intime elle-même. Car une universalité toute matérielle, sans une constitution intime prédisposant à l'universel et l'appelant comme une vocation, pourrait n'être acceptée que comme un fait fortuit, un événement de hasard, un phénomène sans rapport sensible avec une cause, sans liaison appréciable avec un plan providentiel.

L'universalité que nous cherchons doit partir du fond même de la religion appelée à l'universel ; elle doit sortir de son âme, de son cœur, de ses entrailles, comme sa fécondité elle-même ; elle doit se déployer dans l'univers comme l'arbre dans sa sphère, en vertu d'un principe qui la fait être d'une loi qui la gouverne, d'une force qui la pousse et d'une vocation qui l'appelle. On doit pouvoir la pressentir dans sa conception, l'entrevoir à travers l'ombre de son berceau, la deviner dans les paroles qui la fondent, dans les éléments qui la constituent et jusque dans le nom qui lui est donné.

Et en esquissant ces quelques traits que doit offrir la religion créée pour l'universel, qu'ai-je fait autre chose que de vous montrer l'Eglise prédestinée à conquérir un jour l'empire universel dans l'humanité ?

La catholicité, messieurs, est tellement de l'essence de l'Eglise, elle est tellement son premier principe vital, qu'elle entre jusque dans le mystère de sa conception. De toute éternité Dieu portait en lui l'idée et le plan de la grande cité de Dieu sur la terre. Or la conception de l'Eglise, dans l'intelligence divine, c'était l'idée d'une société organisée non pour un peuple et pour une race, mais pour l'humanité ; non pour un siècle mais pour tous les siècles. Le but de cet organisme religieux conçu dans la pensée de Dieu, que pouvait-il être, si ce n'est d'appliquer à l'humanité



tout entière les mérites du sang réparateur ? Pourquoi le salut pour les uns, non pour les autres ? Pourquoi des exclus dans le plan de celui qui veut le salut et la rédemption de tous ? *Qui vult omnes salvos fieri* ? Qui ne voit dès lors que cet organisme social destiné, dans le plan divin, à réaliser l'idée de Dieu réparateur, à savoir le *salut de tous*, devait nécessairement porter en lui-même le germe de l'universalité, comme le grand chêne porte le germe qui le fait se déployer grand et beau dans toute la sphère que la Providence lui prédestine et que sa vie a besoin d'envahir tout entière ?

Une religion n'ayant pas la vocation d'aller partout, de marcher toujours et de s'adresser à tous, ne pouvait donc pas réaliser l'idée fondamentale de la réparation, tous les hommes tombés en un seul, tous les hommes restaurés en un seul, et pour appliquer à tous, partout et toujours, le mystère restaurateur, une seule société organisée pour l'humanité entière.

Pour répondre ici à la conception et à l'idée de l'universel, il fallait la vocation à l'universalité ; et voici que cette vocation sort précisément des grandes paroles qui ont fait à l'Église sa mission sur la terre : "Allez, enseignez toutes les nations !" *Ite docete omnes gentes* ! "Et voici " que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles !" *Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus usque ad consummationem sæculi*.

Ah ! messieurs, quelles paroles ! et dans ces paroles, quelle prophétie de la catholicité de l'Église ? Comme si le Sauveur disait aux siens : Allez, enseignez partout ; allez, enseignez toujours ; et partout et toujours, enseignez tous les hommes ; et à tous les hommes, partout et toujours, enseignez tout ce que je vous ai confié : *Omnia quæcumque mandavi vobis*. O petite Église encore enfermée dans vos langes divins, allez, rempissez votre vocation ; allez, montrez ce que vous devez être, universelle dans l'espace, universelle dans la durée, universelle dans l'humanité, universelle surtout dans l'enseignement de la vérité ; et comme le soleil se lève partout et toujours pour tout éclairer de sa lumière et tout féconder de sa chaleur, ainsi levez-vous sur le monde ; allez, et portez partout, toujours et à toutes les âmes le plein et universel rayonnement de la doctrine et de la vérité !

Aussi, il parut bien, aux signes qui brillèrent au premier grand jour de l'Église, quel devait être sur la terre l'avenir de cette Église recevant une telle mission. Regardez au berceau de l'Église ; voyez les signes qui éclatent au cénacle et tiennent dans l'étonnement Jérusalem tout entière : ce sont tous les symboles les plus expressifs de la propagation ; ce sont les signes de l'universel prêt à se déployer dans l'univers.

Quels signes ? C'est le vent d'abord, le vent qui se précipite et semble apporter sur ses ailes la vie de Dieu tombant du ciel sur la terre ; le vent, ce rapide messenger qui emporte au loin, par ses souffles propagateurs, la semence des plantes et des fleurs.

Quels signes, demandez-vous encore, éclatent sur ce berceau ? Ce sont des langues, *apparuerunt dispartitæ linguæ* ; des langues, signes expressifs symbolisant la parole, la parole qui tend par sa nature même à la conquête de l'universel, la parole qui porte aux plus lointains rivages, par delà toutes les montagnes, tous les fleuves et tous les océans, la semence des idées, comme le vent la semence des arbres et des fleurs.

Quels signes enfin voyez-vous briller sur ce berceau, comme signes de la vocation à l'universel ? Ah ! messieurs, le plus authentique de tous, le feu ; car ces langues mystérieuses, sillon ardent de la vie de Dieu descendant sur les apôtres, ce sont des langues de feu, *apparuerunt dispartitæ linguæ tanquam ignis* ; tel est le signe le plus prophétique de la catholicité de cette vie naissante, le feu, essentiellement envahisseur ; le feu qui ne dit jamais : C'est assez ; le feu qui est la lumière, le feu qui est la chaleur, le feu qui est la force, et, comme tel, trois fois expansif. Le feu, qui brûle toujours et ne s'arrête jamais jusqu'à ce qu'il trouve quelque chose à dévorer ; le feu, l'élément le plus universel dans la création ; le feu, qui se fait par son action plus ou moins visible, mais partout réellement présente comme une catholicité dans la nature ; le feu présage à l'Église naissante sa catholicité dans l'humanité.

Ah ! messieurs, jamais signes ont-ils été plus que ces signes ce qu'ils doivent être toujours, c'est-à-dire révélateurs de la nature des choses ? Creusez, en effet, au fond le plus intime de ce christianisme naissant. Qu'y a-t-il là, je vous prie, aux yeux des croyants du moins ? Mais il y a tous les éléments qui appellent l'expansion et veulent conquérir l'universel, toujours l'universel. Là il y a la vérité, l'amour et la vie, la vérité divine, l'amour divin, la vie divine. Oui, là il y a la vérité, la vérité qui est comme la lumière, la vérité qui veut se répandre dans le monde des esprits comme la lumière se répand dans le monde des corps. Oui, là il y a l'amour, l'amour qui est comme la chaleur, l'amour qui a l'ambition d'envahir toutes les intelligences. Oui, là il y a la vie, la vie de Dieu dans l'humanité, la vie qui est comme la sève, et comme la sève éprouve le besoin de circuler dans toute sa sphère. Là enfin, dans cette Église continuant le Verbe incarné, il y a la parole, organe propagateur de ces trois choses envahissantes, la parole vraiment catholique, qui éprouve le besoin de réaliser la grande prophétie : Leur parole sortira de leur bouche pour retentir par toute la terre, *in omnem terram exivit sonus eorum* ; et rien ne pourra se dérober au triple envahissement de la lumière, de la chaleur et de la vie portées par cette parole trois fois ambitieuse de l'universel.

O Église catholique, voilà l'idée qui a présidé au mystère de votre conception divine, l'idée de l'universel ; voilà la mission qui nous fut donnée par votre divin fondateur, la mission de l'universel ; voilà les si-

gnes qui ont brillé au jour de votre miraculeuse naissance, les signes de l'universel ; voilà enfin les éléments qui constituent le mystère même de votre vie intime, les éléments de l'universel !

Quoi d'étonnant, dès lors, qu'au moment où vous alliez être baptisée dans le sang de vos premiers enfants, vous ayez reçu au baptême un nom sans pareil, un nom sans précédent, un nom qu'une institution humaine quelconque n'eût jamais osé prendre, un nom qui était à la fois un signe et une prophétie, le signe de votre vie intime et la prophétie de votre publique histoire, alors que les apôtres, avant de se séparer pour conquérir le monde, osèrent vous nommer devant le ciel et la terre, devant le présent et l'avenir, Église catholique ? *Ecclesiam catholicam*. Comment à ces douze hommes de néant, hommes sans lettres, sans philosophie, sans science, sans puissance aucune, l'idée seule d'un tel nom a-t-elle pu seulement venir ? Mystère ! Quelle apparence y avait-il, quelle espérance pouvait-il y avoir que cette religion encore au berceau — et dans quel berceau ! — pût un jour légitimer un nom ? Comment, si jeune et si petite, si méprisée, si dénuée de tout prestige humain et de force humaine, osait-elle prendre un nom qui eût fait reculer même la puissance et le génie conspirant pour la fondation des plus grandes choses ? Et comment se fait-il que nulle autre religion, même en son plein développement et en pleine possession de sa domination, n'a jamais même songé à se donner un tel nom ?

Et pourtant, rien n'est plus certain, ce nom sans second dans l'humanité, l'Église le prend, et elle le prend même avant tout développement, avant son expansion historique et son règne public ; elle le prend dans l'ombre de son berceau, et, si je le puis dire, du fond même de son néant, et elle le prend dans cette obscurité même de son présent comme un défi jeté à l'avenir. Oui, dit-elle du fond même de ce néant d'où elle sort à peine, je me nomme catholique, c'est-à-dire, l'universelle ; catholique, c'est mon nom, mon nom propre et incommunicable ; ainsi m'ont nommée mes apôtres, aussi obscurs, aussi impuissants, aussi *néant* que moi-même ; ils m'ont baptisée de leur sang ; ils ont dit, autour de mon berceau, le grand mot de mon avenir : *Ecclesiam catholicam* ! Et ce nom, signe authentique de cette vie divine que je sens tressaillir dans mon sein, ce nom pour moi est plus qu'un nom ; c'est une prophétie, c'est l'infaillible prophétie de mon avenir. Ce nom invincible, on essayera de me l'arracher ; il sera plus fort que tout. En vain l'erreur, en vain les hérésies, en vain les révolutions organiseront contre ce nom une conspiration permanente ; il demeurera à jamais ; il demeurera de siècle en siècle, pour être la justification de mon passé comme il est aujourd'hui la garantie de mon avenir, partout et toujours la démonstration publique de mon incomparable histoire.

Ainsi tout, dans l'Église, même en faisant abstraction de son histoire,

révèle la religion née pour l'universel et appelée à devenir et se faire au dehors ce qu'elle est au dedans, la religion vraiment digne de guider le monde parce qu'elle sera catholique.

Et maintenant, messieurs, regardons dans l'histoire, et, sans craindre ses démentis apparents, disons hardiment : La catholicité n'est pas seulement dans l'Eglise une idée, une conception, un nom, une ambition ; c'est un fait. L'universalité a été montrée d'avance à tous les horizons de l'avenir ; l'avenir est devenu l'histoire. La voix du fait accompli a répondu à la voix de la prophétie, et la catholicité, en possession du monde et en pleine lumière de l'histoire, crie partout : Me voici, je suis l'*universelle*.

Mais ici, je le sais, se rencontre devant moi une difficulté qui s'estime invincible. Où donc est-elle votre universalité ? Parcourez l'univers. Que de frontières religieuses, que de cultes multipliés, que de temples divers ! Que de rivages encore où la catholicité n'a pas posé le pied ! que de déserts encore qui n'ont pas entendu sa voix ! que de peuples encore ou jamais n'a retenti son nom ! Et puis, même en face de cette religion qui prend comme sa propriété ce nom ambitieux, que de régions qui, par leur étendue, semblent vous disputer l'honneur de l'universel et donner à votre catholicité des démentis éclatants !

Cette difficulté, qui peut-être offusque parmi vous plus d'un esprit prévenu par elle, disparaît vite, si l'on se fait de la catholicité historique une idée exacte. Il est évident, messieurs, que la catholicité, à tous les instants de sa vie, ne peut être acceptée comme un fait matériel en équation parfaite avec la triple étendue de l'espace, du temps et de l'humanité. Qui oserait dire que, pour justifier son nom, dès le lendemain de la Pentecôte l'Eglise devait être en possession intégrale des espaces, des siècles et des peuples ? Lorsque les apôtres, avant de se séparer pour prendre du monde une possession effective, proclamaient dans le symbole l'*Eglise catholique*, qui croira que les apôtres entendaient proclamer la catholicité comme un fait accompli ? Et le Christ, dans sa prise de possession du monde, se devait-il à lui-même de multiplier à ce point le miracle que, du jour au lendemain, une universalité qui devait avoir des hommes pour instruments, la terre pour théâtre et les siècles pour durée, dût se révéler comme un fait instantané ? Qui ne voit où pousserait ici, de conséquence en conséquence, une exigence que rien ne justifie ? Manifestement, le plan conçu dans l'idée de Dieu emportait un développement, et tout développement dans l'espace, dans le temps et dans l'humanité, est, sous ce triple aspect, essentiellement successif et volontiers je dirais ici avec un libre penseur : " Le temps est le *coefficient* de toute chose qui se développe dans l'espace et la durée."

Le contraire aboutirait à l'absurde multiplié par l'absurde ; car, pour

donner raison à ces exigences superbes du génie de l'objection, il faudrait que Dieu prît l'étrange résolution de se passer du temps, de l'espace et de l'humanité, dans ce qu'il fait dans le temps, l'espace et l'humanité. Vous le voyez, messieurs, ce que la raison ici peut exiger se réduit précisément aux proportions du fait tel qu'il s'accomplit et se produit dans l'histoire : une catholicité en puissance, se développant dans le fait, devenant de plus en plus l'histoire, gardant de siècle en siècle, avec une plénitude morale, la tendance à l'universalité et la force indéfectible de la conquérir toujours, et la conquérant, en effet, toujours d'avantage ; "Eglise toujours répandue et toujours prête à se répandre", selon la belle remarque d'un auteur ; toujours étendue et indéfiniment extensible dans les trois sphères de l'espace, du temps et des âmes ; toujours en possession de lieux, de siècles et d'hommes déjà conquis, mais toujours conquérant d'espaces, de temps et de peuples nouveaux.

En un mot, messieurs, une catholicité vivante et se dilatant, comme la vie, par un progrès lent, insensible quelquefois, mais réel toujours ; la vie même de l'unité se déployant dans ce triple empire de l'universel, et la catholicité intime, qui est de l'essence de l'Eglise, faisant sans cesse au dehors son expansion nécessaire et, si je le puis dire, son explosion spontanée : voilà, messieurs, en quoi gît le mystère de la vraie catholicité ; et celle-ci, il n'est pas difficile de vous en montrer le fait resplendissant sur les hauteurs de l'histoire.

## II

Et d'abord, voici un fait qui frappe par son évidence ; c'est la catholicité dans l'espace, l'universalité morale de fait jointe à un mouvement d'universelle expansion.

Encore couchée, comme un enfant dans son berceau, l'Eglise abrégée dans douze hommes laisse éclater ce besoin d'envahissement, cette passion de la catholicité qui doit être l'ambition de toute sa vie. Voyez plutôt. Déjà son regard s'étend pour mesurer la terre et son cœur s'ouvre pour l'embrasser. Il avait été dit à ces hommes de rien : "Vous irez non-seulement jusque dans Samarie et jusqu'aux confins de la Judée ; vous irez jusqu'aux extrémités du monde, et partout vous serez mes témoins." Aussi, voyez ce qui arrive. A peine la vie de Dieu était tombée dans le cœur de ces douze hommes, que ce cœur s'ouvre à des ambitions de conquêtes telles qu'on n'en avait jamais vu dans l'humanité, non-seulement dans de tels hommes, mais dans les hommes même les plus ambitieux par leur nature et les mieux préparés par leur puissance et le cours des événements à la conquête du monde.

Vous diriez une force irrésistible qui pousse du dedans au dehors cette vie miraculeuse ; vous diriez une voix divine qui crie du fond de ces cœurs : *Fac mihi spatrum!* Portes de l'espace, ouvrez-vous et laissez passer la vie qui a le besoin et le devoir d'aller partout, à l'orient et à l'occident, au midi et au septentrion ; laissez-la marcher ; que dis-je ? laissez-la courir, voler et se répandre de distance en distance, avec la rapidité de l'étincelle électrique. Voyez-la, en effet, courir et circuler par le monde, cette vie nouvelle, impatiente de la limite comme le souffle de la vapeur, prête à dévorer l'espace et frémissant de sa captivité tant qu'elle n'aura pas pris de la terre une possession absolue. L'empire romain, tout à coup, sent que quelque chose d'inconnu l'envahit et le pénètre de toutes parts ; c'est comme un sang nouveau qu'il croit sentir circuler dans ce vaste corps dont les membres allaient toucher à tous les bouts du monde civilisé. Et quelques siècles sont à peine passés que cette vie, qui n'a pour elle ni une impulsion humaine, ni un ressort humain quelconque, a fait le tour du monde alors connu. Ah ! cette vie elle avait pris, pour s'étendre, mieux que les ailes de l'aigle ; elle avait pris les ailes de la vérité et de l'amour, et elle avait volé d'un vol si rapide et en même temps si universel que bientôt, de tous les sommets du monde, on put l'apercevoir. Et j'entends ses docteurs qui, il y a quinze siècles, déjà acclamaient la prodigieuse étendue de cette vie et déjà proclamaient comme un fait public non-seulement l'existence et la vitalité, mais la catholicité de cette Eglise qui portait ce nom sublime et déjà réalisait son nom. J'entends saint Augustin qui publie le grand fait : " L'Eglise, dit-il, s'élève et s'étend dans tout l'univers, et elle ne cessera de s'étendre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus un seul lieu où ne se trouve l'Eglise de Jésus-Christ." Que dis-je ? bien avant Augustin j'entends saint Irénée, dans son enthousiasme, saluant la vie catholique déjà florissante sous tous les cieux et sur tous les rivages alors connus.

Je ne démontre pas en ce moment le miracle qui éclate en ce phénomène. Je constate un fait, l'explosion de la force catholique, et cette force intime de l'Eglise se manifestant elle-même et par elle-même dans une catholicité réelle, et cette marche conquérante devenue l'universelle conquête.

Et remarquez-le bien, messieurs, cette marche ne s'arrêtera pas. En se voyant devenue tout à coup aussi large, plus large que l'empire, cette vie eût pu dire, ce semble : Arrêtons-nous ; nous n'irons pas plus loin. Ah ! sans doute, pour une vie humaine, c'était assez ; pour la vie divine, c'était trop peu ; il lui fallait le monde, et tout grand qu'il fût, l'empire n'était pas à la mesure du monde. Aussi voyez comme à tous les avant-postes de la catholicité déjà faite, la vie catholique, toujours plus ambitieuse de l'espace, frémit entre les frontières de l'empire en s'écriant : " Encore plus loin." Au milieu de cet immense chaos des invasions barbares, dans ce va-et-vient des grandes armées, dans ce flux et ce reflux des peuples qui

de tous côtés débordent pardessus les frontières de l'empire, la catholicité est plus ambitieuse et plus envahissante elle-même que ne le sont les barbares. Ceux-ci envahissent les corps ; elle envahit les âmes. A mesure que le flot montant des barbaries vient déborder sur l'empire, portant partout le massacre et la mort, la vie catholique déborde de l'empire à travers toutes les barbaries, portant partout la lumière et l'amour, et rien n'est curieux, dans cette phase tourmentée de la vie catholique, comme de voir par delà les frontières de la civilisation contemporaine cette légion de conquérants apostoliques que je ne puis même nommer, la croix dans une main et le bréviaire dans l'autre, courant de peuple en peuple, de race en race, de barbarie en barbarie, porter dans les ténèbres et les glaçons du Nord la divine lumière de la vérité et le feu sacré de l'amour.

Et plus tard, lorsque l'Europe, traversée en tout sens par des souffles orageux, s'ébranlera par des secousses inouïes et verra devant elle s'ouvrir des horizons nouveaux, la catholicité, blessée et mutilée au dedans par les violences complices de l'erreur et des passions, prendra vers les régions les plus lointaines un gigantesque essor. On la verra, cette vie, pressant ses barrières pour trouver une issue, se précipiter par toutes les voies ouvertes, comme l'air précipite dans le vide qu'il rencontre sa force comprimée, elle volera sur la proue des navires des Christophe Colomb et des Vasco de Gama, plus hardie que les plus hardis des navigateurs et mille fois plus ambitieuse de voir se lever devant elle des rivages inconnus et des mondes inexplorés. Et tous les Pauls et tous les Xaviers de ce temps-là s'élançeront sur les navires de l'Espagne et du Portugal, et bientôt de la France, pour conquérir à la vie catholique ici une province, là un royaume ou un monde de plus. Si bien que les grands coups qui ont frappé en Europe la vie catholique ne feront que la faire refluer, comme une mer qui peut se déplacer, mais qui ne peut tarir, jusqu'aux extrêmes limites de l'Asie. Et la Chine, et le Japon, et les Indes, et Madagascar, sans parler du reste, verront en tressaillant la vie catholique battre leurs rivages et fleurir sous leur ciel.

Et aujourd'hui, si vous doutez encore des catholiques ambitions de cette vie sans pareille, je vous dirai : Prenez en main la carte du monde; suivez du regard et marquez du doigt, aux frontières les plus reculées, tous les postes occupés par tous les vaillants pionniers de la vie catholique, héroïques soldats de la grande armée de nos missions étrangères, et dites, si vous voulez, que la catholicité s'arrête, qu'elle a trouvé ses colonnes d'Hercule et dit le *nec plus ultra* de sa propagation.

Ah ! voici bien surtout ce qui, dans l'Eglise catholique, atteste, au dix-neuvième siècle comme dans tous les siècles, l'invincible besoin et la vocation divine d'être ce qu'elle se nomme, c'est-à-dire, universelle ! A l'heure où je vous parle, debout aux plus lointains rivages, l'Eglise, par les voix

des mille héros travaillant à reculer les limites de son royaume, crie à tous les vents du ciel : " Plus loin, encore plus loin. " Comme Alexandre, insatiable de conquêtes, mais mieux que lui sûr de conquérir toujours davantage, même après avoir étendu, comme nulle religion ne le fit jamais, le cercle de ses conquêtes, elle regarde et elle aspire *au delà*. Oui, tendre toujours au delà, appeler dans le vrai royaume du Christ, c'est-à-dire, dans son propre sein, encore des cités, encore des provinces, encore des royaumes, encore des mondes, c'est ce qu'a toujours fait l'Eglise et c'est ce qu'elle fait encore aujourd'hui et plus que jamais. Tandis que partout l'anti-catholicisme travaille à la déraciner de la vieille Europe et l'attaque— et avec quel acharnement, vous le savez,—l'Eglise fait ces deux choses prodigieuses : elle résiste en Europe et elle s'étend au delà. Au delà, c'est sa devise ; au delà, c'est son ambition ; l'Eglise, dans le sens le plus vrai, c'est la religion de l'*au delà*.

Et ce qu'il faut ici remarquer, dans cette prise de possession de l'espace ce n'est pas la matérialité pure du fait, c'est-à-dire, la réelle expansion dans l'espace. Ce qui est surtout digne d'être mérité, c'est, dans cette réelle possession de l'espace, l'universelle aptitude pour embrasser tout ce qui est dans l'espace, tous les climats, toutes les races, toutes les nationalités, sans jamais s'arrêter à tel climat, à telle race, à telle nationalité, et sans rien exclure de son sein et de son action régénératrice.

Les autres religions ressemblent à certaines plantes qui n'ont qu'un sol pour germer, un ciel pour s'épanouir, un soleil pour mûrir; hors de ce sol et loin de ce ciel, privées de ce soleil, elles languissent aujourd'hui et elles meurent demain. Pourquoi notre vie peut-elle germer en tout sol, fleurir sous tous les cieux et mûrir à tout soleil ? Ah ! messieurs, pour cette raison bien simple, parce que Dieu l'a créée catholique et qu'il lui a donné le tempérament de la catholicité, la puissance de vivre partout, parce qu'elle a la vocation et l'obligation d'aller partout. Toute longitude et toute latitude est la patrie de la catholicité, et elle y trouve son sol, son ciel, et son soleil.

Les autres religions semblent porter le signe de telle race et le caractère de telle zone de l'humanité. Il est des religions prodigieuses par leur étendue, et qui, depuis trois mille ans de règne exclusif sur les vastes peuples de l'Asie, n'ont pu parvenir encore à se faire en Europe un seul disciple de leur culte, un seul adorateur de leur Dieu. Pourquoi notre vie a-t-elle la puissance d'entrer dans l'âme et le cœur de toutes les races humaines sans distinction aucune ? Pourquoi surtout sait-elle faire sortir de toutes ces natures si diverses d'origine, de langage, de couleur et de sang, la même beauté de mœurs, les mêmes fleurs de vertus, les mêmes fruits de sainteté ? Pourquoi ? Parce qu'elle est la vie catholique, et comme telle appelée à régénérer et à transformer toutes les races dans la grande vie d'un même Christ.



Il est enfin des religions qui portent le nom et qui marchent sous le drapeau d'un même peuple. Une nation se lève et dit : j'ai mon dogme moi, moi l'Angleterre, moi la Russie, moi la Prusse, moi la Suède. Et pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi une religion se proclame-t-elle nationale ? Parce qu'elle n'est pas catholique, c'est-à-dire, universelle ; parce qu'elle est un fragment, non un tout, une pierre détachée par la main de l'homme non un édifice fondé par la main de Dieu, parce qu'elle n'est pas le grand arbre, mais un rameau séparé. Le jour où Constantinople a dit : Le christianisme, c'est moi ; le jour où l'Angleterre a dit : Le christianisme, c'est moi ; le jour où Saint-Pétersbourg a dit : Le christianisme, c'est moi : ce jour-là, l'honneur de la catholicité, la gloire de l'universel se sont enfuis de ces grands empires ; eux-mêmes se proclamaient fragments, fragments énormes, si vous voulez, mais enfin fragments. Et pourquoi l'Eglise dont nous sommes les fils n'aura-t-elle jamais dans l'humanité cette souveraine humiliation, se proclamer *nationale* ? Pourquoi repoussera-t-elle partout et toujours un nom d'homme, de cité ou de peuple ? Parce qu'elle se sent catholique, c'est-à-dire, universelle, et que jamais le prestige du plus grand des peuples ni de la plus grande épée ne lui fera appliquer avec le nom l'honneur qui est le sien, l'honneur de l'universalité.

### III

Ainsi, messieurs, l'Eglise possédant réellement l'espace, l'envahissant toujours, et toujours aspirant à l'envahir davantage, et partout en rapport efficace avec tout ce que renferme l'espace : telle est la seconde sphère où la catholicité se déploie. Et voici la troisième : être, par sa durée, en possession des temps et en rapport efficace avec tous les temps qu'embrasse sa durée.

Manifestement, la même raison qui demande que l'Eglise soit en rapport efficace avec tous les espaces exige qu'elle soit en rapport, et en rapport efficace, avec tous les temps. La religion que nous cherchons, c'est l'institutrice que Dieu a créée tout exprès pour élever l'humanité comme une mère son enfant. Dès lors il faut que cette religion l'accompagne toujours, et toujours, comme une mère, la porte dans ses bras ou marche devant elle pour guider tout ensemble et encourager ses pas. Mais qui aura tout à la fois et cette prétention et cette puissance, répondre et suffire à tous les temps, être de tous les âges de l'humanité, et toujours répondre aux besoins de l'humanité ? C'est une étrange ambition ; et pourtant c'est la miraculeuse histoire de l'Eglise.

Prenez-la cette Eglise, en pleine lumière de son histoire, en pleine pos-

session de son présent. La voilà telle que je l'ai montrée sous vos regards, attaquée, mais debout ; toujours assaillie, mais toujours vivante. Depuis bientôt deux mille ans, pas un jour, pas une heure qui ait suspendu sa pleine possession de l'humanité. Depuis le premier jour de cette existence deux fois millénaire, pas une génération qui ne l'ait vue ; car elle est toujours et partout visible ; sa visibilité est le nécessaire rayonnement de sa catholicité ; ce qui est partout et toujours ne pouvant pas n'être pas vu. — Parcourez à vol d'aigle les sommets de l'histoire ; depuis qu'une religion s'est rencontrée ornée de cet incomparable nom *Eglise catholique*, si vous le pouvez, trouvez dans le tissu si serré et si brillant de ses jours un fil qui se rompt. Dans cette présence visible et dans cette action efficace de l'Eglise au sein de l'humanité cherchez une lacune, un vide, un quart d'heure d'interruption, une solution de continuité quelconque. Il n'y en a pas. De Pie IX à saint Pierre, suivez, d'anneau en anneau, la longue chaîne de la papauté ; cherchez un anneau qui se brise. Vous ne le trouverez pas. Grande image ou plutôt grande réalité de la catholicité dans le temps.

Remontez enfin, d'étape en étape, au point de départ de cette voyageuse du temps, au commencement de ce long présent de deux mille ans.

Vous voilà à Bethléem ; vous voilà devant cette crèche qui porte, avec l'enfant Dieu, le christianisme abrégé, ou plutôt vous voilà au sommet du Calvaire, la plus haute cime de l'histoire de l'Eglise et de l'histoire du monde, ce qu'on nomme bien le point de jonction des deux versants de l'histoire. Je monte en effet à ce sommet illustre ; de là je regarde dans le passé, à travers quatre mille ans, jusqu'aux portes fermées de l'Eden primitif, et voici que ce magnifique présent de l'Eglise ne m'apparaît que comme le prolongement et la consommation de son passé, et que toute cette histoire n'est que le splendide accomplissement de la prophétie. J'entends les grandes voix des prophètes ; toutes les voix se font écho de siècle ; toutes annoncent l'avènement de l'Eglise universelle ; et David, et Isaïe, et Jérémie, et Daniel, et Malachie saluent, dans le lointain de l'histoire des peuples nouveaux, le royaume universel, l'empire universel, l'institution universelle. La synagogue la prépare, la Bible la prophétise, tout le peuple de Dieu la figure et l'annonce. La catholicité remplit le monde de sa prophétie avant de le remplir de son histoire.

Ainsi de siècle en siècle, du haut du Calvaire jusqu'au berceau du monde, vous suivez le sillon éclatant des lumières qui la montrent, et vous entendez, d'échos en échos, le chœur de toutes les voix qui prophétisent son avènement, exaltent sa gloire et acclament dans l'humanité son règne universel.

Il y a donc une présence de l'Eglise catholique même de l'autre côté du Calvaire. De l'Eden au Golgotha, on la voit venir dans des routes

pleines de lumières prophétiques et à travers des évènements pleins d'images et de réalités figuratives. Et je ne suis pas étonné de voir aujourd'hui nos grands historiens de l'Eglise commencer au berceau du genre humain l'histoire de l'Eglise universelle. Et, à vrai dire, si son berceau proprement dit est à Bethléem, au Calvaire ou au cénacle, sa généalogie remonte, comme celle du Christ lui-même, de patriarche en patriarche, jusqu'à la naissance de l'humanité. Adam et Eve, dans leur gloire et surtout dans leur chute, prophétisent l'immortelle union de la nouvelle Eve et du nouvel Adam, père et mère du siècle futur ; et Dieu lui-même la montre de loin par l'étonnante parole qui prophétise dans le désastre de la chute le mystère de la réparation.

Ainsi, comme de ce côté du Calvaire il n'y a pas de solution à l'histoire qui raconte l'universelle, de l'autre côté du Calvaire il n'y a pas de solution à la prophétie qui l'annonce. Et tandis que, vue dans son passé, elle a pour elle quatre mille ans de prophétie, et dans son présent près de vingt siècles d'histoire, elle vit et se soutient par une parole qui ouvre devant elle les longs siècles de son avenir, horizons indéfinis qui reculent devant ses yeux à mesure qu'elle avance, et qui n'ont d'autre limite que la limite posée aux siècles eux-mêmes par le maître du temps et de l'éternité : " Et voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles." Parole doublement miraculeuse, prodigieuse prophétie annonçant une telle histoire, prodigieuse histoire justifiant une telle prophétie, et l'une et l'autre ouvrant devant l'Eglise les perspectives d'un tel avenir : *Ecce vobis cum sumusque ad consummationem seculi.*

Ainsi l'Eglise était hier, elle est aujourd'hui et elle sera demain, dans tous les siècles, comme le Christ lui-même ; elle sera jusqu'à la fin ce que le Christ l'a faite au commencement, catholique dans le temps comme dans l'espace, dans la durée comme dans l'étendue. Et cette catholicité des siècles devenue sa possession terrestre ne quittera son long combat du temps que pour entrer en triomphe dans son éternité, et réaliser là-haut, par la consommation de tous les saints, la catholicité triomphante dans un jour sans déclin, à la lumière d'un soleil qui ne se couchera plus.

Et ce qu'il faut surtout ici remarquer, c'est qu'en même temps que l'Eglise a la puissance d'être dans tous les siècles, elle a la puissance plus merveilleuse encore de s'adapter à chaque siècle, et de répondre dans chaque siècle à chacun de ses besoins.

Cette prodigieuse élasticité d'action dans l'immuabilité de son dogme et de son institution, cette extensibilité indéfinie qui, sans briser le cadre inflexible de l'un et de l'autre, lui permet de se mettre au niveau de toutes les situations et à la mesure de toutes les exigences et de tous les besoins légitimes que les siècles apportent avec eux en passant devant elle, est le

signe le plus divinement authentique de la vraie catholicité. Cette puissance manifeste de demeurer en communion efficace avec l'humanité de chaque siècle, et de se mettre en relation effective avec toutes les générations qui se succèdent sans se ressembler, et se posent devant l'Eglise toujours ancienne avec des aspirations, des exigences et souvent des misères toujours nouvelles, en un mot la perpétuité dans la suffisance et la permanence dans l'actualité : tel est le signe éclatant, telle est l'essence constitutive d'une religion vraiment catholique ; et c'est la condition absolument nécessaire de la religion directrice de l'humanité et institutrice des générations humaines. Vous n'êtes que pour un siècle, pour une époque, pour une phase de l'humanité ; retirez-vous. Vous n'êtes pas en permanence d'efficacité et d'actualité ; retirez vous. Exclusive et partielle dans le temps, comme d'autres le sont dans l'espace, vous êtes un fragment, vous aussi ; vous n'avez pas le signe de la vraie catholicité.

Aussi, ce que l'adversaire en tout temps, et aujourd'hui en particulier, essaye surtout de dénier à l'Eglise catholique, c'est cela même, c'est la permanence de son actualité, c'est la perpétuité de sa suffisance pour répondre aux besoins, aux aspirations et aux exigences de l'humanité nouvelle. Eglise et religion du passé, oui ; Eglise et religion du présent, soit ; Eglise et religion de l'avenir, non ; non, jamais plus cette religion du passé ne s'élèvera à la hauteur de l'avenir et jamais plus elle ne sera au niveau de ses besoins. Arrière la religion qui ne comprend plus le siècle et que le siècle ne comprend plus ; arrière la religion qui excommunie la société moderne de ses dogmes anciens et que la société moderne excommunie de ses progrès nouveaux. Ainsi on proclame l'antagonisme de l'Eglise ancienne avec l'humanité nouvelle ; on décide son insuffisance intellectuelle, scientifique, philosophique, sociale, sociale surtout ; on organise contre elle l'universalité de la proscription et de l'excommunication ; on appelle sur sa tête couronnée de la majesté de tant de siècles et de la gloire de tant de bienfaits, l'ostracisme de l'opinion et l'irrévocable anathème du suffrage universel ; on pose devant elle le *nec plus ultra* de sa suffisance aux besoins nouveaux de l'humanité, et on lui dit : C'est assez, vous n'irez pas plus loin ; laissez à un autre christianisme que le vôtre la mission de guider l'humanité dans ses voies.

Ainsi on pose à la catholicité de l'Eglise des barrières dans le temps, des frontières dans la durée.

Que fait l'Eglise catholique en entendant ces discours de l'ingratitude et de l'injustice retentissant dans le vent du siècle ? Elle sourit du sourire des immortelles, et elle dit : Nous allons voir. Elle passe majestueuse et sereine comme une fille de l'éternité, et prenant dans ses bras maternels, comme un enfant de l'exil, l'humanité du présent ainsi que l'humanité du passé, elle la retient sur son cœur toujours vivant et toujours aimant ; elle

la couvre de ses bienfaits, de ses dévouements et de ses sacrifices ; elle lui ouvre au plus intime d'elle-même des sources toujours plus profondes de lumière et d'amour ; elle révèle au grand jour, pour secourir toutes les misères et répondre à tous les besoins, des ressources qu'on ne lui connaissait pas encore. Continuant vers l'avenir, de bienfait en bienfait, sa marche catholique, elle traverse d'un pied léger, mais avec une force invincible, tous les régimes qui gouvernent les sociétés et toutes les situations qui lui sont faites dans l'humanité, la persécution, la protection, la liberté, et elle y fait éclater aujourd'hui comme hier son indéfectible puissance et son immortelle actualité.

Ainsi l'Eglise montre, pour suffire à tous les temps comme à tous les espaces une aptitude qui ne se dément jamais ; et emportant toujours avec elle, du présent dans l'avenir, son indéfectible actualité elle démontre qu'elle a, dans le temps comme dans l'espace, la vocation de la catholicité ; et elle dit en se déployant dans ces deux sphères qui s'embrassent l'une et l'autre : Je suis l'universelle.

#### IV

Nous pourrions nous arrêter ici, ce semble. La catholicité historique de l'Eglise éclate dans ces deux grandes dimensions, partout et toujours visible, universalité dans l'espace, universalité dans le temps. Mais ces deux universalités se complètent par une autre moins visible peut-être aux regards de la multitude, mais plus intéressante et plus démonstrative pour les hommes graves et les esprits méditatifs : je veux dire l'universalité dans l'humanité. Ici apparaît la quatrième sphère où se déploie la catholicité, et que j'appelle la sphère des âmes. Voici, en effet, dans l'Eglise une catholicité que vous ne remarquez pas assez : voici la religion qui parle à toutes les âmes ; voici la religion qui, dans toutes les âmes, saisit et gouverne toutes les facultés.

Ce qu'il faut bien remarquer ici, en effet, tout d'abord, c'est que la religion, pour remplir sa fonction suprême et atteindre son but sublime, doit, dans les espaces et dans tous les temps, embrasser toutes les âmes. Oui, enseigner toutes les âmes, éclairer toutes les âmes, gouverner toutes les âmes, régénérer toutes les âmes, est-ce que vous ne comprenez pas, messieurs, que là doit être la première et dernière ambition de la religion appelée à marcher à la tête de l'humanité comme une divine impératrice, ou à la tenir dans ses bras comme une tendre mère et une divine institutrice ? Quoi ! pas une âme qu'elle ne doive avoir l'ambition de se soumettre à son maternel empire ? Non, pas une ! Et pourquoi une âme, une seule, serait-elle exclue de cette maternité universelle et de cette royauté sans limite créée tout exprès pour le gouvernement des âmes ? Pourquoi une seule

âme excommuniée par cette religion dont toute la raison d'exister sur la terre est précisément l'universelle communion des âmes !

Eh bien, en dehors de l'Eglise catholique, où donc la trouvez-vous cette doctrine, cette institution, cette Eglise, cette religion qui est pour toutes les âmes ? Ne parlons pas des philosophies ; elles sont pour une élite d'âmes, c'est-à-dire, pour un groupe imperceptible et comme un infiniment petit dans la grande masse humaine. Ne parlons que des religions, des institutions religieuses, des communions religieuses. Les religions de l'extrême Orient sont pour des castes, et les religions de l'Occident sont pour des catégories humaines, des gouvernements humains, non pour l'humanité. Pour qui le protestantisme, avec ses groupes multiformes et ses fractionnements indéfinis ? Le protestantisme, fidèle à son principe, n'est pas et ne peut pas être populaire ; l'universalité des âmes lui échappe. Qui a pu croire et qui osera dire qu'un système religieux qui pose comme un principe, et impose comme une loi l'examen rigoureusement individuel des mystères les plus profonds et des textes les plus obscurs, puisse jamais devenir la religion de toutes les âmes et le gouvernement universel de tous les esprits ?

Ah ! pour enseigner toutes les âmes et pour être comprise de toutes les âmes, il n'y a vraiment que vous, ô Eglise catholique, vous la vraie mère universelle, vous dont la maternité a quelque chose de la largeur de l'amour et de la paternité de Dieu, vous qui êtes pour toutes les âmes comme le soleil est pour toutes les plantes. Oui, toutes les âmes, les plus grandes et les plus petites, âmes de savants et âmes d'ignorants, âmes de riches et âmes de pauvres, âmes de rois et âmes de pères, se rencontrent et s'embrassent en vous, éclairées de la même vérité dans le fraternel honneur d'une même et sublime égalité.

Telle est, en effet, la divine originalité de votre doctrine et de votre enseignement, qu'ils s'élèvent jusqu'à la hauteur du génie en demeurant au niveau de l'intelligence populaire ; comme tout ce qui est divinement universel, touchant à ce qu'il y a de plus haut sans se dérober à ce qu'il y a de plus bas ; pareils à la lumière du soleil, qui inonde à la fois de ses flots et le chêne des plus hautes montagnes et la plus humble fleur des champs, embellis et fécondés par les mêmes rayons. Action vraiment catholique de la vérité divine sur les âmes humaines, s'étendant si bien d'une extrémité à l'autre du monde des intelligences, que le même homme sent sur lui et en lui cette catholicité de la vérité qui l'enveloppe de toutes parts ; si bien que Bossuet, l'aigle de la pensée catholique, même aux plus hautes cimes où monte son génie, se retrouve dans la simplicité de l'enfance, et que l'enfance, dans sa simplicité, s'élève comme Bossuet, s'illumine au même soleil et voit les mêmes clartés.

Ah ! messieurs, parler à toutes les âmes, être compris de toutes les

âmes, illuminer également toutes les âmes, quel signe de catholicité et quelle démonstration de suffisance pour guider toute l'humanité ! Mais il y a pourtant ici quelque chose de plus remarquable et de plus universel encore, et que je ne puis qu'indiquer en passant : dans toutes les âmes, atteindre, saisir et maîtriser, par la plus suave domination, toutes les puissances et toutes les facultés, toute l'intelligence par la puissance de la doctrine, tout le cœur par la puissance de l'amour, toute la volonté par la puissance de l'autorité, toute l'imagination par la puissance de l'art et de la beauté, tous les sens eux-mêmes par la pompe du culte et le glaive de l'austérité, tout l'homme enfin par la puissance incomparable de son universalité.

## V

Enfin, messieurs, pour toucher ici au dernier sommet de mon sujet, j'ai besoin de vous dire qu'il est une sphère supérieure où la catholicité brille de son suprême éclat ; c'est la sphère rayonnante de la vérité elle-même. Dans tous les espaces, dans tous les temps, à toutes les âmes enseigner toute la vérité, *omnem veritatem*, tel est l'idéal de la vraie religion, de la religion illuminatrice de l'humanité entière.

L'humanité, en effet, n'a pas soif seulement de telle ou telle vérité : elle a soif de la vérité ; et pour vivre de sa vie pleine, il la lui faut tout entière, toute la vérité philosophique, toute la vérité morale, toute la vérité sociale, toute la vérité religieuse. Tout ce qui ne lui donne qu'une part de la vérité la déshérite, la mutile, la blesse et, plus ou moins, la condamne au rachitisme de la vie. Les grandes fleurs de la terre ne croissent et ne s'épanouissent que sous les pleins rayonnements de leur soleil ; l'humanité, la plus belle et la plus grande fleur de la création, n'a toute sa grandeur et toute sa beauté que sous les rayonnements de la vérité pleine.

Or l'Église seule offre ce rayonnement total de la vérité intégrale, de la vérité vraiment catholique.

L'Église catholique embrasse tout entière la sphère de la vérité dogmatique, morale et religieuse. L'Église catholique, c'est l'universalité de l'affirmation ; c'est la catholicité du vrai. Chaque philosophie, chaque système, chaque religion affirme quelque chose, si elle n'est l'absolue négation ; l'Église affirme tout, toute la vérité dogmatique, toute la vérité morale, toute la vérité sociale, toute la vérité religieuse. Comme son divin fondateur, elle a la plénitude de la vérité, parce qu'elle est le Christ lui-même parlant dans l'humanité et redisant partout, toujours et à tous : *Ego sum veritas* ; non pas une portion de la vérité, mais la vérité, toute a vérité ; car je suis le Verbe, c'est-à-dire, la raison de Dieu se révélant

aux âmes humaines. Tout ce qui n'est pas elle nie ou retranche quelque chose ; elle ne nie et ne retranche rien. Tout ce qui n'est pas elle est fragment ; elle seule est l'édifice, tout l'édifice de la vérité ; elle est la vérité pleine. Son symbole est vraiment catholique, parce qu'il est adéquat à la vérité et qu'il exprime le Verbe total.

Depuis le premier mot de ce symbole : *Je crois en Dieu créateur*, jusqu'à son dernier mot : *Je crois à la vie éternelle*, l'Eglise catholique croit tout, affirme tout, prêche tout, défend tout, combat et au besoin meurt pour tout faire triompher. Tandis que les religions humaines emportent avec elles les fragments de vérités, dernières épaves de la foi naufragée, derniers débris du symbole mutilé, l'Eglise catholique se dresse et demeure face à face avec toutes ces ruines, comme l'édifice harmonieux où toutes les vérités se répondent et s'accordent. Tandis que toutes ces religions diminuées s'en vont, emportant dans leurs ténèbres quelques rayons détachés du grand foyer du vrai, l'Eglise, planant sur tous les espaces, tous les temps et toutes les âmes, verse partout, toujours et sur tous le rayonnement de la vérité pleine, parce qu'elle en garde le foyer tout entier. Comme le Verbe, dont elle est le réflecteur universel, elle dit, elle aussi : Je suis la lumière du monde, *ego sum lux mundi*, non pas cette lumière ou cette autre, mais la lumière, toute la lumière, lumière universelle et vraiment catholique de notre monde humain, comme le soleil est la lumière universelle et vraiment catholique de notre monde planétaire ! Quelle ambition, grand Dieu ! et qui jamais a conçu cette idée et révélé cette prétention à nulle autre pareille : étendre sur tous les espaces, sur tous les siècles, sur toutes les âmes le faisceau inextinguible et à jamais inaltérable de la lumière nécessaire à toute intelligence ? Et c'est la divine ambition de l'Eglise catholique !

Et ce qui justifie cette étrange ambition et met ici le comble au prodige, c'est que depuis que toutes les philosophies et toutes les religions rivales, offusquées par cette grande lumière, cherchent à donner à cette catholicité du vrai dans l'Eglise de Dieu les démentis de l'histoire, jamais elles n'ont pu surprendre l'Eglise non-seulement, comme nous le disions naguère, dans l'enseignement d'une seule erreur morale, mais même dans l'enseignement d'une seule erreur dogmatique, sociale ou religieuse.

L'Eglise, dans la sphère où elle a mission d'enseigner, est vierge de toute erreur doctrinale. Et voilà surtout, croyez-le bien, ce qui explique contre l'Eglise l'universalité de la contradiction, de l'antagonisme et de la haine. Chaque philosophie et chaque religion, par la vérité qu'elle nie, blesse l'Eglise du glaive de sa négation ; et l'Eglise, de son côté, la blesse et tôt ou tard la tue du glaive de son affirmation. Tous sont contre elle et elle contre tous ; et elle emporte après elle,



comme la divine manifestation de sa catholicité l'universalité de l'attaque, de la haine et de l'hostilité ; cortège vraiment glorieux, le seul digne d'accompagner en sa route la majesté de l'universelle.

Ainsi, messieurs, la catholicité de l'Eglise se développe et se déploie de sphère en sphère. Elle part de la sphère mystérieuse de sa vie intime. Là, et au premier instant de son existence, et au plus profond de sa vie, se révèle le besoin, l'instinct et l'ambition de l'universel. Une fois en possession de sa vie, l'Eglise, par toutes ses tendances, appelée à l'universel, se déploie dans l'universalité de l'espace, toujours le possédant et toujours tendant à le posséder davantage et à entrer en rapport efficace avec tout ce que renferme l'espace. Et tandis qu'elle se déploie dans l'espace et tend à le conquérir par une expansion continue, elle se déploie, par un mouvement pareil et une puissance similaire, dans la sphère de la durée, du haut du Calvaire remontant à l'Eden par la chaîne non interrompue de ses traditions prophétiques, s'étendant dans son présent par la chaîne plus serrée et plus continue encore de ses traditions historiques, et s'élançant vers les siècles de son avenir par l'invincible besoin de ses aspirations catholiques. Et là voilà cette Eglise, catholique par son fond, par son étendue et par sa durée, se révélant plus catholique encore dans la sphère de l'humanité, planant au-dessus des âges et des espaces sur toutes les âmes humaines, et, comme le soleil dans la nature, les éclairant et les échauffant par sa lumière et sa chaleur ; embrassant les plus hautes cimes et pénétrant jusqu'aux plus profondes vallées que présente à son universel rayonnement le monde des âmes ! La voilà enfin, déployant sa catholicité dans la plus haute des sphères, la sphère supérieure du royaume de la vérité, et de là faisant tomber sur tous les espaces, sur tous les siècles, sur toutes les âmes, non pas tels rayons de la vérité, mais le faisceau total de la vérité, et brillant sur toutes ces sphères à la fois, pareil à un lustre immense étincelant de toutes les lumières, suspendu au ciel de l'infini et descendant du ciel de Dieu même pour éclairer, par la lumière combinée de toutes les vérités divines, toutes les intelligences humaines !

Ah ! messieurs, quelle conception, quelle vision s'offre ici à ma pensée et à la vôtre aussi ! Et même en supposant que cette conception ne fût que purement idéale et cette vision purement imaginaire, qui parmi vous, dans la clarté qu'il en reçoit, pourrait en contester l'incomparable grandeur ? Et encore faudrait-il se demander, devant la raison étonnée d'une telle conception, ce que c'est que cette religion qui professe de telles idées et raconte à la terre de telles visions. Qu'est-ce donc, quand vous venez à penser que cette idée, c'est la réalité, que cette vision, c'est le fait, et que cette grande et sublime imagination, c'est l'histoire,

l'histoire de notre passé, l'histoire de notre présent, l'une et l'autre prophétisant l'histoire de notre avenir ?

Messieurs, attendez, attendez quelques mois encore, et voici que cette vision, qu'on croirait une vision fantastique, va se poser devant vous comme un spectacle vivant, dans un événement historique qui demeurera non-seulement comme le plus haut sommet d'un pontificat illustre, mais encore comme le sommet de ce siècle lui-même, portant à sa plus haute cime le phare qui doit éclairer notre monde moderne. O saint concile du dix-neuvième siècle, ah ! déjà nos regards vous cherchent aux radieux horizons de la ville éternelle et nos espérances se tournent vers vos pavillons magnifiques déjà entrevus, dans une lumière encore mêlée d'ombres, comme l'aurore d'une ère nouvelle et d'un jour radieux ! O grand pontife, vous avez donné le signal, mieux que cela, le rendez-vous catholique de cette incomparable assemblée, et vous allez en être l'âme, la lumière directrice et l'inspirateur infaillible, sous la lumière et l'inspiration divine de l'Esprit-Saint, qui va couvrir de ses ailes le plus auguste sénat des intelligences qui se puisse voir dans ce monde ! Ah ! nos cœurs s'émeuvent d'avance et nos âmes catholiques tressaillent d'allégresse dans l'attente de ce grand spectacle que vous préparez au monde et qui va bientôt se révéler à nos regards comme la plus complète et la plus magnifique image de la catholicité. Oui, messieurs, c'est là, dans cette assemblée sans pareille sur terre, dans ce concile bien nommé œcuménique, c'est-à-dire, universel, c'est là que l'Eglise abrégée, dans ses plus hauts représentants, va se montrer ce qu'elle est, c'est-à-dire, dans le plus grand sens de ce mot, l'Eglise catholique, catholique dans toutes les sphères superposées dont ce discours vient de vous montrer l'ordre ascendant, depuis le sein profond de la catholicité jusqu'au sein plus profond encore de l'infinie vérité. Ce concile œcuménique, ah ! messieurs, ne voyez-vous pas que c'est la grande fête de la catholicité ?

Ecoutez, messieurs, écoutez. Voici que le père du monde, exprimant dans sa parole l'ambition native de la catholicité, crie à tous les évêques de l'univers : Venez tous ! Et tous vont venir ; ils vont venir du couchant à l'aurore, du midi au septentrion ; ils vont venir par tous les chemins que n'auront pas fermés les passions, les despotismes ou les révolutions ; que dis-je, ils vont venir ? ah ! les voici qui viennent. Et tandis que les évêques de la France très-chrétienne et de toute la catholique Europe s'apprentent à partir pour visiter la Jérusalem nouvelle, à l'heure où je vous parle, d'augustes pèlerins, déjà partis de tous les plus lointains rivages, s'avancent, à travers les glaçons du Nord ou sous les feux de l'équateur, vers l'universel rendez-vous ! Arrivés là, au centre universel, sous les regards du père universel, demain tous vont s'écrier comme un seul homme : L'univers est abrégé dans Rome ; voici la catholicité dans l'espace !

Et ces évêques, représentant la catholicité dans l'espace, vont parler, et leur voix sera l'écho traditionnel et le retentissement séculaire de la voix de Nicée, de la voix d'Ephèse, de la voix de Chalcedoine, de la voix de Constantinople, de la voix de Trente ; et cette voix vivante, écho de tant de voix qui ont parlé la même vérité et acclamé le même symbole, d'étape en étape, sur la grande route de l'Eglise, criera devant le ciel et la terre, en prolongeant les échos variés de l'immuable doctrine : Nous sommes la catholicité dans la durée !

Et cette parole de l'universel concile, résumant en elle la voix des espaces et la voix des siècles, elle va parler à tous ; elle va porter des décrets qui seront *pour tous*, pour les peuples et pour les rois, pour les grands et pour les petits, étendant sans distinction de rang, de condition, de race, de science ou de génie, dans l'empire des âmes, sa catholicité, doctrinale et son symbole rigoureusement catholique. Car la doctrine qui sera définie ou ratifiée par cette voix œcuménique, ce sera le verbe abrégé, le compendium de la vérité religieuse, totale, complète, adéquate ; à la lettre, le vrai syllabus de la vérité catholique. Et quand le siècle aura vu ce phénomène, quand il aura entendu cette voix attestant dans l'Eglise l'indéfectible ambition de l'universalité, proclamant pour tous les espaces, tous les siècles, toutes les âmes, la plénitude de la vérité et l'universalité de la doctrine, le monde, témoin de ce spectacle, pourra s'écrier, dans cette admirable lumière : J'ai vu l'Eglise catholique. Et nous tous, messieurs, les véritables croyants, nous dirons mieux encore ; nous dirons, dans la joie de la vérité proclamée par notre mère : Je crois à la sainte Eglise *catholique*.

---

SIXIÈME CONFÉRENCE.—Paris, 21 mars 1869.

---

## LE PROGRÈS PAR L'ÉGLISE.

---

DE L'UNITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Monseigneur, Messieurs,

L'Eglise, à la gloire de la vitalité et de la sainteté joint, avons-nous dit, la gloire plus éclatante encore qui se nomme la catholicité. La catholicité de l'Eglise nous est apparue non comme un fait fortuit et un événement de hasard, mais comme l'épanouissement de sa vie, pareille à une grande fleur s'épanouissant dans toutes les sphères que Dieu a prédestinées à son développement et à sa plénitude, à partir de la sphère mystérieuse de sa vie intime jusqu'à la sphère supérieure de la vérité, en

passant par les trois sphères plus visibles de l'espace, de la durée et de l'humanité ; cinq sphères superposées et merveilleusement unies, qui font de la catholicité de l'Église l'un des plus grands spectacles que puisse rencontrer le regard de la pensée.

Cette catholicité de l'Église est le signe évident de sa destinée ; la religion appelée à diriger le monde devant, en effet, pouvoir embrasser tous les espaces, tous les siècles, toutes les âmes, et à tous les espaces, à tous les siècles et à toutes les âmes enseigner toute la vérité.

Mais cette religion si vaste, si étendue, si catholique, pour imprimer à l'humanité une impulsion décisive, doit avoir une force de concentration sans laquelle il n'y a jamais rien de fort ni de fécond dans l'humanité. Cette force qui doit faire graviter autour d'elle et monter avec elle l'humanité soumise à son impulsion, c'est la force de l'unité. Car, remarquez-le bien, messieurs, si la religion sur la terre n'imprime pas à l'humanité, vers son idéal, un mouvement d'ascension plus décisif, cela tient surtout à la divergence religieuse qui apparaît dans l'humanité et qui éclate encore, pour le malheur du monde, même en plein christianisme. Qu'importe que la religion soit la grande impulsion de l'humanité, si les forces religieuses qui lui impriment le mouvement agissent en sens contraire ou du moins dans des directions diverses ? Donc la religion vivante, sainte, catholique, pour remplir toute sa fonction dans l'humanité, doit posséder dans son fond la force et montrer à son front le signe de l'unité.

Dieu d'ailleurs ayant mis sur toutes ses œuvres le sceau de l'unité qu'il contemple en lui-même, on doit bien s'attendre que l'unité, qui resplendit partout et partout fait la beauté des êtres où elle resplendit, ne sera pas absente de la plus grande et de la plus belle de ses œuvres. Mais messieurs, vous me demandez quelle est cette unité qui doit resplendir au front de l'Église comme signe authentique de sa destinée. Je n'hésite pas à répondre : L'unité la plus complète ; l'unité dans tout ce qu'elle a de compatible avec la variété, élément nécessaire de toute beauté ; unité la plus universelle ; unité en tout, unité partout : la communion de la vie avec la vie sous tous les rapports et sous tous ses aspects. L'idéal de l'unité, c'est que toutes les âmes soient rattachées à un même point fixe par toutes leurs puissances, du moins par toutes les grandes faces de leur vie, et par là consommées dans l'unité, conformément à la prière du Christ : *Ut sint consummati in unum* " Mon Père, faites qu'ils soient un."

Ici, messieurs, plus que jamais je sens mon impuissance pour faire retentir au fond de vos âmes ce que j'entends en silence retentir dans la mienne. Ce discours devrait être plus qu'une parole ; il devrait être un chant ; car ces belles harmonies de l'unité, il ne faudrait pas seulement les dire, il faudrait les chanter.

Puisse votre parole intérieure suppléer au défaut de la parole extérieure !  
Puisse surtout l'Esprit-Saint mettre dans ces faibles sons qui vont sortir de mes lèvres quelque chose de cette harmonie qu'il a cachée au sein de son Eglise, dans le mystère de son unité !

Et d'abord, messieurs, ce qu'il faut entendre ici avant d'aller plus loin, c'est l'unité de notre vie intime. Comme il y a dans l'Eglise une vitalité intime, une sainteté intime, une catholicité intime, il y a aussi dans l'Eglise une unité intime, l'unité de vie, qui, d'après l'Ecriture et le dogme catholique, unit comme un seul homme tous les chrétiens en Jésus-Christ—*Christus vita vestra* ; — vie du Christ circulant dans tous les vrais chrétiens, comme la vie du chef circule dans tous les membres, comme le sang du cœur jaillit dans tout le corps, comme la sève et la vitalité de la vigne selon le mot prodigieux du Sauveur, se répand dans tous les rameaux. Je suis la vigne et vous êtes les rameaux, et tout ainsi que la vie de la vigne et la vie des rameaux ne sont pas deux vies, mais une seule vie, ainsi votre vie et ma vie sont une seule et même vie. Nous sommes le corps du Christ, et de même que les membres et le chef ne sont qu'un seul corps, ainsi dans notre pluralité nous trouvons l'unité, car nous sommes *un* en Jésus-Christ — *multi unum sumus in Christo*. — Unité de vie en Jésus-Christ Notre-Seigneur, unité de chef animant et gouvernant tous les membres, unité entre les membres se rattachant au même chef, communion divine entre les vies humaines incorporées à Jésus-Christ vivant : telle est notre unité fondamentale ; unité mystique, impalpable, unité de vie intime, support, origine et centre de toutes les unités plus visibles et plus palpables que ce discours veut montrer.

## I

Après cette unité fondamentale qui prépare et explique toutes les autres, la première face de l'unité que je veux voir en mon Eglise, c'est l'unité dans la croyance, l'unité *doctrinale* ou dogmatique par la communion de toutes les intelligences avec le même centre de la vérité ; toutes les intelligences créées par le Verbe, sans lequel rien n'a été fait, venant se rencontrer en lui comme en leur principe et leur centre ; toute avec lui et en lui venant affirmer tout ce qu'il affirme, rejeter tout ce qu'il rejette ; tous ces esprits si divers par l'instruction et par l'éducation, par les mœurs et par les habitudes, par la condition humaine et par la hiérarchie sociale, par leur culture littéraire et leur développement scientifique ; tous, savants ou ignorants, barbares ou civilisés, riches ou pauvres, princes ou peuple, tous unis librement dans les mêmes affirmations du vrai et les mêmes négations du faux, tous recevant du même soleil le reflet de la même lumière, tous enfin par les mêmes liens rattachés au même centre de la vérité, préludant

aux joies de la vision béatifique par leur communion initiale avec le Verbe divin, centre harmonieux de toutes les intelligences humaines : ah ! messieurs, quel idéal d'unité à réaliser dans cette vallée des séparations et dans ce triste empire de la division ! Il le faut cependant, oui, il faut que toutes les intelligences, nobles captives de Dieu, soient rattachées à leur centre par la chaîne d'or de l'éternelle vérité, chaîne divinement infrangible, qui tient suspendus tous les esprits angéliques, inondés des mêmes clartés dans la contemplation du même Verbe, éclairant de son visage toute la cité de Dieu.

Et voilà le premier rayonnement d'unité que j'aperçois dans l'Eglise catholique sur la terre avec la différence toujours profonde qui distingue le croire et le voir, les ombres de l'exil et les clartés de la patrie, l'obscurité de la foi et la lumière de la gloire, la même unité fondamentale, la même communion universelle des intelligences humaines avec l'intelligence divine. En effet, messieurs, la même adhésion donnée par tous à la plénitude du dogme et à l'universalité de la doctrine, c'est l'essence même de la foi catholique ; car qui nie sciemment et volontairement un seul dogme affirmé par l'Eglise parlant avec le Verbe, se retranche du sein de l'unité ; une négation libre et réfléchie en face du Verbe, parlant par la bouche de l'Eglise, c'est l'excommunication volontaire du royaume de l'unité. Donc tout ce qui y demeure, tout ce qui continue d'y vivre de la foi totale et de ses affirmations complètes, vit et se meut en effet, même sur la terre, dans cette atmosphère céleste, ce ciel anticipé où les intelligences communient au centre de la vérité avec l'intelligence de Dieu, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, sublime banquet des esprits où tant de millions d'intelligences viennent manger le pain substantiel de la vie et boire la divine ambrosie de la vérité ! Quelle contraste avec la division des esprits, le conflit des opinions, le fractionnement des écoles ! Quelle gloire pour l'Eglise, en face de cette pulvérisation de toutes les philosophies, de tous les schismes, de toutes les hérésies et de tous les rationalismes !

Ailleurs, pas deux nations, pas deux Eglises, pas deux sectes, pas deux familles, pas deux hommes quelquefois ayant sur les mêmes points, et souvent les plus fondamentaux, une même foi absolue. Ici, tous ayant la pensée de chacun et chacun la pensée de tous, et affirmant d'une foi unanime la même vérité donnée à tous et reçue par tous. Ailleurs, les intelligences, dispersées par l'individualisme, suivant, à travers d'arides déserts, quelques dérivations de la vérité. Ici tous les esprits, sans rien perdre de leur individualité, venant se baigner au même fleuve de la vérité, et y plongeant dans la mesure de leurs puissances, sans sortir jamais de ses rives éternelles, où le Verbe contient ses flots divins et où ils rencontrent en s'y arrêtant avec un indicible bonheur, le *nec-plus-ultra* de la vérité !

Ailleurs, l'isolement dans la négation, pas un homme arrivant à la gloire d'attacher deux intelligences à sa propre pensée. Ici, l'union, l'union fraternelle dans l'affirmation, pas un homme si pauvre de génie soit-il, qu'il ne sente des millions et même des milliards d'intelligences, en communion avec sa pensée. Ailleurs, enfin, toutes les intelligences, sans rien qui les relie à une autre intelligence, tournant sur elles-mêmes, dans le monde vide des opinions et des systèmes, plus étrangères les unes aux autres que les grains de poussière tourbillonnant au souffle d'un même ouragan. Ici, toutes les intelligences trouvant aux mêmes points qui les rattachent à un même centre, la raison radicale d'une invincible fraternité ; serrée les unes contre les autres comme par un ciment divin, et formant, chacune à son lieu et à son rang, comme le vivant édifice de la vérité ou la vraie cité de Dieu dans l'humanité, véritable Jérusalem nouvelle où les esprits exilés dans toute les Babylones de l'erreur chantent ensemble, dans un concert ineffable, le *credo* de la vérité, comme les enfants d'Israël, revenus des rives étrangères, chantaient à Jéhovah, dans le temple restauré, leurs hymnes harmonieux ; cité vaste comme le monde, où les intelligences se renvoient l'unité de la doctrine retentissant dans l'unité de la *parole*.

Telle est, en effet, la seconde face de l'unité, le retentissement harmonique et universel d'une parole divinement une et divinement immuable.

## II

Vous venez d'entendre le premier miracle de l'unité, la communion efficace de toutes les intelligences dans la même vérité doctrinale. Mais, messieurs, le miracle de l'unité dans la doctrine engendre le miracle de l'unité dans la parole. Lorsque le verbe divin s'est emparé des intelligences, quand il les a faites à son image, que dis-je ? quand il les a remplies de lui-même, quand il les a fait vibrer intérieurement au charme de ses silencieuses harmonies, que peuvent faire ces intelligences pleines du Verbe retentissant en elles, si ce n'est de le jeter autour d'elle, dans le retentissement de leur propre voix ? Quand il leur a dit, au plus intime de la vie, le mystère de la vérité qui est en lui et qu'il est lui-même, que peuvent faire ces intelligences où ce mystère abonde et surabonde, si ce n'est de le parler lui-même à toute créature ? Et comment dès lors toute parole humaine ne retentirait-elle pas comme un écho de ce Verbe divin ? comment toute âme humaine qui s'est assimilée la substance de ce Verbe n'éprouverait-elle pas le besoin de s'écrier avec le prophète : *Eruclavit cor meum verbum bonum*. " Mon cœur a fait retentir la bonne parole ? " Comment enfin cette unité intérieure de la doctrine, qui résonne au fond des intelligences comme un concert du ciel, ne passerait-elle pas dans les voix qui se font ses organes, pour la faire retentir sur la terre ?

Aussi, messieurs, étant donné cet accord des âmes catholiques dans l'unité de la vérité, rien ne se conçoit-il mieux que l'unité dans la parole, c'est-à-dire, dans l'enseignement et la prédication catholique ; et nous pouvons ajouter, rien n'est plus grandiose et plus ravissant que ce concert de tant de paroles catholiques faisant entendre, du fond de tous les espaces et de tous les siècles, les échos indéfiniment variés du même Verbe divin retentissant par tant de voix humaines.

Comptez, messieurs, si vous le pouvez, toutes les voix qui se font dans la catholicité, des échos plus ou moins sonores et plus ou moins harmonieux du Verbe incarné, c'est-à-dire, de la vérité faite homme !

Ah ! faites mieux encore ; penchez-vous, pour entendre, sur l'abîme des siècles ; écoutez les échos encore retentissants de toutes les voix catholiques qui ont parlé. Quel concert de voix ! quelle universelle musique de la parole catholique ne se taisant ni jour ni nuit, retentissant du couchant à l'aurore et du midi au septentrion ! voix de tous les pontifes, voix de tous les évêques, voix de tous les pasteurs, voix de tous les prêtres, voix de tous les apôtres et de tous les martyrs, voix de tous les confesseurs et de toutes les vierges, voix de tous les docteurs et de tous les théologiens, voix de tous les prédicateurs et de tous les orateurs, voix de tous les fidèles et de tous les croyants de la catholicité !

Eh bien, au milieu de cet immense concert, trouvez, si vous le pouvez, une voix, une seule voix donnant un démenti formel à un seul dogme enseigné par l'Eglise. Cherchez parmi toutes ces paroles qui formulent le dogme ou publient la doctrine catholique, cherchez une seule parole en désaccord complet avec tant d'autres paroles et faisant à la gloire de l'unité une injure quelconque. La vérité vous porte le défi de la trouver !

Ah ! messieurs, cette unité de la parole, cette identité de la prédication catholique dans le monde tient tellement au cœur et aux entrailles de la catholicité, qu'un seul mot, que dis je ? une syllabe, un accent injurieux à l'unité, tombant du haut d'une chaire catholique et d'une bouche sacerdotale, suffirait à soulever toutes les âmes qui ont gardé le vrai sens catholique, et cette parole discordante dans le concert de l'unité ferait courir un tressaillement immense et comme un frisson universel dans le corps ému de la catholicité entière. En voici, dans notre histoire, un exemple fameux. Un jour, dans une cité célèbre de la catholicité, un homme se rencontra qui, du haut de la chaire, laissa tomber sur son auditoire un mot qui blessait l'unité de la croyance à la divinité de Jésus-Christ. Stupéfait d'abord et dans la consternation, l'auditoire tout entier se lève tout-à-coup dans un mouvement d'universel d'indignation, et il crie d'une voix unanime : "Anathème à Nestorius ! anathème à l'hérétique ! anathème au blasphémateur ! " Qu'avait donc fait Nestorius ? Il avait



changé un mot, moins que cela, l'accentuation d'une syllabe ; cette altération d'un mot et ce changement d'une syllabe avait suffi pour provoquer l'universel anathème des âmes, tant la fibre de l'unité est vive, délicate et toujours vibrante au cœur de la catholicité. Eh ! messieurs, même sans monter si haut, qu'arriverait-il, pensez-vous, dans ce grand auditoire, si ma parole venant à tromper ma pensée, portait ici à l'unité doctrinale un public outrage ? Vos âmes, prises d'un même étonnement et soulevées par une même indignation, répondraient à la parole par un solennel murmure et par un mouvement improbateur, et demain, toute la cité, pour ne pas dire toute la France, ressentirait à la fois et l'émotion de cette parole et le contre-coup de votre indignation.

Ah ! gloire à la vérité et gloire à la parole qui la fait retentir, l'unité, qui est au fond des intelligences rattachées au même centre, éclate dans tout l'univers, par toutes les voies unies dans un même concert et chantant dans une même harmonie. Allez à l'équateur, sous ses feux dévorants ; allez aux pôles, sous leur ciel glacé par les frimas ; c'est la même parole qui retentit, et au fond de cette même parole, la même vérité. Que le signe de la Providence m'appelle aux plus lointains rivages ; que le souffle de l'événement me pousse aux régions les plus inhospitalières ou dans les déserts les plus sauvages ; que je traverse les plus brillantes civilisations ou les barbaries les plus grossières ; que j'entre dans le plus humble des sanctuaires ou dans la plus grande des basiliques : si l'Église catholique y parle, si elle y compte quelques prêtres et quelques fidèles gardant dans leur âme l'intégrité de la doctrine et sur leurs lèvres la liberté de la parole, nulle part je ne me sens un étranger ; partout je reconnais et la voix du Verbe qui a parlé à l'Église ma mère, et la voix de l'Église ma mère redisant aux fidèles ses enfants la voix du Verbe ; partout, de loin comme de près, d'espace en espace et de siècle en siècle, je reconnais et salue avec une joie attendrie, comme on reconnaît une voix de père ou de mère, de frère ou de sœur, les échos divers, mais toujours reconnaissables, de la grande voix catholique parlant à l'univers.

Admirable unité de la parole catholique se produisant, dans l'espace et la durée, avec une variété et une diversité indéfiniment extensibles, et sachant, par la variété de ses formes et par la diversité de ses accents, répondre aux aspirations de chaque siècle et à tous les appels de la Providence ! O gloire ! ô privilège incomparable de l'éloquence que l'Église a créé tout exprès dans l'humanité chrétienne, sachant mettre son enseignement éternel en rapport efficace avec toutes les faces du temps, et, sans rien ôter ni ajouter au dépôt sacré de la doctrine, sans rien sacrifier ni aux hommes, ni aux peuples, ni au temps de son éternelle intégrité, développant, de degré en degré, le fond infini de

l'immuable et réalisant ainsi le perpétuel progrès sans sortir jamais du sein de sa féconde et virginale unité; faisant sortir de millions et de millions d'âmes, sous un souffle identique, par ces voix toujours diverses, mais toujours d'accord, le même hymne universel à la vérité toujours ancienne dans son fond et toujours nouvelle dans ses expressions; pareille à un orgue immense, faisant sortir de son vaste sein, par la multiplicité de ses vibrations, l'harmonie d'un même chant!

Oh! dites-moi, est-ce que vous ne l'entendez pas vous venir de tous les rivages de la terre, porté par tous les souffles du ciel, cette harmonie de l'unité retentissant dans la parole catholique? Ecoutez, écoutez. J'entends l'Occident qui chante: *Credo*; et l'Orient, faisant écho à sa voix, se lève et répond: *Credo*; et le Midi et le septentrion, eux aussi, se lèvent et chantent: *Credo*; et tous les vivants échos de la catholicité redisent ce *credo* de l'indivisible et inviolable unité! Universel *amen* non-seulement des intelligences qui affirment au dedans, mais aussi de toutes les voix qui retentissent au dehors; harmonieux *amen* que les esprits chanteront au ciel dans l'éternel silence de la vision béatifique, et que j'entends retentir ici-bas comme un écho de la patrie dans la vallée de l'exil; *amen* vraiment divin, qui n'est autre que la voix du Verbe lui-même, s'affirmant de toute éternité, et redite et répétée dans le temps par toutes les voix devenues ses échos! O magie de l'unité! ô harmonie des intelligences! ô musique de la parole, immense clavier des âmes humaines où chacune, touchée par le même Verbe, principe et auteur de toute harmonie, crée la même mélodie et chante le même *credo*! Le prodige de Babel est retourné, la diversité est vaincue, et l'unité triomphe dans la parole comme dans l'intelligence de l'humanité.

### III

Etre unis de conviction et de foi dans la même vérité, et d'un bout du monde à l'autre s'entendre et se répondre dans l'harmonie d'une même parole, certes c'est déjà dans la formation de l'unité religieuse, un double miracle accompli. Cette unité de foi et de parole est la condition nécessaire à son rayonnement total; mais elle ne constitue pas l'unité achevée. Avec les intelligences, reflets d'une même vérité, et avec les paroles, échos d'un même Verbe, il faut l'union des volontés librement soumises à la même autorité. Pour que, selon la prière sortie du cœur du Christ, tous ne soient qu'un, il ne suffit pas qu'ils soient unis par l'intelligence et par la parole; il faut qu'ils le soient par la volonté et par la dépendance. Ce n'est pas assez, pour être vraiment un, que nous croyions et que nous parlions, il faut que nous voulions et que nous obéissions ensemble.

En effet, messieurs, ce n'est pas seulement par l'antagonisme des opinions et par l'individualisme des doctrines que nous tendons à la séparation; c'est encore et par-dessus tout par l'autonomie de notre vouloir, par l'empire de notre liberté et par le personnalisme de nos actions. L'accord dans la doctrine, l'entente des intelligences, l'accord dans la parole est la base de l'unité; elle n'en peut être le couronnement.

Ce qui a fait en tout temps les grandes blessures à l'unité chrétienne, ce sont des volontés opiniâtres perverties par des vices profonds. L'erreur de l'intelligence prépare les hérésies et les schismes; seule la perversion des volontés les consomme. L'Église ne reconnaît la pleine consommation du schisme et de l'hérésie que lorsque Satan y a imprimé, par l'organe d'une volonté opiniâtrément rebelle, le sceau authentique de la séparation. Aussi ce qui vous a fait, ô sainte Église catholique, de siècle en siècle, ces blessures profondes dont votre cœur maternel saigne et souffre toujours, ce n'est pas l'erreur seule, même armée de tous les glaives de la parole; c'est la liberté conspirant avec l'égoïsme; c'est la volonté en révolte, ayant pour complices ces tristes passions essentiellement anarchiques et schismatiques, la volupté, l'orgueil et la cupidité!

Donc, pour faire resplendir l'unité et la beauté de l'Église dans toute sa magnificence, il fallait que le principe unitaire de la société chrétienne eût non-seulement la puissance de réaliser la communion efficace des intelligences adhérant à un même symbole et s'exprimant par une même parole; il fallait surtout la puissance de réaliser la communion des volontés relevant du même commandement et s'inclinant dans la même obéissance. Et pour cela, il fallait que, pour une hiérarchie ascendante d'obéissance et de commandement, toutes les volontés convergeant à un même point pussent venir s'embrasser au centre de tout bien, comme les intelligences, par l'unité de la foi, viennent s'embrasser au centre de tout vrai.

Ici encore, quel idéal à poursuivre! quel spectacle à montrer sur la terre, région des schismes et des séparations! Cet idéal, c'est le vôtre, ô Église catholique; et ce spectacle, c'est celui que vous êtes appelée à déployer au sein de l'humanité qui porte avec le signe du Verbe vérité le signe du Verbe autorité!

Messieurs, remontez d'étage en étage cette magnifique pyramide d'où le commandement descend du sommet jusqu'à la base, embrasant toutes les volontés qui relèvent de l'empire de Jésus-Christ. Au sein de Dieu, assis à la droite du Père, voilà le Christ dans la plénitude de sa puissance et de sa souveraineté; le voilà redisant dans les siècles éternels ce qu'il a dit une fois dans le temps, à ses disciples,

en leur léguant l'investiture de sa puissance et le partage de sa souveraineté : Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; allez donc ; comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie ; allez dans la plénitude, l'universalité et la perpétuité de ma puissance ; allez, enseignez ; allez, parlez ; allez, commandez en mon nom, comme je le commanderais moi-même. Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise.

Ainsi, comme le gouvernement des intelligences le gouvernement des volontés est donné à l'Église : pouvoir d'enseigner et droit de se faire croire, mais aussi pouvoir de commander et droit de se faire obéir ; pouvoir de formuler le dogme et de fixer la croyance, mais aussi pouvoir de décréter des ordres et d'organiser la discipline ; pouvoir de régner sur les intelligences, mais aussi pouvoir de régner sur les volontés, c'est-à-dire, de faire accepter dans ces deux sphères de la vie chrétienne la royauté efficace et absolue de Jésus-Christ.

Mais pour que de cette parole vraiment créatrice l'harmonie pût sortir, il fallait que cette puissance elle-même, descendue du sein de Dieu au sein de l'humanité, eût dans cette humanité elle-même son centre unitaire et son suprême sommet, par où toutes les volontés relevant de l'empire du Christ pussent venir se rencontrer et s'unir, pour de là remonter toutes ensemble à leur centre divin.

Eh bien, messieurs, Dieu a mis à sa divine architecture ce sceau de l'unité. A cette hiérarchie de puissance il a donné un centre universel, Pierre, un sommet suprême, Pierre, une base fondamentale, Pierre ; Pierre portant en lui la plénitude du Christ maître des intelligences et roi des volontés ; Pierre au sommet, Pierre au centre, Pierre à la base soutenant tout, couronnant tout, concentrant tout, ou plutôt faisant tout reposer sur le Christ, tout remonter jusqu'au Christ, tout converger dans le Christ, par cette royale omnipotence du monde intellectuel, moral et religieux, la plus haute, la plus pleine et la plus authentique représentation de la royauté du Christ sur la terre ! Puissance d'enseigner, puissance de légiférer, puissance de punir, puissance d'administrer, puissance de régner enfin dans l'empire des volontés, tout s'appuiera sur cette base, tout convergera vers ce centre, tout remontera jusqu'à ce sommet comme de ce sommet tout descendra pour aller atteindre, au nom de Dieu et de son Christ, toute humaine volonté.

Ainsi, de la plus haute cime de l'humanité, que dis-je ? des profondeurs même de la divinité, l'autorité s'en va, de degré en degré, atteindre toutes les libres volontés pour les faire librement graviter vers leur centre universel, et par là réaliser entre elles l'unité entre tous les êtres libres, le plus beau concert et la plus ravissante harmonie de la création.

Quel spectacle ! Voilà un homme commandant au nom du Christ et représentant le Christ ; le voilà placé au centre et au sommet du christianisme ; le voilà revêtu de l'omnipotence communiquée par le Christ lui-même, pour ramener toutes les volontés libres au but de la première et de la seconde création ; le voilà redisant sur la terre la parole de son Christ vivant et commandant en lui : *Data et mihi omnis potestas in caelo et in terra.* J'ai toute puissance pour commander sur la terre, et par mon commandement de conduire au ciel toute volonté fidèle. Je commande à l'univers comme je commande à la cité, et j'envoie à l'un et à l'autre mon commandement de roi et ma bénédiction de père — *urbi et orbi.* Je vous apporte dans ma parole le commandement de Dieu, et je vous envoie dans ma bénédiction la force de l'accomplir — *urbi et orbi* ; et personne, quels que soient son pouvoir et son rang, ne doit échapper ni à cet ordre, ni à cette bénédiction. O humanité chrétienne vous qui portez le signe de la race de Jésus-Christ et l'honneur de son nom, humanité de la cité, et vous aussi humanité de l'univers, tombez à genoux, et courbez avec vos corps vos volontés soumises sous le commandement du roi et sous la bénédiction du Père, et permettez que, vous rattachant toute à votre centre par la chaîne éternelle de la divine autorité, je fasse éclater entre toutes vos volontés, librement et unanimement obéissantes, le plus difficile, mais aussi le plus divin miracle de l'unité !

Ah ! je le sais, il s'en faut bien que le monde chrétien tout entier réalise cette harmonie des volontés, dociles aux impulsions de la grande force unitaire. La liberté, hélas ! peut vous blesser, et ne vous blesse que trop, ô belle et harmonieuse unité ! et par la perversion qu'à jetée notre chute première dans le monde des volontés libres, jamais votre idéal n'a été et jamais il ne sera complètement réalisé sur la terre. Mais, ô sainte Église catholique, il n'en demeure pas moins que cet idéal est le vôtre ; que vous le poursuivez de plus en plus, et que plus vous en approchez en soumettant les âmes à votre maternel empire, plus vous ferez reluire dans l'humanité la grande image de Dieu, et plus la Jérusalem de la terre deviendra semblable à la Jérusalem du ciel !

#### IV

\* Croire ensemble à la même vérité, chanter ensemble le même *credo*, obéir ensemble au même commandement : telles sont les trois premières faces de l'unité dont nous contempions la merveille sans égale. En voici un quatrième : adorer ensemble, se prosterner devant un Dieu, dans une même adoration et un culte identique, identique par son fond

et, sauf des variétés accessoires qui complètent la beauté, identique par la forme.

Un mot résume dans sa substance l'unité du culte catholique, l'adoration de Jésus-Christ ; et cette adoration, il n'y a pas deux manières de l'entendre, il n'y en a qu'une, le culte latrine rendu à Jésus-Christ Dieu. De toutes les extrémités du monde j'aperçois le christianisme catholique à genoux non-seulement devant le même Dieu créateur du ciel et de la terre, mais devant le même Christ réparateur et sauveur du genre humain. J'entends l'Eglise catholique qui crie à tous ses enfants, en les convoquant dans ses temples et devant ses autels : *Venite adoremus, et procidamus ante Deum.* "Venez, adorons et prosternons-nous devant Dieu." Quel Dieu ? Le Dieu de Bethléem, du Calvaire et de l'autel. Et j'entends tous les enfants de la catholicité qui chantent l'hymne universelle de la même adoration : "Seigneur, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons—*adoramus te* / car vous seul êtes Dieu, vous seul le Fils du Très-Haut, ô Jésus-Christ ; oui, vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant." Telle est la grande unité du christianisme adorateur ; et sous ce rapport, tous ceux qui, comme nous, adorent en esprit et en vérité Jésus-Christ Fils de Dieu, sont avec nous.

Tel est le point central de notre unité liturgique et, si je le puis dire adoratrice, et de ce centre elle rayonne pour tout illuminer, tout élever et tout transfigurer à travers le culte catholique tout entier : unité des sacrements, unité du sacrifice, unité de l'autel, unité du temple, unité de la prière, toutes ces unités, en reflétant la lumière du Christ adoré, font resplendir par toutes ses faces la grande unité *liturgique*.

Unité des *sacrements*. Sortez de l'Eglise catholique : que devient l'unité sacramentaire, qui, sous la garde saintement jalouse d'une tradition de dix-huit siècles, porte le sceau du Christ, son divin fondateur ? Les sacrements s'en vont comme les dogmes, emportés à tout vent de doctrines, si ce n'est au souffle de toutes les passions. Ces canaux sacrés ouverts par la main du Christ lui-même, pour faire couler de ses blessures dans l'âme des chrétiens les torrents de ses grâces et les flots de son sang, sont brisés, mutilés, si ce n'est tout à fait anéantis par la main des novateurs. Chaque secte qui s'élève, chaque culte qui s'organise fait subir à l'intégrité et à l'unité séculaire de nos sacrements des mutilations toujours nouvelles et des fractionnements toujours nouveaux. Ici cinq sacrements, ailleurs quatre, ici trois, là deux seulement, et ailleurs un seul échappe à la mutilation et à la ruine, si tant est même qu'un seul y subsiste encore dans son rite et sa forme légitime.

Eh bien, messieurs, il y a une Eglise où, pas plus quel 'unité doctri-

nale, l'unité sacramentaire n'a subi aucune atteinte, l'Église catholique ! Voici les sept canaux sortant du cœur du Christ et, aujourd'hui comme il y a dix-neuf siècles, faisant couler dans les veines de l'humanité les flots du sang régénérateur ; voici nos sept sacrements perpétués et administrés, à tous les points de la catholicité, avec le même rite immuable et la même formule sacramentelle, c'est-à-dire, avec la même inviolable et inaltérable unité.

Unité du sacrifice et de l'autel. Cherchez à travers les ruines faites dans le christianisme par les violences de l'erreur religieuse : qu'est devenue, au sein de tous ces cultes si divers, si multiples, si contradictoires, l'unité de l'autel et du sacrifice ? Ici encore des mutilations, des fragments, des débris, si ce n'est la ruine tout entière de ces deux choses qui n'en font qu'une et qu'on doit trouver au centre de toute religion, le sacrifice et l'autel.

Ah ! regardez au centre de la vie catholique. Voici l'autel et voici le sacrifice—*habemus altare*. Nous avons un autel, non pas deux, mais un seul ; et autour de cet autel, voici rangé, de loin comme de près, le monde catholique tout entier. Nous avons un sacrifice, nous n'en avons qu'un seul, et dans cet unique sacrifice une victime toujours la même, et pour immoler la victime, le même universel et perpétuel sacrificeur ; et ce sacrifice, le voici : Voici qu'en tout lieu un sacrifice est offert—*ecce in omni loco sacrificatur* ; du lever du soleil à son couchant, une victime sans tache est offerte en mon nom—*offertatur nomini meo oblatio munda*, et j'entends l'humanité, respirant en tous lieux l'encens d'un même sacrifice, chanter dans tout l'univers, en se prosternant devant l'autel catholique : *O salutaris hostia !* et ce sacrifice est le centre toujours et partout vivant de l'universelle et perpétuelle unité de notre liturgie et de notre adoration.

Unité du sacrifice et de l'autel ; unité du temple, image matérielle, mais expressive de l'unité de l'Église universelle. Le voyez-vous dans son ensemble harmonieux le temple catholique ? Regardez surtout, dans sa magnifique et grandiose unité, la basilique du moyen âge, sortant de terre, appuyée sur ses fermes fondements, s'élevant sur ses fières colonnes, et montant jusqu'à son plus haut sommet, comme le symbole lapidaire de la grande unité catholique qui couvrait alors le monde ! Comme tout s'y tient et s'y soutient ! comme tout s'y enchaîne à tout ! et comme tout va converger au centre du sanctuaire ! et comme de ce centre plein de reflets, de lumière et de parfums, l'unité s'épanouit en une multiplicité toute pleine d'harmonie !

Unité du temple où s'accomplit le sacrifice ; unité de la prière surtout, de la prière qui monte au ciel sur les ailes de la foi et de l'amour avec l'offrande du sacrifice ; unité liturgique dans le plus grand

sens de ce mot ! D'un pôle à l'autre, et du couchant à l'aurore, une même prière comme un même sacrifice. Oui, moi catholique, lorsque je me prosterne pour prier devant la face de Dieu, lorsque de l'abîme de mon néant la prière s'élève pour aller frapper au cœur de l'infini, ah ! je sais que je ne suis pas seul ; j'aperçois de loin, à travers les espaces et les temps, l'immense assemblée de tous mes frères les suppliants, et j'entends l'écho de leur prière qui monte avec ma prière, avec le même sens et souvent sous la même formule, vers le même cœur du Père qui est au ciel. Je prie avec tous les prêtres, tous les évêques et tous les pontifes ; je prie avec tous les apôtres, tous les martyrs, tous les saints ; je prie avec tous les religieux, tous les moines, tous les cénobites, tous les anachorètes ; je prie avec tous les fidèles de la catholicité, avec les savants et avec les ignorants, avec les riches et avec les pauvres, avec les grands et avec les petits, avec les rois dans leurs palais et avec les pâtres dans leur chaumière avec tout ce qu'il y a de plus haut et tout ce qu'il y a de plus bas, avec tout ce qui brille aux plus splendides sommets et avec tout ce qui se cache au fond des plus obscures vallées.

Et toutes ces prières qui montent des rives les plus reculées, des régions les plus lointaines, des cités les plus peuplées et des déserts les plus profonds, elles s'élèvent dans un parallélisme magnifique et vont, comme des sœurs se reconnaître dans le même cœur de Dieu. O unité de la prière catholique ! ô harmonie de l'universelle invocation, que ne puis-je, dans une parole plus digne de vous, faire résonner au fond de toutes ces âmes saintement frémissantes vos mélodies sacrées !

O maître ! ô Sauveur ! tout à la fois le terme, le témoin et l'inspirateur de la supplication catholique, ah ! vos vœux ne sont pas seulement accomplis, ils sont surpassés ! Vous disiez, en appelant sur l'humanité chrétienne l'unité de la prière : "Quand deux ou trois seront réunis pour prier, je serai au milieu d'eux." Ah ! voici bien autre chose ; voici deux cents millions d'âmes assemblées pour prier la même prière ; voici devant vous un monde agenouillé dans une même prosternation et faisant monter de son cœur jusqu'au vôtre une même supplication ; voici enfin la grande famille catholique, de tous les confins du monde, assemblée devant la face du Père ; l'univers est comme son temple ; tous dans ce temple se prosternent dans la même adoration, entourent le même autel, participent aux mêmes sacrements, assistent au même sacrifice ; surtout ils font monter au ciel la voix d'une même et fraternelle prière ; à travers les neuf mille lieues qui mesurent l'orbite terrestre, j'ai entendu la même prière montant vers l'infini et disant la même parole : "Notre Père !" Et tandis que passait devant mon âme cette sublime vision, moi le fils joyeux de l'unité, j'ai reconnu



ma mère; j'ai vu l'Église, harmonieuse et belle comme nulle autre chose ne l'est sur la terre; j'ai entendu la divine unité et la divine harmonie de sa prière; j'ai reconnu la beauté et la voix de la divine épouse, et je l'ai saluée avec un accent d'autant plus ému et avec une âme d'autant plus ravie que j'ai reconnu dans cette beauté la beauté de l'amour, et dans cette harmonie la voix même de l'amour. Oui, toutes ces unités, qui s'appellent les unes les autres unité de doctrine, unité de prédication, unité de commandement, unité d'adoration; toutes ces unités partielles, qui composent comme des traits divins la céleste figure de l'unité catholique, m'ont paru d'autant plus ravissantes que je les ai vues partout couvertes des reflets d'une unité plus ravissante encore, l'ineffable unité de l'amour.

## V

L'amour! Ah! messieurs, en vous montrant sous ses grandes faces l'unité de l'Église, se peut-il que je passe, sans m'y arrêter un instant avec vous, devant cette chose la plus essentiellement unitaire, celle qui fait l'unité entre les hommes, comme l'attraction fait l'unité entre les corps? Certes l'unité dans la croyance, dans la parole, dans l'obéissance et dans l'adoration, c'est quatre fois miraculeux déjà; mais le miracle de l'unité, ne serait pas complet si Dieu n'avait pas trouvé le secret de faire converger vers un même centre unitaire, avec la foi de toutes les intelligences, l'obéissance de toutes les âmes, l'amour de tous les cœurs.

Qui ne porte au fond de lui-même ce sens et cette voix de la vie sentant et s'attestant elle-même? Le cœur est centre, et parce qu'il est centre, il emporte tout après lui. C'est le cœur qui fait l'ordre et l'unité en se mettant en son lieu, et c'est le cœur qui crée le désordre et l'anarchie en sortant de sa sphère; car, comme les corps gravitent par leur centre, ainsi les vies humaines s'attirent ou se repoussent par leur centre, c'est-à-dire, par leur cœur. Il n'y a donc pas dans l'humanité d'unité possible et surtout durable sous un principe supérieur qui fasse graviter les cœurs vers les cœurs; et si vous voulez me montrer sur la terre l'idéal de l'unité, je vous dirai: Montrez-moi tous les cœurs devenus comme un seul cœur, et par lui toutes les vies devenues comme une seule vie—*cor unum!*

Eh bien, messieurs, voici le grand et doux mystère de l'unité qui se découvre aux regards de la pensée ravie—*ecce mysterium dico*. Tous les chrétiens sont un seul corps, le corps de Jésus-Christ, en qui nous sommes et que nous sommes nous-mêmes. Ce corps, comme tout corps,

a un centre organique, et ce centre, comme en tout corps vivant, c'est un cœur, le cœur de Jésus-Christ, source de sa propre vie et centre vivant de sa propre unité. Et dans ce cœur, il y a le grand et suprême moteur de tout; il y a l'amour, l'amour infini, l'amour divin animant un cœur humain, et par ce cœur venant se placer, pour le faire vivre et se mouvoir en lui, dans l'humanité entière. L'amour du Christ, en un mot, enchaînant à son cœur tous les cœurs par des chaînes plus fortes que tout ce qui peut user la vie et tout ce qui peut briser la mort, voilà le plus intime secret, et nous pouvons bien ajouter le dernier mot de notre unité chrétienne et catholique. Oui, dans ce centre divin, tous les cœurs sont un seul cœur et tous les amours deviennent un seul amour!

Ainsi nous avons un centre d'amour comme un centre de vérité et d'autorité, et le cœur de Jésus-Christ, lieu vivant de cet amour, apparaît aux regards de notre foi comme le lieu vivant de l'unité de tous les cœurs gravitant autour d'un seul cœur, centre universel d'attraction morale dans le monde catholique; et c'est la fonction aussi suave que sublime de l'Eglise catholique de travailler à consommer de plus en plus, dans la multiplicité de tant de cœurs humains, l'ineffable unité d'un même amour divin!

Mais, messieurs, veuillez le remarquer ce grand centre des cœurs nous demeure invisible et impalpable. Ce cœur du Christ, nœud vivant de tous nos amours, ne se laisse ni voir ni toucher. Et pourtant il faut aux cœurs, comme aux intelligences et aux volontés, un centre visible, un centre palpable, accessible, dont on puisse dire en l'approchant et le touchant: Le voici. Aussi Dieu, pour achever son œuvre, a fait cette autre merveille; il a créé trois amours, comme trois rameaux sortis du grand arbre, comme trois rejetons de la divine sève de l'amour de Jésus-Christ; il nous a donné l'amour d'une mère, l'amour d'un père et l'amour qui sort des deux autres, comme leur fruit légitime, l'amour des frères.

L'amour d'une mère, d'une mère qui nous engendre par l'amour même de Jésus-Christ, et qui, après nous avoir portés dans son sein et enfantés par ses douleurs, nous attire et nous presse sur ce cœur ému et tressaillant comme un centre d'amour qui raille tous les cœurs. Catholiques, mais hommes et infirmes que nous sommes, ah! je le sais, nous pouvons nous diviser sur beaucoup de choses, et nous ne nous divisons que trop. Mais une chose nous rallie tous invinciblement, l'amour d'une mère; nous aimons tous l'Eglise! Frères séparés, schismatiques, hérétiques, et vous surtout, rationalistes, ah! vous l'ignorez cette joie des vrais chrétiens; relégués que vous êtes dans les régions plus ou moins arides du séparatisme, de l'isolement et de

l'individualisme, vous ne connaissez pas comme nous une institution vivante, sympathique, que dis-je une institution ? disons-mieux, un être qui a un cœur pour aimer, des entrailles pour compatir, et, pour nous protéger contre le mal et l'erreur, une force invincible, une religion qui nous dit sans cesse : Mes enfants, mes petits enfants, et à laquelle nous disons tous : Ma mère, ô la plus belle, la plus aimante, la plus tendre des mères !

Et si nous avons, pour nous attirer et pour nous serrer les uns contre les autres, le cœur d'une mère, nous avons aussi, pour achever le miracle de notre unité, le cœur d'un père. Au plus haut lieu du monde, au centre de la catholicité, il y a un homme, et cet homme a un regard pour veiller sur toute l'Eglise, un cœur pour l'embrasser, et dans ce cœur, il y porte un amour comme on n'en a jamais vu, un amour qui s'étend par delà toutes les barrières où s'arrêtent les autres amours, un amour qui va jusqu'à tous les bouts du monde, qui, à la lettre, aime l'humanité, toute l'humanité, sans rien perdre de sa profondeur, de sa tendresse, de son énergie et de son intensité. Cet homme est un père ; cet homme, c'est le *saint-père* ; cet homme, c'est le père du monde ! Et l'amour de ce père de l'humanité chrétienne a, pour sauver tous ses enfants, des sollicitudes, des dévouements et aussi des douleurs telles que n'en connut jamais une autre paternité ; et souvent, dans le secret de Dieu et de son cœur, il verse sur les pieds du Christ des larmes telles que n'en versent pas d'autres yeux sur la terre ; et ce cœur du père universel, du fond de ses tristesses, laisse entendre aux anges du ciel des gémissements tels qu'il n'en sort pas des autres cœurs humains. Oh ! non, nul autre amour de père ne ressemble à cet amour, et pour bien entendre cet amour du père catholique envers ses innombrables enfants, il n'y a que l'amour de tous ses enfants pour le père de la catholicité. Ce père, qui a pour ses enfants d'indicibles tendresses, quelles tendresses aussi il suscite pour lui-même au cœur de ses enfants, c'est ce que ne comprendront jamais bien ceux qui, par l'injure des événements ou par leur propre faute, demeurent séparés de cette paternité qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils n'aperçoivent qu'à travers les préjugés, les ignorances, les sophismes et quelquefois les haines semées autour d'eux comme la poussière dans l'atmosphère. Ah ! combien nous aimons le *père* ! Ce que nous voudrions mettre à ses pieds de dévouements et de sacrifices pour lui prouver notre amour, c'est que vous ne pouvez pas entendre, vous surtout, vous pauvres égarés, vous qui, par une étrange perversion du cœur humain, voyez des yeux de la haine cette grande et douce personnification d'amour, vous qui, en retour de l'universelle bénédiction qu'il laisse tomber sur tous et de l'interminable tendresse qu'il ne refuse à personne, lui envoyez

l'outrage de l'ingratitude, et qui, par chaque blessure que vous faites à son cœur, multipliez l'amour et le dévouement dans le nôtre.

Ah ! vous avez beau l'humilier devant ces deux cents millions d'enfants, cette paternité, la plus auguste et la plus tendre qu'il y ait sur cette terre, l'humanité catholique la révèle dans son cœur à mesure que vous essayez de l'abaisser dans le monde. Le père connaît les enfants et les enfants connaissent le père ; ce père, nous ne l'abandonnerons pas. En vain l'ennemi chercherait à nous fractionner, à nous diviser, à nous armer les uns contre les autres ; nous avons un père, un père unique, un père commun, et dans la guerre comme dans la paix, dans l'orage comme dans le calme, nous nous serrerons les uns contre les autres autour de cette paternité protectrice, lieu vivant et visible de notre unité et centre universel de notre *fraternité*. Car l'amour du père et l'amour de la mère produisent un troisième amour qui consomme notre communion efficace dans le cœur de la même paternité et de la même maternité, l'amour des frères !

L'amour des frères, épanouissement naturel de l'amour d'un père et de l'amour d'une mère ; pareil à celui des plus belles et des plus grandes fleurs de la création, plein d'un céleste parfum et d'une ravissante beauté ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* Ah ! vous cherchez, vous appelez, vous exaltez la fraternité ! La fraternité, la voici : elle habite entre le cœur du père et le cœur de la mère, ces deux cœurs qui n'en font qu'un, au sein de la plus belle, de la plus vaste, de la plus douce et de la plus harmonieuse unité, plus vaste que toutes les unités qui se font ou se défont sur la terre, plus belle que celle du palmier, étendant avec grâce ses rameaux fraternels, plus douce que la rosée qui descend sur les fleurs au penchant de l'Hermon ou de la vallée de Térébenthine, plus harmonieuse que tous les concerts qui retentissent dans les mille voix de la nature. Pourquoi ? Ah ! vous venez de l'entendre, parce que cette unité c'est le concert des intelligences unies dans une même foi, le concert des voix unies dans une même parole, le concert des volontés unies dans un même commencement, et tous célébrant avec une joie et un transport unanime, au sein de l'Eglise catholique, la fête universelle de l'unité et de la fraternité ! *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !*

Ah ! messieurs, à ce rayonnement de l'unité que je viens de vous montrer, je le sais, il manque quelque chose ; il faudrait vous la montrer resplendissant à travers toute notre histoire ; car elle aussi elle a traversé tous les espaces et tous les siècles, tous les peuples, et dans tous les peuples, tous les siècles, tous les espaces, elle a vaincu toutes les causes de séparation, toutes les forces schismatiques et toutes les

puissances de la division. Il faudrait vous montrer, dans cette longue vie de l'Eglise, le travail de nos évêques, de nos pontifes, de nos conciles pour sauver l'unité à l'heure des grandes tempêtes, bravant tout, sacrifiant tout pour le triomphe de l'unité catholique.

Mais ce n'était pas mon point de vue. Et d'ailleurs à quoi bon ? Ce long travail des siècles va se résumer et s'abrèger devant vous ; car si le concile œcuménique du dix-neuvième siècle doit être la grande manifestation de la catholicité de l'Eglise, il sera encore plus la manifestation de son incomparable unité ! O messieurs, encore une fois reposons nos regards sur cette grande et belle chose que déjà nous voyons poindre à l'horizon d'un prochain avenir ! Quel spectacle Dieu va vous montrer, à vous si avides de spectacles !

Voici apparaître le christianisme comme la plus grande chose de l'humanité ; voici la plus grande chose dans le christianisme lui-même, la sainte Eglise catholique ; voici ce qu'il y a dans l'Eglise elle-même de plus imposant, de plus auguste et de plus solennel, le concile œcuménique ; et voici, dans le concile œcuménique, celui qui en est le cœur et la tête, le centre et le sommet, le pontife romain, résumant et condensant, comme le chef fait pour le corps, toute la vitalité, toute l'autorité, toute l'infailibilité du concile lui-même, dominant et confirmant tous ses frères ; et lorsque sa voix, résumant tant de voix, aura parlé, et lorsque d'échos en échos aura retenti l'universel *amen* de la catholicité, ah ! oui, ce sera la grande manifestation, disons mieux la grande fête de l'unité.

Hors de là, messieurs, le sort en est jeté, non-seulement il n'y a plus d'unité religieuse, il n'y a plus même de véritable religion ; il n'y a plus que des âmes juxtaposées, pareilles aux grains de sables du rivage, emportés, ou par le flot qui vient ou par le flot qui s'en va, et selon le beau mot d'un publiciste, il n'y a " qu'une poussière gouvernée par le vent." Or la seule manière pour le vent de gouverner, c'est d'éparpiller. Et tel est, en effet, le spectacle que présente partout la religion en dehors de l'unité catholique : au lieu de la concentration, l'éparpillement universel. Ah ! je ne parle pas, en ce moment, à ces intelligences rétrogrades qui reculent jusqu'à vouloir anéantir ce que les barbares eux-mêmes savent encore respecter. Je parle à tous ceux qui adorent encore prosternés devant un autel, à ceux que la conviction rallie, surtout à ceux qu'une même foi prosterne devant le Christ Dieu, réparateur et Sauveur ; je parle à tous les chrétiens mes frères, que je voudrais pouvoir atteindre par cette parole sous tous les cieus et sur tous les rivages, et à ceux-là je crie de toute mon âme : Comme nous et avec nous, vous croyez au pasteur unique des âmes, Jésus-Christ Notre-Seigneur ; comme nous et avec nous, vous voudriez réaliser l'idéal de

l'unité qu'évoquait son cœur par un cri d'incomparable amour ; vous appelez de tous vos désirs l'unité visible du troupeau sous la garde de l'unique pasteur visible. Ah ! venez avec nous, car la force des choses l'ordonne, l'histoire de vos séparations le commande, la poussière des sectes emportée sur tous les chemins du monde religieux par le vent de tous les rationalismes vous le crie avec nous ; vous reviendrez à nous, ou vous vous en irez vous éparpillant de plus en plus ; vous achèverez avec nous, sur l'inébranlable pierre, l'édifice de l'impérissable unité, ou vous vous en irez vous séparant, vous divisant, vous pulvérisant, vous anéantissant de plus en plus, jusqu'à ce que votre christianisme s'évanouisse tout à fait, comme un fantôme, dans le vide creusé sous vos pieds par l'antichristianisme.

Oh ! non, il n'en sera pas ainsi, et notre cœur fraternel ne s'y peut résigner ! Frères en Jésus-Christ, vous que le Christ appelle, vous que l'Église appelle, vous que le pontife appelle, vous que nous appelons tous dans ce royaume de l'unité où il n'y a vraiment qu'un seul troupeau et un seul pasteur, ah ! je vous en prie, entendez, par la bouche de Pie IX, la voix de l'unité vous conviant à ses plus belles fêtes ; rameaux brisés, relevez-vous ; membres épars, rassemblez-vous ; âmes endormies, réveillez-vous ; frères en Jésus-Christ, reconnaissez-vous, aimez-vous, embrassez-vous ; reconnaissez-vous dans le cœur du même Christ, aimez-vous dans le cœur de la même mère ; et puis, sur le cœur de ce père qui vous ouvre avec le sien le cœur même de Dieu, embrassez-vous ; que la voix universelle et perpétuelle de notre unité réponde, d'espace en espace et de siècle en siècle, à la parole du maître : " Mon Père, qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes " un " *Ut sint unum sicut et nos unum sumus*. C'est alors que cette grande religion, emportant avec elle-même toutes les intelligences, toutes les volontés, toutes les âmes, tous les cœurs, gravitant autour d'un même centre vers l'éternelle destinée, sera plus que jamais la force motrice qui poussera le monde de progrès en progrès.

J. FÉLIX.

#### ALLOCUTION DE L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

Messieurs, ou, je l'aime mieux, laissez-moi vous nommer mes frères, je viens de mêler ma prière à la vôtre en disant la sainte messe pour vous, et j'éprouve le besoin de mêler aussi mes paroles aux accents de votre foi et d'exprimer les sentiments que m'inspire le spectacle de cette grande assemblée.

Avant tout, je remercie Dieu qui protège la France et qui permet que cette capitale, si ouverte à toutes sortes d'erreurs et de séductions, compte néanmoins encore tant de fermes esprits et de vaillants catholiques.

J'offre aussi ma gratitude au zélé prédicateur dont la parole vous a tenus réunis depuis six semaines autour de la chaire de Notre-Dame.

Enfin, messieurs, je vous dois à vous-mêmes des remerciements et des félicitations pour le grand acte de religion que vous venez d'accomplir et pour l'exemple que vous donnez à Paris et, on peut le dire, à la France et au monde.

Cette foule m'émeut, la voix de vos cantiques me va jusqu'à l'âme, et tout à l'heure, en vous donnant la sainte communion, votre attitude convaincue, votre dévotion virile, m'ébranlait tout entier et m'imprimait de ces secousses qui finissent par les larmes. Ce qui me touche particulièrement, ce n'est pas la solennité extérieure, ce n'est pas le dehors ; c'est le dedans, c'est votre acte de foi et de piété avec les conséquences qu'il ne peut manquer d'avoir pour vous, pour vos familles et pour notre pays.

En recevant la sainte eucharistie, vous venez d'imprimer à votre âme un nouveau mouvement d'ascension vers Dieu et de faire un progrès de plus dans l'œuvre de votre transformation morale. Vous marchez ainsi vers le but de votre existence terrestre ; car, vous le savez, la condition de l'homme, c'est qu'il est imparfait et déchu ; sa loi et son devoir, c'est qu'il se relève et se perfectionne en tâchant d'imiter Dieu, qui est la sainteté même ; son mérite et son bonheur, c'est d'accomplir ce travail avec la grâce de Dieu, qui vient en aide à sa liberté, et d'obtenir la récompense promise aux élus.

Ce travail suppose donc un type, un exemplaire à reproduire, des ruines à réparer et des moyens d'action à mettre en jeu.

Premièrement un type, un exemplaire à reproduire.

Le type, l'exemplaire, c'est Dieu lui-même, Dieu vivant et personnel, créateur et père de l'humanité. Il nous a fait à son image, à sa ressemblance qu'il a gravée, non dans votre corps pétri de terre, mais dans notre âme immatérielle. De même, en effet, que Dieu, suprême intelligence, possède la raison et la liberté, ainsi est-ce dans notre raison et dans notre libre volonté qu'il faut chercher son auguste image. De même encore que Dieu est le souverain maître de toutes choses, ainsi trouve-t-on quelque image de cette royauté puissante dans notre domination sur toutes les créatures terrestres. Il semble, au reste, d'après l'enseignement de nos pères, que si l'image de Dieu reluit naturellement dans notre âme, sa ressemblance s'y grave surtout par les efforts que nous faisons pour développer et perfectionner nos facultés dans le sens de notre vocation, c'est-à-dire pour pratiquer la vertu et pour acquérir la sainteté.

Ainsi donc, c'est par la création que nous avons reçu en nous l'image de Dieu ; mais c'est par notre liberté soutenue de la grâce que nous pouvons arriver à sa ressemblance.

Le type, l'exemplaire, c'est encore, c'est surtout Dieu fait homme. En prenant un corps et une âme semblables aux nôtres, Jésus-Christ devient

notre modèle ; il n'habite pas seulement une lumière inaccessible, mais il se fait visible en paraissant sur la terre ; il parle, agit, souffle et meurt comme les autres hommes. Son Père l'envoie sans doute afin que nous soyons sauvés en croyant en lui, mais aussi et surtout pour qu'il soit notre modèle et que notre vie ressemble à la sienne. Nous sommes tous appelés au ciel ; mais nul n'y entrera qu'avec Jésus-Christ, chef glorieux du corps dont nous sommes les membres lorsque nous vivons de sa vie et de son esprit. C'est pourquoi lui-même a dit : " Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et me suive. Je vous ai donné l'exemple afin que ce que j'ai fait vous le fassiez vous-mêmes. Soyez miséricordieux et bons comme votre père céleste. Soyez parfaits comme votre père céleste est parfait. "

C'est vers ce noble but que nous appellent et nous entraînent la grande vie et la grande mort de Jésus-Christ, les mérites de son sang répandu, l'autorité de sa doctrine, la force de ses exemples, l'action de l'Eglise qui continue parmi nous son ministère de réparation et de salut.

Voilà le type présenté au monde entier. C'est là le modèle que tous les saints ont imité ; c'est en suivant la voie de la croix, en marchant sur les traces du crucifié, qu'ils se sont acquis le droit d'entrer avec lui dans le ciel pour être récompensés. C'est aussi notre modèle à tous.

Secondement, le sujet qu'il s'agit de réformer sur ce type auguste c'est nous-mêmes, et les ruines qu'il faut réparer sont en nous. — L'homme est sorti des mains de Dieu avec une nature saine et parfaite, dans un état de justice et de sainteté. Son intelligence, quoique bornée et faillible, était exempte d'erreurs et de préjugés ; sa volonté droite, son cœur innocent et pur ; ses sens eux-mêmes se tenaient dans l'ordre, et rien encore n'avait converti en péril leur simplicité sans tache. En outre, Dieu, lui assignant une fin surnaturelle, l'avait orné de sa grâce et revêtu ainsi d'une force propre à le soutenir et à le faire avancer dans le chemin de sa destinée supérieure. — Toutefois, l'homme, soumis à une épreuve, s'y montra inégal. Un commandement lui fut donné, commandement positif, intimé par la voix de Dieu même, facile à suivre, sanctionné par des promesses et des menaces pleines de gravité. — Malgré les secours naturels et surnaturels dont il était pourvu, l'homme faillit, et sa chute entraîna des conséquences terribles pour lui-même et pour ses descendants. L'alliance avec Dieu fut rompue, la grâce perdue, l'âme frappée de mort. Le désordre parut dans la nature humaine tout entière : la raison resta désormais obscurcie, la volonté portée au mal, la liberté blessée et affaiblie, l'image de Dieu défigurée en nous, le corps révolté contre l'âme et l'âme contre Dieu. Les anciens, même en dehors de la vraie religion, avaient constaté cette étrange misère et ce renversement. La philosophie chrétienne, après saint Paul, les a décrits en termes éloquents, et chacun



de nous ressent en lui-même les contre-coups de cette chute originelle et peut mesurer, par ses tentations et par ses fautes, la profondeur du mal et l'étendue des ruines.

Or ce sont ces ruines morales qu'il faut réparer ; c'est cet édifice de notre nature, brisé dans le premier Adam, qu'il faut relever, par les vertus du second, dans les proportions de son ancien plan. Ce travail est de toute la vie, et il se fait quand on soumet le corps à l'âme et l'âme à Dieu, les sens à la raison et la raison à la foi.

Car il y a trois forces qui se disputent la suprême direction de notre vie : une force inférieure et sensuelle, qui nous met en rapport avec le monde physique ; une force intelligente et morale, par où nous entrons en communication avec les vérités qui sont le patrimoine et l'honneur de l'esprit humain ; une force plus haute encore et surnaturelle, qui nous est donnée de Dieu pour pratiquer la vertu sur la terre et parvenir à la gloire du ciel.

Ces trois forces se livrent entre elles un combat de tous les instants, au fond de notre conscience, sur le théâtre borné de notre vie extérieure et individuelle, et sur le théâtre plus grand où s'agite l'humanité. L'une ou l'autre inspire chacun de nos actes, prévaut dans l'ensemble de notre existence et lui imprime son caractère moral. Tous les hommes, et même tous les peuples et tous les siècles, à des degrés divers, obéissent à l'une ou à l'autre de ces forces, écoutent la voix des sens, ou la raison orgueilleusement émancipée, ou les enseignements de la foi.

De ces trois forces jamais éteintes et toujours en lutte, celles-là doivent être contenues et subordonnées qui sont les moins nobles, qui ne peuvent que nous tromper et nous faire déchoir, si elles avaient jamais la domination. Celle-là doit vaincre et gouverner les autres qui est la plus noble et la plus intelligente. Ainsi faut-il que les sens obéissent à la raison, parce que la suprême loi de l'homme n'est pas dans ses organes, et faut-il que la raison obéisse à la foi, parce que si la raison est l'esprit de l'homme, la foi est l'esprit de Dieu et par conséquent la dépasse toujours.

Voilà dans quel sens il faut régler notre vie ; voilà l'harmonie, la discipline qu'il faut rétablir en nous.

Troisièmement, les moyens de ramener ainsi l'homme à son divin modèle sont la grâce et la liberté.

La grâce nous vient de Dieu ; elle est donnée à qui la demande et la cherche. On la demande par la prière, qui est une loi essentielle de l'ordre moral et qui y remplit le même rôle que l'étude dans le monde intellectuel et le travail dans le monde physique. Comme le travail du laboureur féconde la terre et lui fait porter des fruits savoureux et nourrissants, comme l'étude et la réflexion fortifient et développent notre esprit et le mettent en possession des vérités les plus élevées et les plus utiles, ainsi la prière

est la culture du cœur ; elle l'ouvre, elle le dispose aux influences d'en haut, et quand la pratique des sacrements s'y joint, la grâce le visite et le purifie, elle l'éclaire et l'ennoblit ; elle rend notre libre volonté fertile en résolutions généreuses et en actes de vertu.

Quant à la liberté, nous l'apportons en naissant et nous la gardons toute la vie ; le sens intime nous le persuade, la voix du monde entier le proclame, la foi l'enseigne. Mais cette liberté augmente ou diminue dans l'homme en raison de l'usage qu'il en fait. Elle diminue s'il accepte le joug de l'erreur, de la passion, de l'orgueil, de l'intérêt, de l'opinion et des hommes ; car enfin il reste l'esclave de tous ces maîtres importuns, et il continue de plus à relever de la raison qu'on n'étouffe pas et de Dieu qu'on n'évite pas comme on veut. La liberté, au contraire, augmente lorsque l'homme s'affranchit graduellement de ses passions, de ses instincts, de tous ces dominateurs injustes que je viens de nommer, lorsqu'il échappe à leur tyrannie en n'acceptant pour maître que la vérité, c'est-à-dire Dieu lui-même.

Avec cette liberté ainsi développée par la grâce de Dieu qui la dirige et la soutient, l'homme peut ramener et maintenir l'ordre dans toutes ses facultés et ses forces, dans son esprit qu'il refait et perfectionne par la foi, dans son cœur qu'il transforme par la charité, dans son activité qu'il soumet virilement à la loi du devoir.

C'est ce que vous ferez, messieurs ; c'est ce que nous ferons tous avec courage. Oui, appliquons-nous à croire, et, par la foi, donnons notre esprit à Dieu qui est vérité. Car nous devons l'étudier et le connaître, non-seulement par la raison, qui est faible et insuffisante pour cet objet, mais par la foi, absolument nécessaire à qui veut savoir tout ce qu'il faut et comme il faut.

Ayons et gardons la foi que nous ont transmise soixante générations, qui est la meilleure partie de leur héritage pourtant si glorieux ; la foi, qui est descendue dans notre cœur à travers les tendresses d'une mère ; la foi, qui nous ouvrira la porte de cette partie supérieure où nos aïeux nous ont précédés. Gardons la foi, quoi que disent contre elle les esprits forts, qui sont souvent des esprits faibles et presque toujours des cœurs troublés. Car enfin, vous avez beau avoir de l'esprit, Dieu en a plus que vous ; or Dieu met son esprit dans sa parole comme vous mettez votre esprit dans la vôtre, et par conséquent ce qu'il dit vous dépassera toujours ; et ainsi la foi qui croit Dieu va plus loin et voit plus clair que la raison qui se fie seulement à l'homme.

Gardons la foi, principe d'action qui élève l'humanité en la dirigeant, qui la transforme et la conduit vers le ciel, qui protège le jeune homme contre l'orage des passions et l'homme mûr contre les déceptions et les découragements de la vie, qui tempère l'orgueil de l'heureuse fortune et

console dans l'adversité, qui fait la grandeur morale des individus et des peuples, et contribue si puissamment à la vraie beauté de la civilisation.

Donnons aussi notre cœur à Dieu par la charité. Nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses et nous élever vers lui non-seulement par ce vague sentiment de l'infini dont la nature n'est jamais dépourvue, mais par ce naturel amour dont Jésus-Christ est venu lui-même allumer la flamme généreuse, et qui, sous le beau nom de charité, donne à toute vie, même la plus humble, tant de mérite, d'éclat et de grandeur.

Aimez Dieu ! Votre cœur, si haut placé qu'il soit, ne peut nourrir de plus sublimes prétentions, et il ne peut oser moins se trahir lui-même, car telles sont ses aspirations toujours renaissantes et tels sont ses insatiables désirs qu'il ne saurait autrement se satisfaire et se fixer. Dans sa brûlante ardeur, il cherche partout un aliment à cet incendie qui promet de s'apaiser, mais qui dure toujours. Nous parcourons avidement la création pour atteindre et saisir l'idéal de bonheur aperçu dans nos rêves. Tout semble l'offrir, mais rien ne le donne. Notre cœur traverse toutes les joies sans pouvoir s'y arrêter ; le charme qu'il y avait découvert de loin s'évanouit de près, et la créature seule reste, ajoutant ses imperfections à nos propres misères. Alors, dans la tristesse de nos espérances déçues, nous brisons l'idole d'hier pour en faire une autre que nous briserons demain, changeant ainsi d'illusion quand il faudrait bien plutôt changer de cœur, et nous élever vers Dieu par-dessus tout cet univers qui ne nous vaut pas, non, qui ne nous vaut pas.

Donnons enfin notre activité à Dieu, qui est la règle et la loi, et faisons sa volonté par l'accomplissement courageux de nos obligations privées et publiques, religieuses et sociales. La famille, l'Etat, l'Eglise ; on ne peut détendre et briser un des ces anneaux sans détendre et briser aussi la chaîne qui tient toutes les forces vives de la société réunies en un commun faisceau. Tous les bons principes sont solidaires comme toutes les mauvaises passions se tiennent et s'entendent ; ce que la loi perd quelque part, c'est la licence générale qui le gagne. C'est pourquoi restons tous fermes dans le devoir ; que le devoir nous inspire et nous suive partout ! Que notre influence fasse régner autour de nous ce noble sentiment qui est la meilleure garantie de tous les intérêts privés et généraux, présents et futurs. Ainsi, que Dieu soit béni dans tous ses commandements, Dieu notre souverain maître, source du droit, raison du devoir et principe de l'ordre ! Que l'Eglise catholique, gardienne des croyances morales et religieuses, soit écoutée de tous ses fils ! Que dans les sphères diverses où Dieu l'a placée, au foyer domestique, au sein des villes et des Etats, l'autorité rencontre ce respect et ce dévouement qui assurent l'empire des lois et le triomphe du bien public, selon la parole de la sainte Ecriture, qui attache à la pratique des vertus chrétiennes les prospérités de la terre

aussi bien que le bonheur du ciel: *Pietas ad omnia utilis est; promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.*

Qu'il me soit permis, en terminant, d'exprimer un vœu qui résume tout ce discours. Puissent la foi, la charité, la vertu, demeurer et s'affermir au milieu de nous pour la grandeur morale des individus, pour le repos et la joie des familles, pour la paix et la félicité de la France, et, en définitive, pour le salut des âmes, pour le triomphe de l'Eglise, et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui je demande de vous bénir tous, vous, mes frères, et tous ceux qui vous sont chers.

(FIN.)

## LE CITOYEN BRUTUS.

—Et moi je te dis que c'est un chaud et fameux patriote que le citoyen Brutus, et qu'il n'y en a pas un meilleur dans toute la section des Droits de l'homme.

—C'est possible, mais je crois, moi, qu'il est un peu de l'espèce des tambours et qu'il fait plus de bruit que de besogne.

—Oh ! je sais bien que tu ne l'aimes pas ; mais tu n'oses rien dire quand il est là, et . . . . tiens, le voilà justement qui vient ; dit-lui donc qu'il n'est pas patriote."

En effet, au même instant la porte du marchand de vin chez lequel avait lieu cette conversation, s'ouvrit et l'on vit paraître un homme de haute taille et aux formes athlétiques ; de longs cheveux grisonnants tombaient sur ses épaules et une barbe épaisse de la même nuance entourait le bas de sa figure ouverte et franche. Il était coiffé d'un énorme bonnet rouge, il portait une veste de gros drap, des bas de laine et de gros souliers.

—Salut et fraternité, dit-il en entrant. Citoyen, voici la carmagnole raccommodée dans le bon genre.

—C'est bien, citoyen Brutus, tu arrives à propos ? on parlait de toi. On disait que tu n'étais pas un bon patriote.

—Si l'infirme qui a tenu un pareil propos voulait le répéter, à la longueur de mon bras seulement, je parie bien une bouteille du meilleur qu'il ne le dirait pas une troisième fois. Ah ! je ne suis pas un bon patriote, moi, président de ma section ; moi, qui ai acheté en bons assignats cette maison qui appartenait à des ci-devant, moi, qui ai fait du jardin de plaisance de ces aristocrates un potager dont je vends les

légumes aux patriotes ? et au minimum encore. Quel est le fainéant qui se dit plus patriote que moi ? Qu'il se montre donc ; il n'osera pas. Je parie que c'est ce méchant perruquier que je vois se cacher là-bas ; il se croit plus patriote que moi parce qu'il a prêté son épouse pour en faire la déesse de la Raison ; ainsi, depuis ce temps-là, elle lui en donne des raisons et des bonnes, à grands coups de manche à balai sur les épaules. ”

Tous les assistants se mirent à rire aux éclats, excepté le perruquier qui sentait sur son dos la vérité de ce que disait Brutus.

“ Je lui conseille de parler, lui qui va se cacher dès qu'il entend le tambour ; s'il en valait la peine, il y a longtemps que je lui aurais rabattu les coutures de sa carmagnole ; mais je n'aime pas à battre la fausse monnaie ; cependant je lui conseille en ami de ne pas trop m'échauffer les oreilles, car je pourrais bien lui faire, en deux points, un discours en langage de Saint-Quentin, où toutes les paroles sont dans la main. ”

Brutus avait une telle réputation de patriotisme, et sa force herculéenne était si bien connue que personne n'osait se fâcher avec lui ; il n'était pas méchant, mais on le craignait ; aussi tous les rieurs furent-ils de son côté, et le perruquier ne se sentit pas le courage de riposter à cette menaçante attaque.

“ A bon entendeur suffit, dit le maître de la maison ; allons, citoyen Brutus, buvons un coup à la santé de la nation, et ne parlons plus de cela. On frappe à la porte ; c'est ton porteur d'eau ; il est exact celui-là, tous les matins il arrive de bonne heure.

— Oh ! c'est que c'est un bon, ça n'est pas un bavard, un vantard, c'est solide ; aussi je lui ai donné ma pratique quoiqu'il loge loin. Je vais lui ouvrir. A revoir et sans rancune. ”

Brutus fit entrer le porteur d'eau et referma soigneusement la porte.

“ Je vous ai fait un peu attendre, monsieur l'abbé, dit Brutus, en recevant les seaux que portait celui qui venait d'arriver, c'est qu'il faut prendre garde, on est si méfiant.

— Vous avez bien fait, Yvon, la prudence est indispensable en ce moment. ”

Puis ils montèrent au premier et pénétrèrent dans une chambre qui ressemblait à un vestiaire ; là, un double changement eut lieu : tandis que le prétendu porteur d'eau quittait son modeste costume pour revêtir des habits sacerdotaux, Brutus, ôtant sa carmagnole et son bonnet rouge, endossait une livrée vert et blanc, et se chaussait de bas de soie et de souliers à boucles.

“ Comment va madame la marquise ? demanda l'abbé.

— Bien, monsieur l'abbé ; son état est toujours le même. Je réponds

à toutes ses questions ainsi que vous me l'avez ordonné. Ce sont de petits mensonges que Dieu nous pardonnera, n'est-il pas vrai, monsieur l'abbé ?

—Oui, mon fils ; dans les temps malheureux où nous vivons, il est quelquefois nécessaire de compter sur l'indulgence de Dieu. D'ailleurs notre motif est bon, et nos innocents subterfuges ne peuvent nuire à personne. Par eux, nous laissons à cette pauvre femme, que la vérité tuerait, une illusion qui la sauve ; soyez donc sans crainte, mon cher Yvon, Dieu est miséricordieux, il ne jugera que les intentions, et, comme je vous l'ai dit, les nôtres sont trop bonnes pour craindre qu'il les condamne.

—Merci, monsieur l'abbé, c'est que, voyez vous, il me vient quelquefois des scrupules, et il m'en coûte tant pour faire le révolutionnaire.

Les changements de costumes étaient terminés, et Brutus en grande livrée, précédant l'abbé, se dirigea vers un appartement au même étage. La pièce dans laquelle ils entrèrent était vaste et meublée avec le luxe et la richesse, un peu passée, des anciens châteaux. De vieilles tapisseries en couvraient les murs, un lit à baldaquin, placé sur un montoir en velours, se trouvait au fond ; un tapis de sujet était étendu sur le parquet ; on voyait, de chaque côté, des portraits de famille ; tout cela était sévère, mais noble et grand. Dans un vaste fauteuil, près de la cheminée, était assise une femme très-âgée, vêtue à l'ancienne mode, avec simplicité et dignité. Sur un tabouret placé à ses pieds, on voyait une jeune fille de seize ans environ. A l'aspect du prêtre, elle se leva et salua respectueusement : l'une était la marquise douairière de Kersalun ; l'autre Bonne de Sérigny, sa petite fille.

“Soyez le bien-venu, mon père, dit la douairière ; en vous attendant ma petite fille me lisait l'instructive et édifiante histoire de notre glorieux roi Saint-Louis ; c'était un bon temps que celui où il vivait.

—Oui, madame, et si quelque chose peut nous consoler de ce qui se passe en ce moment, c'est la persuasion que ces vertus chrétiennes revivent dans son noble petit-fils.

—Mais que se passe-t-il donc, monsieur l'abbé ? Moi, que mon âge et mes infirmités tiennent recluse dans ce réduit, je ne sais rien. Dites-moi donc ce qui arrive ?

—Rien qui puisse vous effrayer, madame la marquise, mais chaque temps a ses moments d'épreuves ; il faut s'y soumettre et prier Dieu de les abrégier autant que possible.

—C'est ce que nous faisons chaque jour, ma petite-fille et moi. Mais encore un mot : et mon fils, le comte de Sérigny, je n'en reçois pas de nouvelles, que devient-il ?

—Eloigné, comme je vous l'ai dit, pour le service du roi, il a désiré

que vous passiez le temps de son absence dans ce petit hôtel; il revient dra bientôt, nous l'espérons du moins, et alors nous serons tous heureux.

— Allons prier pour lui, Monsieur l'abbé, et demandons à Dieu qu'il le protège. ”

Pendant ce colloque, Brutus avait ouvert la porte d'un petit cabinet adjacent. Là était un autel dédié à la Vierge Marie. On roula le fauteuil de la marquise jusqu'auprès d'un prie-Dieu placé en face de la porte; elle s'agenouilla ayant Bonne à ses côtés, et le saint sacrifice commença.

C'était le citoyen Brutus qui servait la messe.

Cette blanche et fraîche jeune fille agenouillée près de sa grand'mère, et priant avec ferveur, au pied de cet autel si simple; la figure digne et calme de la douairière, vrai type des nobles dames de l'ancien temps; l'onction de ce prêtre, bravant le martyr et exerçant en cachette son saint ministère, l'organe grave de ce vieux serviteur remplaçant la voix légère du jeune lévite qui d'ordinaire prononce les répons de la messe, tout concourait à donner un caractère particulier au tableau présenté dans ce modeste oratoire.

Lorsque l'office fut terminé et que le prêtre eut béni les assistants, la chambre de la marquise reprit son aspect ordinaire. La jeune fille embrassa son aïeule et la quitta disant qu'elle allait étudier: le prêtre se retira et redevint porteur d'eau.

A peine échappé de la chambre de sa grand'mère, Bonne échangea sa robe blanche, contre un simple casaquin d'indienne, un tablier et un fichu de couleur, se coiffa d'un petit bonnet rond et devint la plus jolie ouvrière qu'on puisse imaginer; elle prit un petit panier et sortit lestement de la maison. Quant à Brutus ou plutôt Yvon, toujours revêtu de sa livrée, il approcha un guéridon du fauteuil de la marquise lui servit le café quotidien sur un plateau et dans une coupe d'argent, aux armes de la famille de Kersalun, et resta debout, la serviette sous le bras, à deux pas du fauteuil, dans la position respectueuse des serviteurs de grande maison.

“ Sais-tu bien, Yvon, que tu n'es pas beau avec cette grande barbe ? dit familièrement la douairière.

— Aussi n'est-ce pas pour me parer que je la porte, madame la marquise, mais pour cacher cette cicatrice que j'ai au menton.

— Et que tu as sans doute attrapée en te battant avec quelque gars à un pardon. ”\*

Yvon ne répondit pas clairement à cette question car il ne voulait

\* On appelle pardon, en Bretagne, des fêtes dans lesquelles s'élèvent souvent des rixes entre les paysans de diverses paroisses.

pas apprendre à la marquise que cette cicatrice était celle d'un coup de sabre reçu en défendant son maître.

Pendant que la marquise déjeune, nous dirons quels événements avient amené la position exceptionnelle dans laquelle se trouvait la famille de Kersalun.

Doublement attaché à la cause royale par sa position et son rang et par la famille de la femme dont il déplorait la perte, le comte de Sérigny avait nécessairement pris un commandement dans l'armée du roi, lorsque la Vendée s'était soulevée ; mais comprenant à quels dangers seraient exposées sa belle-mère affaiblie par l'âge et sa fille encore si jeune, il avait résolu de les éloigner du théâtre de la guerre. Paris est, et à toujours été, la ville dans laquelle il est le plus facile de se soustraire aux regards ; ne pouvant quitter son poste, il fallait à M. de Sérigny quelqu'un de sûr auquel il pût confier son précieux dépôt. Yvon était un de ces vieux serviteurs comme on en trouve en Bretagne, dévoués à leur maître, toujours prêts à s'exposer et à mourir pour lui ; il avait de plus assez d'intelligence pour qu'on pût compter sur lui. Le comte lui donna donc ses instructions, lui fit comprendre l'importance et le danger de sa mission, et ayant à grand'peine décidé la vieille marquise à quitter son château, il les fit partir incognito, donnant à Yvon le peu d'argent dont il put disposer, ce qui n'était pas considérable, car les chefs vendéens sacrifiaient tout à la cause qu'ils défendaient, et d'ailleurs, il espérait<sup>en</sup> pouvoir, de temps en temps, leur envoyer des secours. Mais bientôt ses propriétés furent ravagées et les moyens de correspondance complètement interceptés ; de là, cette gêne que Bonne et Yvon cachaient avec tant de soins à la vieille marquise qui, grâce à leurs efforts, à leur travail incessant, à leurs pieux mensonges, ignorait tout ce qui se passait, ne se doutait même pas que son château avait été incendié, que ses biens étaient sous le séquestre, et qu'elle devait le bien-être dont elle jouissait à sa petite-fille, qui s'était faite lingère, et à Yvon, qui s'était improvisé tailleur en vieux.

Dès que la marquise eut déjeuné, Yvon desservit et retourna en bas repeter les carmagnoles des citoyens qui l'honoraient de leur confiance. La journée se passa comme d'habitude, calme et solitaire. Vers le soir, Bonne rentra, sa figure était bouleversée.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ? s'écria Yvon.

— Rien, mon ami. Tenez, voici l'argent de ce qu'ils appellent ma décade, prenez-le.

— Ah ! ma bonne et noble demoiselle ! si vous saviez tout ce que je souffre en vous voyant obligée de travailler pour vivre ! Mais, hélas ! comment faire ? j'aurais beau, moi, travailler jour et nuit de ce maudit état de tailleur, je ne suis pas assez habile pour gagner de quoi suffire aux dépenses de la maison.



—Oui, mon cher Yvon, je sais que vous faites tout ce que vous pouvez, et je vous en remercie ; d'ailleurs, quoi de plus naturel que je travaille pour ma grand'mère ? ce n'est pas cela qui m'est pénible, mais sortir seule...

—Il vous est arrivé quelque chose, je le vois à votre agitation ; dites-le moi, je vous en prie.

—Rien de bien alarmant ; mais ce matin, dans ma précipitation pour ne pas arriver trop tard à mon atelier, j'ai oublié d'attacher à mon bonnet cette cocarde qu'on exige...

--Mais vous en avez une.

—Oui. De méchantes gens, qui s'étaient aperçues de cet oubli, m'injurèrent et allaient me faire arrêter, lorsqu'un jeune homme... que je ne connais pas, accourut, et, présentant une cocarde, dit : " La cocarde de la citoyenne vient de se détacher ; je marchais derrière elle, et je l'ai ramassée ; je vais la lui rattacher." Ce mensonge adroit calma ces furieux qui me laissèrent passer, mais j'ai eu grand'peur.

--C'est un brave garçon, que ce jeune homme ; et vous ne le connaissez pas ?

—Non. Seulement, je dois vous le dire, Yvon, car je ne puis me confier qu'à vous ; depuis quelque temps, il se trouve matin et soir sur mon passage.

— Il ne vous a jamais parlé ?

—Jamais ! Mais, je ne sais pourquoi, je suis gênée quand je le rencontre.

—J'aurais bien dû me douter que jeune et jolie comme vous êtes, vous attireriez les regards malgré votre humble costume ; mais comment faire ? Il n'y a qu'un moyen : ce qu'il a fait ce matin me donne une bonne idée de ce jeune homme, je lui parlerai.

—Il ne faudra pas le rudoyer, il a été bien poli, et a l'air très-timide.

—Ne craignez rien, laissez-moi faire."

(*A continuer.*)

\*.\* On éprouve l'or par le feu, la femme par l'or, et l'homme par la femme.

\*.\* Vieillir rapetisse, mourir grandit.

\*.\* L'égalité consiste pour certaines gens à vouloir être l'égal de leurs supérieurs et le supérieur de leurs égaux.

\*.\* Parler pour ne rien dire, c'est pour les trois quarts et demi des gens exprimer tout ce qu'ils pensent.

\*.\* La mémoire est la caisse d'épargne de l'esprit et de l'expérience.